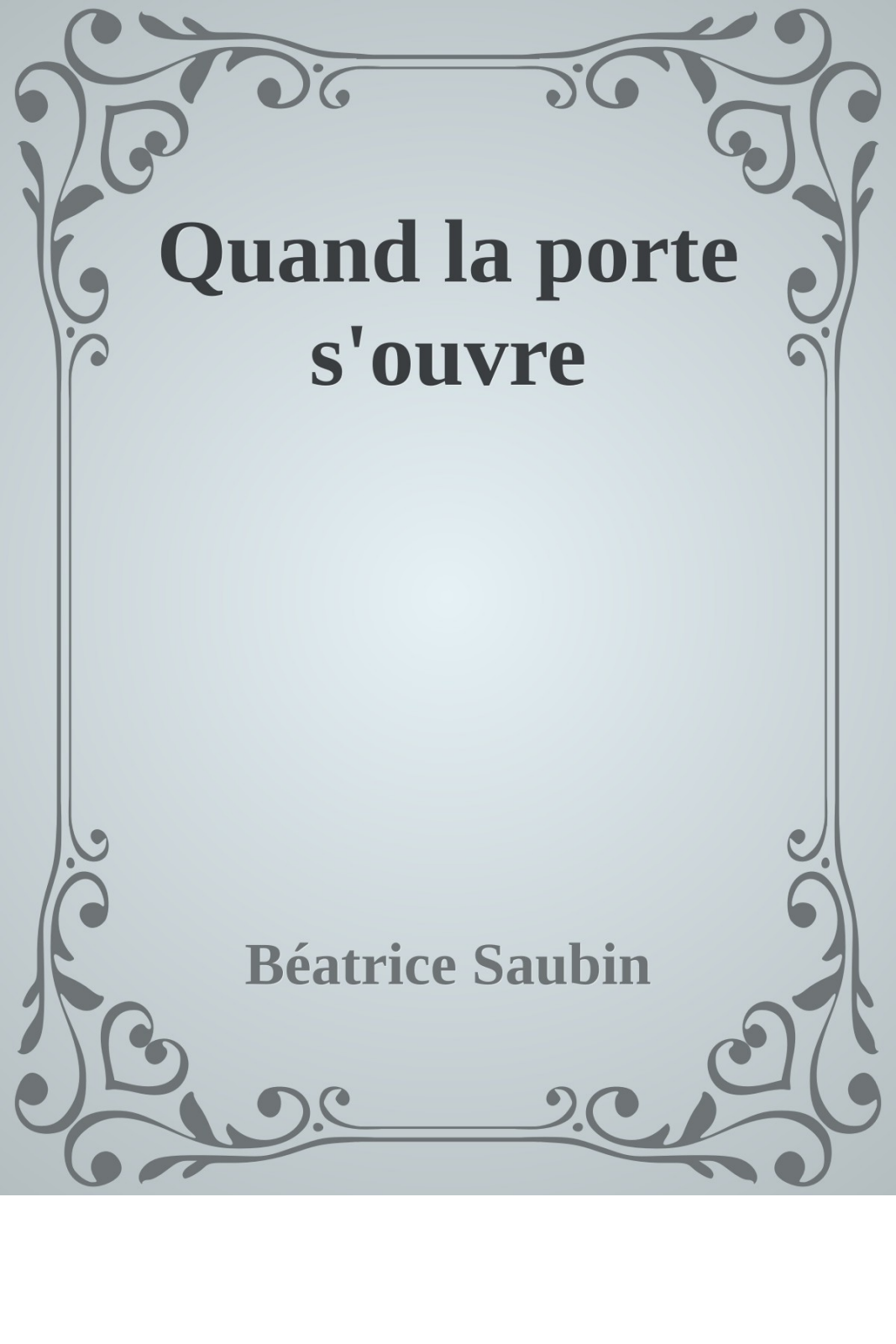


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Quand la porte s'ouvre

Béatrice Saubin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

BÉATRICE SAUBIN



*Quand la porte
s'ouvre*

ROBERT LAFFONT

BÉATRICE SAUBIN

QUAND LA PORTE
S'OUVRE



ROBERT LAFFONT

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1995
ISBN 2-221-07473-4

*Les vivants et la vie ne se ressemblent guère mais
parfois ils se croisent et s'aiment un moment.*

Toursky

Je remercie Robert Laffont et Bernard Fixot de m'avoir accordé le temps de ce livre.

À Pierre

Amitié, reconnaissance exigent.

J'ai donc décidé de changer les noms de certains personnages et de certains lieux.

L'authenticité de ce récit, histoire d'une lente et douloureuse résurrection, n'en est pas affectée.

PREMIERE PARTIE

Dedans

5 octobre 1990

Kajang. Prison des femmes. Malaisie.

J'attends. Et, comme dédoublée, je me regarde attendre. Depuis combien de temps déjà ?

On est venu me chercher ce matin à huit heures pour m'emmener au parloir des avocats et je suis toujours là, rivée à une chaise en plastique rouge, entre quatre murs jaunes éclaboussés de soleil.

Je colle au plastique dans mon pyjama de coton bleu délavé, celui des « détenues méritantes », qu'on m'a fait endosser il y a quelques mois. Ma tenue pour toujours, avais-je alors pensé, certaine que cette récompense n'était qu'une compensation à mon impossible libération. Tout mon corps liquéfié, paralysé n'est qu'attente angoissée, interminable, mon cerveau anesthésié se révèle incapable d'assimiler les mots que je viens d'entendre de la bouche de Karen :

— Tu es libre, Béatrice !

En me serrant dans ses bras, mon avocate a ajouté :

— Il ne manque qu'une dernière formalité : ta levée d'écrou. Je m'en occupe !

Puis elle est repartie au comble de l'agitation, serrant fébrilement entre ses doigts plusieurs feuillets de notes et de numéros de téléphone. Elle doit courir de bureau en bureau, passer des coups de fil, négocier avec Hamidah. Hamidah qui me hait. Et moi, je n'arrive toujours pas à y croire. Quand une fille va être libérée, toute la prison le sait plusieurs jours à l'avance. Un cérémonial se met en place. Responsable au dispensaire des visites médicales de sortie, j'aurais dû être la première avertie. La liberté, on me l'a tellement promise, dans quatre mois, dans six mois, et chaque fois on me l'a reprise ! Après dix ans d'enfermement, presque onze, la liberté devient une notion abstraite. On ne sait plus ce que c'est. On ne peut même plus la concevoir. Ma liberté, c'est le dispensaire où l'on a besoin de moi ; c'est la tâche quotidienne, la routine du pénitencier, l'heure qui passe et à laquelle il faut s'accrocher pour ne pas penser à la suivante. J'avais imaginé une explosion de joie et je demeure là, anéantie,

trempée sur ce plastique, le regard fixé sur le manège des geckos^[1] qui glissent le long des murs jaunes, frappant de leurs queues le plâtre délabré – tac-tac-tac –, martèlement obstiné, à peine perceptible mais aussi présent à mon oreille que les pas des gardiennes qui vont et viennent, traînant sur le sol de ciment surchauffé leurs lourdes semelles de cuir.

Je devrais pourtant y croire, à cette liberté ! Karen, que je n'avais pas revue depuis deux ans, a débarqué de Paris il y a deux semaines. Du Hilton de Kuala Lumpur, elle est venue me voir presque tous les jours. « C'était pour bientôt, très bientôt, sûrement. » Elle m'a parlé de mon avenir, de la sympathie que j'avais suscitée partout en France, de mon amie Anne-Marie qui m'avait préparé une chambre chez elle et m'accueillerait à bras ouverts. Enthousiaste et pressée, elle m'a fait signer toutes sortes de papiers auxquels je ne comprenais pas grand-chose. Mais je lisais aussi dans ses yeux bruns si mobiles, sur sa lèvre gonflée par un léger herpès, la nervosité, l'inquiétude, l'épuisement.

— Je ne peux rien te dire encore. Laisse-moi faire. Fais-moi confiance. Je m'occupe de tout...

J'ai pris depuis si longtemps l'habitude de ne plus poser de questions, je suis devenue si totalement docile, si parfaitement objet dont on dispose à son gré que je suis incapable d'interpréter ce qui m'arrive et d'y participer. Que l'on me tienne dans l'ignorance de mon destin ne me choque même plus. Les questions me brûlent les lèvres sans pouvoir s'exprimer. En prison, on ne pose pas de questions. Une interrogation intempestive à une matonne, et tout peut s'écrouler, ruiner le misérable espace de tranquillité et de confort acquis par des mois de soumission : « Tais-toi, insolente ! À genoux, et plus vite que ça ! » Je ne fais plus la différence.

La liberté, la vraie, celle que l'on peut atteindre, j'en ai rêvé tout au long de mes deux ans et demi de préventive, quand j'étais neuve encore, quand je pensais que mon innocence éclaterait au grand jour, que l'on confondrait Eddy qui m'avait sacrifiée à ses trafics en m'offrant cette valise verte à double fond, cadeau de mort. Eddy à la peau soyeuse que j'avais aimé à Penang d'un amour si total. Eddy le Chinois que jamais la justice malaisienne n'avait cherché à identifier. Et puis tout s'était délité dans l'horreur.

— La Cour ordonne que vous, Béatrice Saubin, soyez conduite de cette enceinte jusqu'à une prison, puis, de là, vers un lieu d'exécution où vous subirez la mort par pendaison.

C'était le 17 juin 1982, deux ans, quatre mois et dix-neuf jours après mon arrestation à l'aéroport de Penang. J'entendais résonner la voix haute et tranquille du juge Lee, m'envoyant à la potence sans haine ni passion. Je revivais les quatre-vingt-dix nuits blanches

passées dans le quartier des condamnés à mort, hantée par le fracas des serrures qui surprend l'aube, l'écho imaginaire des trappes qui s'ouvrent sous les pieds des suppliciés. Chacun des atroces détails de l'exécution, véhiculés par la rumeur impitoyable des prisons, m'accompagnait jour et nuit. Il fallait souvent s'y reprendre à plusieurs fois pour briser les cervicales des corps trop légers. Je passais sans cesse les mains autour de mon cou, convulsivement, comme si le chanvre l'étranglait déjà. J'avais vingt-deux ans et je ne voulais pas mourir. Je ne voulais pas mourir comme ça. Comme cette pauvre Chinoise dont l'exécution avait rendu folle d'épouvante sa compagne de cellule.

Et puis il y avait eu, à Romilly, l'incroyable énergie de ma grand-mère, mon seul soutien familial, agitant désespérément les médias locaux, puis nationaux, auxquels la modeste ouvrière d'usine ne pouvait imaginer avoir accès. Son appel désespéré au maître du barreau vers lequel on l'avait dirigée. Son odyssée en Malaisie, flanquée d'un collaborateur du *Journal du dimanche* pour m'apporter, au bord de l'abîme, une lueur d'espoir. Maître Paul Lombard débarquant enfin lui-même à Kuala Lumpur pour assister maître Kumar, mon avocat malaisien, devant la Cour suprême, l'un et l'autre arrachant in extremis mon salut.

Mais là s'achevait le miracle. Condamnée à perpétuité, j'entrais dans une autre durée où le temps ne se compte plus. Datuk Mahathir, le Premier ministre de Malaisie, se bâtissait à bon compte auprès des Nations unies une réputation de « chevalier blanc » de la lutte antidrogue. Et sa police, sa justice, trop contentes de se procurer sans mal de pauvres gibiers à pendre, laissaient filer les riches et puissants trafiquants. D'avoir sauvé ma peau devait me suffire pour l'éternité. Ma condition d'Occidentale – un état qui n'avait pas préservé d'autres Blancs de la mort – faisait de moi un « exemple » qui ne pouvait décemment espérer aucune clémence supplémentaire. J'étais devenue un cas emblématique, le symbole de l'inflexible vertu malaise.

Ce n'est pas tout à fait le vide dans ma tête puisque je me souviens, mais quelque chose d'étrange, un mélange d'espoir et de peur viscérale, primitive. Je suis dans un cocon qu'il ne faut à aucun prix briser, ramassée sur moi-même, suivant obstinément sur les murs du parloir le parcours saccadé des geckos, prêtant à chacun de leurs sursauts capricieux le tracé d'un tournant sur mon long chemin de recluse. Moments de grâce vivifiés depuis plus de dix ans par les visites de Nicole ou du père Jean, vite devenus les vrais parents qui me manquaient, la sollicitude de Tuan Nik, directeur de prison hors du commun qui m'avait rendu ma dignité, sans crainte du qu'en-dira-t-on. Retours en enfer quand nulle nouvelle ne me parvenait et quand,

mon protecteur évincé – par ma faute peut-être ? –, l'étau s'était de nouveau resserré sous la férule de son successeur et de celle d'Hamidah. J'avais survécu, pourtant. Comme ce gecko qui paraissait endormi une seconde plus tôt, j'avais réussi à relever la tête, à trouver le chemin de ce dispensaire où mon cœur au moins trouvait sa liberté dans le service des autres et l'oubli de moi-même.

Elles sont là les gardiennes, silencieuses soudain, devant le tableau d'affichage des prisonnières quand leur chef efface un numéro dans la colonne des étrangères : le mien. Là où était inscrit le matricule 177-84 HL, il n'y a plus qu'une vague trace blanchâtre laissée par le chiffon humide. J'observe de nouveau les matonnes. Désormais, « elles savent ». Le secret de ma libération est passé par l'éponge. Les interroger ne sert à rien. Vexées ne n'avoir rien deviné, elles me répondraient peut-être, comme si souvent :

— Qu'est-ce que tu t'imagines, putain de Blanche ? Tu crois qu'on peut nous échapper comme ça !

Pour elles, je suis désormais invisible.

Je ne figure plus au tableau. Mais je n'ose toujours pas bouger. Je m'absorbe dans le va-et-vient d'une journée qui commence, semblable aux mille autres que j'ai vécues à Kajang. L'entrée de la prison s'ouvre sur une cour. Je vois défiler des groupes de prisonniers, encadrés de leurs gardiens : ils partent pour les corvées d'extérieur dans leurs pyjamas de bagnards. Je vois les jardins où j'ai déchiré mes mains en bénissant ces travaux forcés au grand air. Le pavillon des toxicomanes, d'où s'élèvent régulièrement les cris atroces des prisonniers brutalement sevrés, les mêmes qui, dans la gorge de Barbara, mon amie australienne, me glaçaient d'effroi dans notre prison de Penang. Mon regard fuit et s'attarde sur les palmiers et les massifs de fleurs plantés pour l'éblouissement des visiteurs officiels. Il faudrait que j' imagine ce qu'il y a dehors ; c'est au-dessus de mes moyens.

— Béa, ça y est ! J'ai enfin la levée d'écrou. Tu vas sortir ! Tu es libre, Béa !

Il doit être près de 15 heures et je n'ai plus qu'à rassembler mes affaires, « vite » ! Comme si c'était simple. Mon corps reste de plomb. Moi, si prompte à l'appel des gardiennes, automate sautillant dès qu'elles glapissaient leur « *cepat, cepat* », vite, plus vite, je suis comme une statue de fonte soudée à cette chaise, baignée d'une sueur poisseuse que je ne songe même plus à éponger. À quel moment l'information miraculeuse parvient-elle réellement au cerveau ? À quel moment trouve-t-on la force de se déplier, de se mettre debout ?

Je marche maintenant d'un pas un peu plus sûr le long des

couloirs interminables. Les filles sont à l'atelier. Tout est désert. Dans le no man's land silencieux où je glisse, mi-prisonnière, mi-libre, je me retrouve à seize ans, pensionnaire au lycée de Troyes, un samedi après-midi où je n'ai pas voulu rentrer chez ma grand-mère à Romilly. Je ne suis pas dehors, je ne suis plus tout à fait dedans ou, si je le suis, les lieux abandonnés semblent m'appartenir.

La porte de ma cellule, où chaque soir à 21 heures, après avoir prodigué les derniers soins, je m'enferme moi-même, détenue modèle, est définitivement ouverte. Je réunis mes maigres trésors, le savon, le dentifrice, le papier toilette, et les remets à Kin Houn, ma voisine, la Chinoise infanticide et si douce. Je ne veux garder que mes deux carnets de notes – mes repères de dix ans consignés en langage codé mi-malais, mi-anglais, avec un brin d'argot français – auxquels les matonnes ne trouvaient rien à redire.

Kin Houn m'a apporté du greffe deux robes malaises, cadeau d'anciennes détenues, et la paire de souliers occidentaux achetés jadis pour l'incroyable interlude du dîner à l'ambassade. Par miracle, l'eau, si rare ces temps derniers, coule suffisamment pour que je puisse remplir ma cuvette de plastique et m'asperger à l'asiatique plusieurs fois de suite le corps entier. À cet instant je me sens revivre, prête à affronter le grand éblouissement de lumière trop crue qui m'attend dehors.

— Allez, allez, dépêche-toi ! Cesse de traîner, tu dois partir !

J'ai enfilé une des deux *baju kurung*^[2], la noir et blanc, et, sur les pas d'une gardienne, boitillant dans mes chaussures de sortie, je descends l'escalier de l'étage des cellules, craignant à chaque marche de me rompre le cou. Dans la cour, c'est déjà l'appel des prisonnières, ce *muster* qui, quatre fois par jour, a rythmé ma vie depuis ma vingtième année. En position du lotus sur le ciment brûlant, je me revois parmi elles, vêtue de blanc, si heureuse de participer à ce rituel humiliant mais vital puisque épargné à celles promises à la corde. Je longe leur grand rectangle immaculé, malhabile sur mes talons occidentaux, idiote avec mes deux sacs de plastique à la main. Je les vois de profil comme à la parade. La matonne de service a annoncé : « 738. Le compte y est. Repos ! » Mais, au lieu du brouhaha de rigueur, un silence de plomb. Elles m'ont vue passer. Elles me fixent. Je ne sais comment déchiffrer ce mutisme stupéfait, presque respectueux. Je peux y déceler, par-delà la surprise, l'envie, l'estime ou la haine. Leur silence, je l'ai pris comme une offrande. Après tout, elles me connaissaient, ces filles, je les soignais, je les aidais de mon mieux, et je les abandonne. Je sais déjà qu'elles me manqueront. Elles seront mon remords pendant longtemps encore.

Quelques-unes, ici, m'ont sincèrement aimée. Mon auxiliaire du dispensaire, une brave Malaise, enceinte de quatre mois, me serre

contre son ventre.

— Qu'est-ce-que je vais faire sans toi, Soyabine ? Tu pars vraiment ? Tu pars pour de bon ?

Et voilà les rôles inversés. Elle était gardienne, j'étais prisonnière. Je vais sortir, elle reste et elle est en larmes. Je l'embrasse comme on embrasse en Asie. Jamais avec la bouche. On s'approche au plus près de la peau, on l'effleure, on ne s'y pose pas, c'est l'âme que l'on hume.

La fouille s'est bien passée. Reste l'épreuve de mes adieux à Hamidah, la maîtresse de Kajang. Celle-là, je m'étais bien juré, si je sortais un jour de son pénitencier, de lui cracher tout ce que j'avais sur le cœur. Cruelle, corrompue. Je n'étais parvenue à déjouer sa malveillance qu'en jouant les gamines hypocrites. Nos rapports ressemblaient à un abcès jamais débridé, comme ces pustules dont son visage était couvert.

Et me voici devant elle pour la dernière fois, révoltée par cette peau malsaine, incapable pourtant de lui crier en face : « Hamidah, je m'en vais, je te méprise. Tu as pu jusqu'à présent dissimuler tes sales combines, écraser les faibles, les pauvres, les "sans avocat", mais à partir de ce jour compte sur moi pour te dénoncer ! »

Et elle n'arrive pas davantage à expulser le venin qui encombre sa gorge. Pourtant la rage l'étouffe et atteint son paroxysme quand elle aperçoit, derrière la guérite d'entrée, le groupe de photographes malais, chinois, indiens qui attend ma sortie.

Les doigts noircis par le tampon encreur, je n'ose pas lui demander un chiffon après la formalité des empreintes digitales. Méprisante, elle compte le maigre pécule parcimonieusement gagné en une décennie de détention laborieuse, un petit paquet de billets sales à l'effigie d'un sultan enturbanné, et ricane :

— Tâche d'en faire bon usage...

J'ai dû une fois encore me retourner sans mot dire, plier les genoux, honteuse de ma lâcheté. Mais, cette fois, j'étais libre, titubant sur le macadam de la grande allée, torturée par mes chaussures, consciente enfin que je laissais derrière moi dix ans de vie volée. Un tiers de mon existence, ni plus ni moins effaçable, sans doute, que mes vingt premières années d'enfance et d'adolescence meurtries, mais si totalement aliénant que je ne savais plus ni qui j'étais ni où j'allais.

Dehors

C'est un éblouissement si vif, si cru, que tout se brouille autour de moi : le groupe des photographes, les gens de l'ambassade devant une voiture, les deux avocates face à une autre. Trois personnes veulent que je monte dans le véhicule diplomatique. On m'y pousse. On se chamaille. Une voix de femme s'élève au-dessus du brouhaha :

— Elle doit venir avec moi. Je m'y suis engagée auprès des autorités !

C'est celle de Devi, une Indienne du barreau de Kuala Lumpur, dont l'intervention a été nécessaire pour conclure la procédure de ma libération. Je devrais sans doute dire quelque chose aux journalistes ; je n'y parviens pas. Je n'arrive même pas à répondre aux questions que Devi me pose en anglais. J'ai même du mal à retrouver mon français. Je bredouille, me reprends, cherche les mots enfouis de mon enfance. La « Française » est libérée, mais la Française ne parle plus que le malais...

Avant que le cortège ne s'ébranle sous les flashes de la presse locale, douloureusement j'ai pu tourner la tête, jeter un dernier regard sur le portail de ma prison, les mots inscrits au fronton : *Penjara wanita* (« Pénitencier de femmes »). Et j'ai revécu en un éclair mon arrivée ici, dans un fourgon cellulaire au terme de mon transfert de la centrale de Penang. C'était un soir de mai 1984, la nuit était déjà tombée. Des projecteurs éclairaient violemment les hauts murs beiges gardés par des sentinelles armées. J'avais alors vingt-quatre ans ; j'en ai aujourd'hui trente et un.

Je me rappelle, comme si c'était hier, mon angoisse devant cet univers inconnu où il me faudrait creuser un misérable trou à vivre. Pourquoi avais-je demandé à changer de prison ? Était-ce pour fuir loin de cette chambre de mort où j'avais vécu trois mois hallucinés ? À cause de la trahison d'Eddy, dont le souvenir hantait l'enceinte du pénitencier ? À cause de Noor, de sa tendresse voluptueuse dont le manque me suffoquait ? J'étais bien à Penang, protégée par Mok et par Tuan Botak, le directeur compatissant et bon. Tout près aussi de Nicole et du père Jean auxquels j'ai imposé de longs trajets et d'inutiles fatigues. Mais dans son cœur de religieuse, sans poser de

questions, Nicole avait compris mon désir de fuite. Que ne comprend-elle pas ?

— Tu as raison, Béa. Là-bas, tu pourras repartir de zéro. De toute façon, où que tu sois, Jean et moi nous irons toujours te voir...

— Nicole ?... Où est Nicole ?

— Vous la verrez à l'hôtel, Soya.

Nicole m'attendait ! Maintenant il y avait devant moi la route. Cette route avait un terme et ce terme s'appelait Nicole.

J'ai baissé la vitre pour sentir sur mon coude les bonnes brûlures du soleil. J'ai regardé, apaisée, le paysage défiler. Nouveaux lotissements sur les champs d'hévéas déboisés, poubelles débordantes devant les immeubles en béton jamais vraiment achevés mais hérissés d'antennes télé. Il y a six mois seulement, en allant à l'hôpital de Kajang, j'avais effectué ce même parcours et je ne le reconnais déjà plus. Ainsi, ils continuent... En dix ans, à l'occasion de mes rares sorties, j'aurai assisté au massacre de la belle forêt malaisienne. Moi aussi ils m'ont saccagée.

Kuala Lumpur. J'attends une façade d'hôtel, celui où Nicole doit ronger son frein ; nous stoppons devant les murs austères de l'office d'immigration.

— Il faut descendre, maintenant...

J'obéis. Des couloirs vert pâle, des meubles métalliques dans les bureaux aux portes ouvertes. On me fait asseoir entre Karen et Devi en attendant un fonctionnaire. Je me sens stupide. C'est toujours aux avocates que l'on s'adresse, jamais à moi. Pourquoi ne me dit-on rien ? Pourquoi me traite-t-on comme un paquet ?

— Tu savais, toi, Karen, que j'allais sortir. Tu le savais depuis longtemps ?

Elle paraît surprise.

— Écoute, Béa... Oui, je le sais depuis Paris, depuis que j'ai reçu une lettre du *Pardon Board*. J'ai aussitôt pris le premier avion. J'espérais pouvoir t'emmener avec moi dès le 21, lors de mon arrivée à Kajang, mais le document officiel n'était pas parvenu à la prison. Il manquait une signature. Pendant dix jours je me suis battue pour ce paraphe. J'ai dû aller à Penang. Comprends-moi, je ne pouvais rien te dire tant que ce n'était pas absolument sûr. Tout pouvait capoter au dernier moment...

Je n'en veux pas spécialement à Karen. J'en veux à tous ceux qui me considèrent comme une petite fille et qui enfoncent le clou de mon irresponsabilité. Ma réaction est absurde puisque mon destin n'était pas entre les mains de mon avocate. Ingrate puisqu'elle avait le légitime souci de ne pas me décevoir, elle qui, depuis cinq ans, a

incarné l'espoir. Mais je ressens confusément une sorte de trouble et j'assume cette révolte comme un signe de santé, la promesse qu'un jour je pourrai reprendre pied dans le monde des vivants.

L'arrivée du directeur du service a interrompu les explications précipitées de Karen. Elle a retrouvé tout son aplomb. Elle parle en anglais, et moi, pour ne pas baisser le regard sur mes pieds comme je le faisais devant les gardiennes, je me force à fixer sa nuque nerveuse, ses cheveux bruns tirés qu'emprisonne un strict catogan. Je rêve de douche. J'ai envie d'eau à en mourir.

C'est à elle bien sûr qu'on a remis le papier. Un papier qui m'expulse. Une nuit seulement à Kuala Lumpur. Demain, je dois être partie. Je ne ressens pas cette formalité comme une libération mais comme un injuste rejet. Je pense à Nicole, au père Jean, auprès de qui il eût été si bon de m'attarder. C'est en Malaisie, parmi les odeurs entêtantes du marché, la foule active et douce, que j'aurais voulu goûter mes premières heures de liberté, retrouver les merveilleuses sensations que j'avais éprouvées il y a deux ans, cet après-midi de Noël avec tous mes amis d'ici, tous ceux qui m'avaient voulu parmi eux : Claire, notre consul, François, Nicole. J'en avais presque oublié le chaperon de Kajang, la gardienne qui m'accompagnait, plus « noëlisée » dans sa robe rouge couverte de verroterie que le sapin de la résidence. Cette sortie de conte de fées, c'était aussi un cadeau de Tuan Nik. Mon malheur et mon bonheur appartenaient à ce pays. La France me fait peur. La pensée même de serrer ma grand-mère sur mon cœur m'est douloureuse.

Au Hilton, je ne vois rien, je ne vois qu'elle, Nicole, silhouette tout en rondeur, plantée sur des jambes sans faiblesse. Sa robe à fleurs la serre un peu. Un sourire radieux illumine son visage plein, sans une ride, son teint frais, le désordre sage de ses cheveux blancs coupés court. Qui reconnaîtrait une sœur de l'Enfant Jésus dans cette sexagénaire épanouie ?

Elle était là, Nicole, elle me tenait la main, assise sur le même banc que moi, quand le juge Lee a prononcé les mots : « *Hanging to death*^[3] » Nous avons sangloté ensemble, plus tard, ensemble, nous avons ri. Jamais, depuis dix ans, elle ne m'a lâchée, jamais elle ne m'a jugée, et si elle m'a rapprochée de Dieu, c'est par son seul amour.

Débarrassée de mes deux pauvres sacs par un portier chamarré, je cours vers elle, je me jette dans ses bras, je glisse mes doigts dans son épaisse couronne de mèches sans apprêt.

Nicole attend mon arrivée depuis quarante-huit heures déjà. Elle non plus ne comprend pas tous les mystères de ma libération. Mais

quelle importance ! Je suis là, dehors. Elle m'écarte de son giron pour mieux me regarder, me reprend dans ses bras. Cette fois encore, comme dans un raccourci de nos dix années de complicité, nous pleurons, nous rions d'émotion partagée.

— Vous savez, Nicole, que je dois partir dès demain.

— Ne t'en fais pas, Béa, tu dois suivre ta route. Nous nous retrouverons. En attendant je ne te quitte pas, nous avons la même chambre, monte prendre un bain, te reposer un peu. Tuan Nik est prévenu, il passera dans une heure.

— Et Jean ?

— Il n'a pas pu venir aujourd'hui, il pense à toi, monte vite...

Mes sacs sont déjà posés sur un des lits à côté de l'oreiller énorme. Je me débarrasse de ces souliers qui me font si mal, et mes pieds épousent le luxe inouï de la moquette épaisse et douce. J'avais connu cette sensation dans un bref épisode de ma vie antérieure, quand, gouvernante, je suivais Al Nidam et sa famille de palace en palace. Je souris en pensant aux caprices de Karim, le fils du milliardaire saoudien. Qu'est-il devenu, ce gamin espiègle et tyrannique auquel on passait tout pour ne pas avoir à lui donner l'essentiel ?

J'ai froid et je ne me souviens plus comment on arrête un climatiseur. J'ai oublié aussi comment on s'y prend pour remplir une baignoire. Il me faut pourtant sacrifier à un rituel obligé. Quand on quitte la prison, il convient de se laver à grande eau, de se délester de tout ce qu'on a plaqué là-bas sur sa peau. La prison, c'est *soué*, le malheur, le mauvais sort. Se laver en prison n'est rien, c'est « dehors », avec le premier bain, que l'on reconquiert la netteté, que l'on efface le passé. Plus tard, je brûlerai aussi les vêtements que je portais « dedans » pour mieux me purifier. Pour l'instant, c'est moi qui me brûle ! Je décapsule un flacon dose. La mousse sous les spots de la salle de bains scintille et chante, une mousse musicale aux éclats légers, en bulles de champagne. À mon tour de me nettoyer de Kajang. Là-bas, c'était l'eau froide, le dur savon fendillé, sans odeur, la peau jamais flattée.

Mains sur les seins, au moment d'enjamber le marbre, je grelotte malgré la moiteur – j'ose à peine m'immerger –, une naissance à rebours, retourner dans le ventre chaud de l'eau exquise parfumée de fleurs où je plonge peu à peu les cuisses, le ventre, les bras... Le sursaut malgré moi au moindre bruit. Ai-je le droit d'être là ? Mais la douceur satinée agit et, progressivement, j'étends un bras, je tâte la hanche, le cou, je lève une jambe avec précaution. Soudain, je veux ME VOIR.

Je bondis hors de mon premier paradis et je cours devant la glace

embuée.

En prison, je ne voyais pas mon corps. Quel miroir l'aurait reflété ? Maintenant, il s'impose et c'est un choc. Est-ce bien moi, cette longue fille à peine – et pourtant – marquée par ces dix années de tourment ? Je suis cette rescapée étonnée d'être indemne, malhabile dans sa peau comme si un violent accident l'eût obligée à tout réapprivoiser. La taille toujours mince, les seins plus menus, mais pourquoi diable ces épaules voûtées, la soumission greffée à même la peau, la soumission devenue physiologique ?

En prison, se tenir droit est une preuve d'insolence durement châtiée. Mes genoux suivent ce pitoyable mouvement qu'il va falloir, par je ne sais quelle kinésithérapie mentale, apprendre à redresser. Redresser aussi ces paupières sans maquillage. Autrefois, il dansait dans ces prunelles châtaines une étincelle couleur d'or et de grand chemin quand je voyageais seule et si libre. Éteinte, cette petite lumière remplacée par un voile d'interrogation. L'insouciance a désormais – et à jamais – disparu de mon existence. J'ai égaré le regard de la jeunesse. La prison s'est chargée d'opérer dans ma chair son maquillage spécifique : les ombres, deux fines ridules au coin de la bouche, un cerne mauve...

Vite se rincer, vite enfiler ce peignoir dont le moelleux me rassure. Seules les mains dépassent encore de la lourde camisole d'éponge où je me suis enfermée. Je les observe sans complaisance. Ce sont des mains dont les veines ont jailli, dont les rondeurs enfantines ont disparu, des mains rudoyées par les travaux du pénitencier, des mains utiles pourtant, qui soignaient, pansaient et, sans doute, pensaient pour moi. Je les regarde pendre, inertes, désœuvrées, au bout des larges manches, comme on regarde des objets morts.

Je veux m'asseoir et m'y reprends à deux fois. Ce n'est plus une chaise de plastique rouge, c'est un fauteuil dont j'ai oublié l'usage. J'essaie le bord du lit, sa souplesse me donne le vertige. Je ne sais plus quoi faire de ce corps ni comment éviter qu'il ne se cogne à tous ces meubles. Où le poser ? Où est sa place ? Où est MA PLACE ? De face, de profil, de dos, ce corps est celui d'une étrangère.

Le téléphone. Nicole, une fois de plus, me tire de l'angoisse. Tuan Nik est en bas. J'arrive à me glisser dans ma *baju kurung* bleue de rechange, à rechausser ces mauvais escarpins qui me mettent au supplice, à me diriger en vacillant vers l'ascenseur. Dans le hall, j'ai à peine le temps de prendre conscience de toute cette volupté clinquante qui abrite pour une nuit mon incroyable liberté. Nicole m'arrache à la sollicitude empressée d'un liftier qui ne comprend pas mon désarroi et auprès duquel je ne sais comment faire pardonner ma présence.

Elle m'entraîne vers la table basse du bar où, de loin, j'aperçois Karen, de dos, tenir un discours imagé à un Tuan Nik souriant et réservé. Tuan est venu en famille. Il se lève, me prend longuement les mains, et son regard malicieux, pénétrant, semble me dire : « Cette liberté que je t'avais promise, à laquelle tu ne croyais plus, elle est là, réelle aujourd'hui. Après mon départ, je ne t'ai pas oubliée, j'ai travaillé pour toi. »

Puan Habsah, l'épouse de Tuan, et leurs deux filles m'embrassent. La conversation reprend où elle en était sans doute, toujours menée par Karen mais avec un Tuan à présent plus détendu.

J'apprends dans quelles circonstances politiques j'ai été libérée. Le pardon était accordé, mais le Parlement malaisien devait être dissous d'un jour à l'autre. Si l'ordre d'élargissement n'était pas signé avant cette échéance, je risquais d'attendre jusqu'aux prochaines élections et la formation d'un nouveau gouvernement.

J'entendais mon avocate évoquer les affres qu'elle avait vécues. Je m'étonnais de n'éprouver aucune angoisse rétrospective, de rester si étrangère à ma propre histoire. Je ne ressentais que l'injustice de ce nouvel arrachement à ceux que j'aimais. Je regardais le visage intelligent et bon de Tuan Nik comme on contemple une bouée de sauvetage en pleine mer qui s'éloigne. Eddy... Tuan Nik, le début et la fin, le Mal et le Bien en un même pays. Un Asiatique m'avait précipitée dans l'horreur ; un autre avait tout fait pour m'en sortir, au risque de s'y perdre.

L'étrangère

Je ne savais pas que ce serait si dur. Je ne savais pas que retourner dans mon pays me causerait une telle angoisse. Personne, là-bas, ne va comprendre, je le sens. Il me suffit d'observer les réactions de Karen, assise à mes côtés dans ce fauteuil de première classe, pour mesurer le gouffre qui nous sépare. Elle aimerait que je m'émerveille devant le somptueux repas, le champagne proposé sans relâche, les serviettes chaudes, le linge immaculé. Et moi, je suis si nouée que j'avale avec peine un verre d'eau. J'ai peur de tout. Je ne saurai même plus manier ces couverts si lourds.

Comment ai-je fait, ce jour de Noël à l'ambassade, il y a deux ans ? Je me raccroche à l'idée que c'était autre chose. Là-bas, je vivais un rêve éveillé. Des habitudes très anciennes ont dû me revenir sans que j'y prisse garde, abolissant ma maladresse. Ici, dans cet avion, la réalité, ma nouvelle et trompeuse réalité, s'impose. Je suis responsable puisque je suis libre. Jaugée par des gens élégants qui ne connaissent rien de mon histoire, qui ne savent pas que dix ans durant j'ai mangé par terre, dans une gamelle, avec mes doigts. Comment vais-je m'y prendre pour faire admettre que je ressente si peu le bonheur de ma libération ? Je les entends déjà : « Enfin quoi, cette fille, qu'est-ce qu'elle veut de plus ? On l'arrache à l'enfer, on lui offre un voyage de princesse, elle va retrouver une grand-mère qui l'adore, elle va pouvoir refaire sa vie parmi les siens. Et rien, pas une étincelle dans le regard, pas une once de reconnaissance ! »

Je voudrais disparaître, retourner près de Nicole, dormir une seconde nuit à ses côtés, tout oublier, surtout ne plus rien affronter de nouveau. Je tire désespérément sur ma jupe trop étroite cette veste qui m'encombre.

Il a fallu que je m'équipe pour affronter l'automne occidental. Alors Nicole et moi nous avons consacré les dernières heures vacantes, avant le départ du vol, à chercher dans les boutiques bon marché de Kuala Lumpur un tailleur de lainage, d'un vert olive assez laid mais qui au moins me tiendra chaud. Que m'importait d'ailleurs la froidure de l'Europe ? La nuit tombe vite en Asie et je ne pensais qu'à cette fatalité du crépuscule qui m'arracherait à Nicole. D'autres enfants ont

dû ressentir cette angoisse du dimanche soir avant la rentrée en pension. Pour moi, la pension à Troyes, c'était plutôt la liberté. Mon grand chagrin, je l'éprouvais le samedi matin, avant le retour dans l'étouffoir de Romilly. Ingrate, déjà ! Mais qui peut juger ce que fut mon enfance ?

Mon père, je ne l'ai jamais connu. Je porte son nom, c'est tout. Ma mère ne s'est pas occupée de moi. Un enfant, c'était bien trop pour cette adolescente à la dérive que la vie ballottait déjà. Elle aussi, avant moi, avait fui Romilly. De temps à autre, elle revenait m'embrasser à la sauvette, entre deux trains, laissait derrière elle une poupée et les récriminations de grand-mère, qui, longtemps après son départ, se prolongeaient en soliloques amers, d'une tristesse infinie.

— Fille maudite ! Et cette gamine qu'elle me laisse sur les bras ! Ah, c'est facile de prendre du bon temps comme une traînée... À moi, on ne m'a pas demandé comment j'allais faire pour t'élever !

Pauvre grand-mère, sautant de notre lit commun avant l'aube pour courir à son atelier de repasseuse dans une fabrique de bonneterie, ne réapparaissant que pour trimer à la cuisine, s'asseoir, vannée, devant la toile cirée et commenter les ragots des voisins entre la lecture de *L'Est Éclair* ou de *France Dimanche* !

Elle ne faisait pas que son devoir, elle m'aimait, elle me l'a tant prouvé... Mais les pauvres, si durs avec eux-mêmes, ne savent pas toujours exprimer leur tendresse. Les malheurs de l'existence, un fiancé tôt disparu, une fille qui tournait mal, l'avaient emprisonnée dans un monde minuscule de préjugés et de rancœurs. Tout était « saletés » dans l'amour, folie malsaine le désir de vivre autrement qu'elle, entre l'usine et le supermarché.

Cette nuit, je ne dormirai pas. J'ai trente ans passés et je suis encore cette enfant terrifiée par la proximité inexorable du lendemain. J'ai peur du piège de l'émotion, de la pitié, de la reconnaissance. J'ai peur de faire encore du mal à grand-mère. Au nom de la survie, il faut pourtant que je me blinde, et jamais je ne me suis sentie plus désarmée devant l'inconnu qui m'attend. Mon seul espoir est de trouver chez Anne-Marie, pour quelque temps, un havre de chaleur où guérir mon désarroi. Anne-Marie, c'est encore la Malaisie. Elle qui m'a connue prisonnière, elle seule pourra admettre que je ne suis pas une convalescente mais une malade, une vraie malade de la liberté.

« Nous commençons notre descente vers... »

Un jour triste et sale prend possession de moi tandis que nous survolons les banlieues autour de Roissy. Je frissonne en descendant la passerelle. Une fois de plus je me laisse porter.

On a pris pour moi une mesure d'exception. Ni douane ni contrôle de police. On m'entraîne vers un salon vitré où grand-mère m'attend. Nous ne nous sommes pas revues depuis le quartier des condamnés à mort de Penang, il doit y avoir un peu plus de huit ans. Comme elle a changé, elle aussi ! On a dû la prévenir au dernier moment, sinon, elle n'aurait jamais quitté Romilly sans aller « au coiffeur ». Teint rouge, yeux battus, elle serre un cabas sur son manteau élimé. Elle bredouille d'émotion, dans un français que je ne comprends plus, avec un accent qui fut pourtant celui de mon enfance. En Malaisie, mon seul lien avec la langue maternelle était les livres, ou le langage châtié de Nicole, d'Anne-Marie, de Claire. J'ai du mal à comprendre ce parler populaire dont les expressions m'échappent. Moi aussi, je suis émue aux larmes. J'ai l'émotion, mais la joie est absente. Et cette absence me pétrifie.

Grand-mère s'est mise à pleurer. Elle balbutie : « Ma petite chérie... » Jamais, jadis, elle n'aurait prononcé ces mots-là. Elle me presse sur son cœur. Enfant, je n'avais jamais senti ses bras autour de mon cou.

Ma mère, elle, n'est pas venue. Elle est malade. Malade sans doute de n'avoir pas, comme grand-mère, remué ciel et terre pour me sauver. Malade de n'avoir jamais su m'assumer.

— Très malade, mémé ?

— Oh ! non, rassure-toi. Les nerfs seulement. Elle pense à toi, elle ne peut pas venir, c'est mieux comme ça...

Dehors, une meute de photographes m'assaille. Karen m'avait prévenue avant l'atterrissage.

— Tu sais, il y aura sûrement quelques journalistes. Ton histoire a fait couler beaucoup d'encre. Il va falloir que tu t'y fasses !

Quelques journalistes ? Ils sont cinquante, peut-être plus, à guetter ma sortie, et autrement agressifs que leurs confrères à la porte de Kajang, tout en discrétion et retenue asiatiques. Ils me mitraillent de flashes, me collent des micros sous le nez, dans la bouche, me bousculent, me piétinent presque. Je ne vois que leur teint blafard, leurs visages gris aux pores dilatés, points noirs monstrueux et poils mal rasés. Aucun de mes visiteurs à Kajang n'avait ce masque, ces traits défigurés par une insupportable tension. Qui suis-je donc pour qu'ils me harcèlent ainsi comme si leur vie en dépendait ?

Les questions fusent, incompréhensibles, je ne réponds à aucune, épouvantée devant une telle violence.

La violence malaise, je la connais bien. Si elle n'est pas haineuse comme celle d'Hamidah et de ses congénères, elle éclate comme un orage au moment où l'on s'y attend le moins. Terrible, elle convulse les visages puis les rend à leur impassibilité, comme si rien, jamais, ne

les avait altérés. Ici, c'est différent. C'est une excitation permanente, un manque de respect envers l'autre, une agressivité sans méchanceté, peut-être, mais insupportable pour qui n'y est plus habitué. J'aurais dû dire pour complaire : « Je suis libre, la vie est merveilleuse, tout est effacé ! Merci pour tout, merci à tous de m'avoir tirée de l'enfer ! »

Soudain, la vérité s'impose. Je rentre chez moi en pays étranger !

Une voiture nous a déposées, grand-mère et moi, devant l'immeuble du VI^e arrondissement où habite Paul Lombard. Dans le beau salon blanc de l'avocat, le profil de grand-mère se découpe maintenant à contre-jour, entouré de tableaux modernes, de grands masques africains. Enfoncée dans un fauteuil de cuir fauve, je continue, absente, mal à l'aise, à tirer sur ma jupe froissée. Je me sens vaguement coupable sans savoir de quoi. La culpabilité me colle à la peau. J'ai appris, de Penang à Kajang, qu'une prisonnière est toujours coupable. C'est sa raison d'être, il lui faut l'accepter. Au début, on clame son innocence ; les rires malveillants des autres détenues vous remettent vite à votre place. Dans l'univers carcéral, il faut être coupable pour ne pas être exclue.

Grand-mère a repris le dessus. Finies les litanies de la compassion. Elle les a épuisées, champagne aidant, en parlant sans cesse, en évoquant ces dix années qui l'ont « usée », ma mère qui a failli se suicider, Vincent qui y est bel et bien parvenu en se jetant sous un train.

— Vincent ? Mais ce n'est pas possible, ce ne peut être à cause de moi !

Vincent, mon premier flirt. Ensemble nous avons fui Romilly pour vivre un été à Paris dans l'appartement de papa-maman. Grand-mère avait fantasmé sur mon mariage impossible avec ce fils de notables, velléitaire et indécis. Nous nous étions quittés comme on se quitte à dix-sept ans. Et maintenant elle me jetait son cadavre à la figure !

— Mais, mémé, ce n'est pas possible !

— Si, si, il t'aimait, ce garçon, tu sais. Il ne t'avait pas oubliée. Ah, si tu l'avais épousé, tout ça ne serait pas arrivé. Tu te rends compte, sous un train !

J'étais effondrée. Mais de ce drame au moins je ne me sentais pas responsable. Trop de temps s'était écoulé depuis notre séparation. Vincent était mort d'un autre amour contrarié ou de son « mal-être » d'enfant gâté, de ses échecs répétés. Mais quel génie du malheur avait poussé grand-mère à me porter ce coup ? Elle disait avant : « Je ne devrais pas te le dire. » Elle se reprit ensuite : « Bien sûr..., j'ai eu tort de t'en parler... »

De mon fauteuil trop profond, je quémande silencieusement de l'aide. Grand-mère passe déjà à un nouveau chapitre : l'avenir, notre avenir.

— Enfin, c'est fini, tout ça ! On va rentrer chez nous, maintenant. Tu as besoin de te requinquer... Je suis sûre qu'ils ne te donnaient rien à manger, ces Chinois... Et tes dents, c'est pas eux qui ont dû les soigner ! Allez, on va reprendre notre bonne vie d'avant, tu verras comme je m'occuperai de toi. J'ai déjà parlé au patron du Prisunic, il te trouvera une place... Mon Dieu, tu vois ce que c'est que de courir ! Je te l'avais bien dit, pourquoi as-tu quitté Romilly ?

Par l'embrasement du salon, je vois s'agiter des silhouettes toutes proches qui, pour moi, à cet instant, représentent la vie et que j'ai eu à peine le temps d'étreindre : Jean-Loup, mon ami photographe de Beyrouth, Anne-Marie. D'autres personnes que je ne connais pas, comme ce père Gabriel, dont les premiers mots m'ont tout de suite conquise, semblent, avec eux, échafauder quelque complot pour mon bien. Paul Lombard a compris qu'il fallait briser cet enfermement avec grand-mère. Le prêtre, le premier, a su faire diversion.

Il a parlé d'un Carmel en Normandie où les sœurs priaient tous les jours depuis quatre ans pour ma libération. J'y étais attendue les bras ouverts, quand je pourrais. En attendant, puisque ma présence serait certainement requise à Paris pour une foule de formalités, il pourrait m'héberger dans son centre d'accueil. À moins qu'Anne-Marie puisse vraiment m'accueillir sans problème. Jean-Loup, devant tant d'invitations, n'osait plus placer celle qu'il m'avait soufflée à l'oreille : « Viens donc habiter chez moi. Nous serons frère et sœur. »

Je ne pouvais pas retourner à Romilly. Même pour quelques jours. Je me sentais brisée à cette perspective. Jean-Loup ? Impossible d'envisager cette solution. Je ne doutais pas de sa parole, mais c'était un homme. Je n'avais pas eu de contact physique avec un homme depuis dix ans. Depuis la trahison d'Eddy, j'avais peur du désir, du dégoût, de la félonie, de la violence. Je ne me posais même pas la question : quand redeviendrai-je normale ? En prison, on ne s'interroge plus ; on dérive dans la masturbation, l'homosexualité ou, comme moi, depuis le départ de Noor, au temps lointain de Penang, dans l'indifférence sexuelle. J'avais besoin d'une maison de femme, d'une amitié pure, semblable à celle de Nicole. Un moment je tremblai à la pensée qu'Anne-Marie eût pu changer d'avis. Puis je compris que le père Gabriel avait monté son scénario dans le seul but de préparer grand-mère à rentrer sans moi à Romilly.

Il poussa la gentillesse jusqu'à la raccompagner dans sa voiture en

Champagne. Grand-mère était horriblement déçue. Gabriel m'avait fourni mon alibi. J'irais la voir dans quelques jours, mes papiers en règle. Qu'elle ne s'inquiète pas, je ne pouvais faire autrement, j'étais toujours sa petite-fille... Orgueilleuse et dure comme elle pouvait l'être, elle ne put s'empêcher de jeter à la cantonade :

— Quand je pense à tout ce que j'ai fait pour elle !

Le cœur me lâchait en la voyant s'éloigner au bras du religieux. Nous nous sommes embrassées encore devant la porte de l'ascenseur. À très bientôt, mémé... Et puis la grille se referme brutalement, sur un bruit sourd et dur, et je m'effondre, malheureuse et soulagée, dans les bras d'Anne-Marie. Anne-Marie qui dit :

— Allez, Béa, on va à la maison.

La nuit

Le profil d'Anne-Marie se découpe dans la pénombre, doucement éclairé par la lumière discrète du tableau de bord. Elle a conservé ce joli sourire, cette vivacité complice qui m'avaient tant aidée en prison. Je la revois, émue, lors de sa dernière visite au parloir de Kajang, ce jour de 1987 où elle vint m'annoncer que Patrice, son mari, était rappelé en France et qu'ils repartaient pour Paris dans dix jours. Pendant un an, elle avait pris le relais de Guy, le jeune coopérant qui m'avait témoigné une si grande amitié. Elle venait chaque semaine avec son bébé, Julien. Elle m'apportait des livres, du fondant au chocolat, se passionnait pour chaque détail de ma pauvre vie, nous riions ensemble comme des gamines quand je lui mimais les ridicules des matonnes. Elle avait vécu avec moi l'heureuse période bénie Tuan Nik. Quand elle était revenue pour un bref voyage en Malaisie, en 1990, elle s'était heurtée à Hamidah. C'est à peine si nous avons pu parler une demi-heure à travers une vitre grillagée. Elle sanglotait : « Béa, aie confiance, Karen a dû reporter son voyage mais elle croit ferme en ta libération prochaine, tiens bon ! Tu sais que tu fais partie de la famille. À Paris, ma maison t'attend. Tu y auras ta chambre à toi, rien qu'à toi... »

Anne-Marie n'avait pas changé, hormis ce léger voile de tension qui glissait un subtil, un imperceptible écran entre sa spontanéité et les contraintes de la ville. Sa peau soyeuse de brune, rayonnante en Malaisie, avait perdu un peu de son éclat sous le fard automnal. Je croyais lire sur ses traits d'une tendre pureté, dans son regard étonné où toutes les émotions se bousculaient le trouble indéfinissable d'une existence plus difficile qu'à Kuala Lumpur. Sa vie, je le sentis, n'était plus celle, insouciance, qu'elle avait connue là-bas. Son mari continuait de voyager pour la société dont il était l'un des directeurs commerciaux. Elle, dans une agence de voyages, offrait maintenant de l'évasion aux autres, en attendant Patrice, époux de week-end.

— Tu vas voir, Béa, comme nous allons être heureuses toutes les deux !

Elle avait, pour commencer ce bonheur, décidé de m'éblouir de la

vision du Paris nocturne. Guettant mon extase devant les nouvelles illuminations de la capitale, comme si elle-même cherchait à se rassurer. Et moi, décevante, trop murée pour jouir de ce spectacle, je restais coite, analysant déjà la faille de cet enthousiasme de commande, parcimonieuse, suspicieuse comme la prison m'avait faite. De toute cette beauté, je ne ressentais que l'envers des élans de ma compagne, y pressentant je ne sais quel désenchantement. J'étais comme une touriste triste traversant, au fond d'un car, une nuit étrangère. Je pensais à Nicole, je pensais à grand-mère. Décidément, je ne savais pas vivre.

Malakoff. Un solide pavillon de meulière dans une rue large et sombre. Deux enfants se jettent dans mes bras. Julien, l'aîné, s'agrippe à mon cou.

— Toi, je te reconnais. T'es la Béa qu'on allait voir à la prison...

Patrice m'accueille avec toute la générosité de sa nature un peu compassée.

— Votre chambre est prête. Anne-Marie l'a meublée et décorée spécialement pour vous recevoir. Il y a des cadeaux sur le lit, les nôtres, ceux des enfants. Bienvenue, Béatrice !

Je remercie, effrayée de ne pas ressentir davantage de bonheur en moi. Qui va me libérer de ce gel du cœur ?

Anne-Marie m'a fait couler un bain. Elle prépare un dîner rapide, me fait les honneurs du pavillon, pièce par pièce, presque objet par objet. Cette maison douillette, festonnée, briquée, on sent que c'est sa réussite, qu'elle a mis dans chaque détail un amour obstiné qui a peut-être été sa manière d'occuper un vide. Je ne devrais pas ressentir cela à cet instant. Ma lucidité – est-ce bien le mot ? – me fait peur. J'aime Anne-Marie comme une sœur. Pourquoi en pensant à elle faire prévaloir la crainte, le manque, une sorte de tristesse ? Pourquoi Anne-Marie ne serait-elle pas parfaitement heureuse avec son mari et ses deux charmants garçons ? Qui ou quoi m'autorise à imaginer qu'elle meuble sa vie de faux-semblants ?

Je nous revois tous les trois, assis sur un des deux canapés tout cuir, illustration même de la réussite parisienne de mon amie, un verre de whisky à la main. Patrice s'éclipse, il prend un avion à 8 heures demain matin. Les enfants partiront pour l'école au moment où leur père s'envolera. Anne-Marie m'accompagne jusqu'à ma chambre de pensionnaire choyée, m'embrasse tendrement.

— Bonsoir, ma chérie, tu as besoin de repos.

Une fois de plus, je me sens nulle. Je n'ai pas su lui exprimer ma reconnaissance. Derrière elle, vieille habitude de cellule, je ferme le petit verrou de la porte et j'ouvre les volets sur une nuit sans étoiles.

Le ciel est noir encore quand je m'éveille en sursaut, terrorisée, en nage, les mains serrées autour du cou. À 4 h 30 on a pendu l'Anglais... L'Anglais, je l'avais croisé le jour de mon départ pour Kajang. Des cheveux jaunes, un teint gris, des yeux fous, des membres qui ne cessaient de trembler. Drogué à mort, il tenait des propos incohérents entre deux crises de démence. La justice malaisienne n'avait retenu aucune circonstance atténuante, bien qu'un psychiatre se soit déplacé de Londres pour témoigner de son irresponsabilité. On l'avait arrêté à l'aéroport de Bayan Lepas avec trois cents grammes d'héroïne et on n'avait pas voulu en savoir davantage. Il avait attendu quatre ans avant de passer à la trappe. Et tout à l'heure j'ai revu son supplice tel que Jay, le médecin de la prison, dans l'émotion du moment, me l'avait rapporté.

Ils étaient trois à le traîner vers la potence tandis qu'il vociférait des insanités, en appelait au Christ, tentait de s'accrocher à tous les obstacles qui pourraient retarder son parcours vers la chambre de mort, caveau de ciment avec son ampoule électrique, son estrade et sa corde neuve immobile, comme un serpent en attente de sa proie. On l'avait cagoulé avant de lui passer la tête dans le nœud, et Jay avait croisé son dernier regard, un regard soudain lucide, horrifié, exorbité. Puis un officier en uniforme avait poussé une manette, et l'Anglais, dont je n'ai jamais su le nom, avait disparu au sous-sol dans un bruit sec de bois qui claque. Jay avait dû attendre près de vingt minutes avant de se glisser, flageolant, dans cette pièce basse pour constater le décès. Les pieds de l'Anglais pendaient au-dessus de lui par l'ouverture de la trappe. Quand on a étendu le cadavre sur le brancard et découvert le visage, il y avait du sang partout. La corde avait scié les chairs. Jay avait dû les recoudre. Un caméraman britannique, autorisé à pénétrer à l'hôpital, avait crié au scandale en découvrant cette boucherie. Depuis, les autorités malaisiennes ont décidé de procéder à la mise en bière sur le lieu même du supplice.

Tous les détails de cette scène me sont revenus dans mon sommeil avec une violence inouïe, et je me retrouve dressée sur le lit, draps rejetés, incapable de congédier ce cauchemar qui m'avait poursuivie pendant ma dernière année de captivité.

Lorsque je reprends souffle, et comme pour m'assurer que je suis bien en vie, un besoin irréprensible me saisit : retrouver mon seul luxe de la prison, un bol de Nescafé. Je voudrais pouvoir descendre à la cuisine. Mais comment faire dans cette maison inconnue ? Comment oser, même, sans demander la permission – « *Missi, missi, boleh saya...* [4] ? » Je ne puis, je ne veux réveiller personne. À tâtons, je parviens à me diriger vers la salle de bains, j'avale un verre d'eau puis retourne m'enfermer dans ma cellule. Ai-je pensé cellule parce que cela me sécurise ou par simple habitude ?

Assise au bord du lit trop moelleux après tant de nuits passées sur le ciment, la tête bourdonnante, je tente de rassembler quelques souvenirs positifs pour échapper à ces visions d'horreur. Mais tout me renvoie à une sensation affolante, je ne sais plus qui je suis. Ma seule identité est mon ridicule bagage.

Je vide mes deux sacs en espérant y trouver quelques repères. Tombent sur le parquet mes robes malaises, quelques photos de grand-mère, de Nicole, un cliché de prison le jour où j'animais un spectacle pour les détenus, un peigne, la petite trousse offerte dans l'avion avec la brosse à dents pliable, le mini tube de dentifrice et un flacon d'eau de toilette, puis le stylo bille, le bloc-notes et une savonnnette du Hilton de Kuala Lumpur. Tout cela est à moi, tout cela est « moi ». C'est une preuve, n'est-ce pas ? J'ai été ce semblant d'histoire. Je me pince la joue, je vis encore, j'existe. J'existe surtout par ces deux petits carnets recouverts de moleskine noire, mes reliques de Kajang ; par ce billet d'avion déjà défraîchi que j'ai soigneusement gardé, par la petite liasse d'argent malaisien qu'Hamidah a compté devant moi en m'écrasant de son mépris. Combien peut-il y avoir là ? Vais-je même pouvoir changer cette monnaie lointaine qui m'assurerait peut-être un début d'indépendance ?

Grand-mère, Anne-Marie, Jean-Loup se sont disputés pour me garder. Je pourrais être abandonnée, ne pas savoir où dormir... Et pourtant tout ce qui m'importe, dans le brouillard de cette première nuit où je me retrouve seule, c'est de pouvoir disposer de moi-même. Même si cette liberté me fait atrocement peur, même si je panique déjà à l'idée de devoir l'affronter. Je passe la main sur mon front. Je sue l'angoisse. Retrouver mon identité est une exigence immédiate, vitale. Plus rien d'autre n'existe vraiment. Le seul papier que je possède est mon infamante expulsion de Malaisie. Je relis : « Motif de la délivrance : documents périmés durant son séjour dans le pays. »

Il faut absolument que j'effectue, dès demain, des démarches pour me faire reconnaître, pour exister hors de mon matricule de Kajang... En ce moment, dans le silence obsédant de la nuit, nul autre désir ne palpète en moi. Je suis consciente de l'obsession qui m'habite et incapable de la réfréner, terrorisée à l'idée que mon comportement est anormal, persuadée qu'il va éclater au grand jour dès que la vie aura repris dans la maison.

J'ai dû sommeiller puisque le froid me surprend, recroquevillée sur la carpette où je me suis réfugiée. Une sorte de paix est revenue. Je me recouche frileusement en voyant l'aube s'annoncer, en écoutant les bruits de salle de bains : Patrice se prépare. J'entends les enfants se lever, les rumeurs plus lointaines de leur petit déjeuner, la grille de fer

du jardinet se refermer. Épuisée, je m'assoupis de nouveau, les couvertures tirées jusqu'au menton. Il ne faut pas qu'on sache... J'ai honte. J'ai peur de cette main amie qui bientôt frappera à la porte de ma chambre ou l'entrouvrira, puisque, dans un sursaut de décence, j'ai eu le réflexe, tout à l'heure, de la déverrouiller.

Premiers pas

Il devait être dix heures passées quand Anne-Marie est entrée après avoir discrètement entrebâillé ma porte. Je sens un baiser sur ma joue, son poids sur le bord du lit. Elle est toute pimpante, maquillée, parfumée. Elle se félicite que j'aie pu dormir longtemps, passer une « bonne nuit réparatrice », s'inquiète un peu de mes cernes, m'encourage à prendre un bain moussant ou une douche « bien tonique ». Pour elle, je rentre dans la vie, et tout, déjà, est effacé. Je souris pour la rassurer.

— Tiens, c'est pour toi, ma chérie. Après avoir accompagné les enfants à l'école je suis passée t'acheter quelques vêtements. Il faut faire peau neuve, Béa. J'espère qu'ils sont à ta taille ! Tu aimes ?

D'un sac portant la marque d'une grande surface, elle a sorti une petite jupe noire, un gilet rouge à boutons dorés, un pantalon de velours noisette, un pull assorti, des mocassins souples à talons bas. Je m'extasie mécaniquement, attendrie et un peu effrayée par sa sollicitude. N'aurais-je pas dû choisir moi-même les nouveaux uniformes de ma liberté ? Mais à quoi bon l'attrister, la décevoir en ne me mettant pas à son diapason : celui de l'optimisme tonique ! Pourtant ce n'est pas moi qui me laisse accompagner dans la salle de bains, ni moi qui donne la réplique à son gentil bavardage, tandis qu'elle surveille d'un doigt la température de l'eau sous la douche et me tend un peignoir, c'est Soyabin de Kajang qui continue de faire-ce-qu'on-lui-dit-de-faire... La pensée me traverse que mon ingratitude est monstrueuse. Anne-Marie m'aime à sa manière. Anne-Marie est plongée dans son bonheur utilitaire : me faire du bien, me réapprendre l'Occident. C'est miracle pour moi d'avoir retrouvé à Paris une amie si dévouée, quand ma place naturelle était à Romilly !

Je m'habille devant elle, pour lui faire plaisir, avant qu'elle ne parte à son bureau : elle veut voir l'effet. L'« effet » nous satisfait l'une et l'autre, bien que le miroir reflète la silhouette maladroite d'une fille efflanquée aux épaules de vaincue et que je me sente bien mal à l'aise dans ces lainages agressifs et rêches. Cette coupe, ces tissus qui grattent, il me faut aussi les réapprendre, et l'usage des boutons, et

cette absence d'espace, de fluidité autour du corps...

Je regarde le trousseau de clés qu'Anne-Marie m'a laissé sans oser m'en emparer. Quand, enfin, je m'y risque, le contact du métal glacé me procure une sensation étrange. Il y a plus de dix ans que je n'ai pas touché une clé.

Dans le code des prisons, il existe un chapitre consacré à l'usage des clés. Les gardiennes doivent le connaître par cœur. L'article précise comment elles doivent les porter, les remettre à leurs collègues de relève, selon quel protocole et sous quelle surveillance elles sont tenues de les déposer. Les clés, dans l'univers carcéral, sont le symbole même de l'enfermement, comme elles sont, dehors, celui de la liberté. Celles de la prison sont lourdes, nombreuses et s'entrechoquent sans cesse à la ceinture des matonnes. À la façon dont elles tintent, on peut juger de l'humeur du moment.

La nuit, lorsqu'on me réveillait pour une urgence au dispensaire, on ne me les laissait jamais toucher, fût-ce un instant. La gardienne ouvrait, fermait, je suivais la porteuse de clés... Et, maintenant, le trousseau d'Anne-Marie, léger et froid dans ma main, pèse d'un poids insolite. Je suis à mon tour gardienne d'un trousseau de clés. Saurai-je seulement ouvrir et refermer la porte d'entrée ?

J'ai décidé d'appeler grand-mère, qui doit être si malheureuse d'avoir dû rentrer sans moi à Romilly. C'était au-dessus de mes forces, mais j'ai infligé de la peine à quelqu'un qui m'aime plus que tout. J'imagine son visage douloureux, crispé, plein de larmes sèches. Elle aussi doit éprouver du remords pour cette tragique histoire de Vincent... Il faut que je la rassure, que je lui dise que je ne suis pas l'ingrate qu'elle imagine, que j'irai la voir bientôt...

Mais où téléphoner ? Il y a un poste à l'étage, dans la chambre d'Anne-Marie, et un autre dans l'entrée. Anne-Marie ne m'en voudra pas d'appeler sans autorisation. J'opte tout de même pour le combiné du bas, au risque d'affronter la femme de ménage déjà à l'ouvrage.

En faisant le moins de bruit possible, je descends l'escalier qui gémit, décroche le récepteur, compose le numéro de Romilly, tombe sur une voix inconnue, recommence, retombe sur la même voix, plus impatiente.

— Mais non, je vous l'ai déjà dit, vous n'êtes pas chez M^{me} Michelot... Romilly ? Pas du tout !...

— Mademoiselle, vous auriez pas oublié de faire le 16 ? Pour la province faut faire le 16, vous savez, et les huit chiffres ensuite...

Je me retourne. Un bon visage noir posé sur un corps massif m'observe avec une bienveillance amusée. Elle me plaît tout de suite,

Adèle, la Camerounaise. Mais je me dois d'abord d'aller jusqu'au bout de ma démarche. Tout au souci de me donner une contenance, je n'ai brusquement plus envie de parler à grand-mère. J'en ressens même une peur panique. Au bout du fil, sa voix, haut perchée, un peu geignarde sur fond d'anxiété, répète « Allô ! » plusieurs fois. Aucun mot ne sort de ma gorge serrée. Je l'entends encore marmonner pour elle-même quelque chose d'indistinct où il est question de voyous. Mémé a toujours eu peur que des voyous ne l'appellent avant de l'attaquer, des voyous ou des Arabes ou des Chinois, c'est tout comme depuis son équipée en Malaisie...

Je ne peux plus rien dire à présent, trop de temps a passé, ce sera pour une autre fois... Mais Adèle, que va-t-elle penser ? Je me retourne ; elle n'est plus là. Discrète, elle a dû se replier dans sa cuisine dès que j'ai eu la ligne. Je pourrai toujours lui raconter qu'il n'y avait personne...

Pour retrouver cette fameuse « contenance » qui m'a trahie, je remonte un moment dans ma chambre, m'assieds au bord du lit, la tête entre les mains, accablée par mon irrésolution. Puis, consciente enfin que je ne peux rester dans cette pièce indéfiniment, je redescends l'escalier au parquet grinçant retrouver Adèle. Je suis presque sûre qu'elle ne me posera aucune question embarrassante à propos de ce coup de téléphone. L'instinct me guide vers elle comme vers une source de chaleur infiniment rassurante.

Je ne me suis pas trompée. Pendant tout le temps où je demeurerai chez Anne-Marie, Adèle la Camerounaise sera pour moi un cadeau du ciel, la gentille médiatrice de mes premiers pas douloureux dans la vie ordinaire. De mon histoire, elle ne cherchera pas à aller au-delà du récit de sa « patronne ». Elle a retenu que j'avais beaucoup souffert et cela lui suffit. Comme Nicole, Adèle semble tout comprendre des choses de la vie. Elle va à l'essentiel aussi droit que d'autres, qui se croient plus civilisés, vont à la complication. Son bon sens imperturbable et ses éclats de rire me tranquillisent. Seule la malignité la déconcerte. Elle est, dans sa candeur réaliste, l'âme sœur qui m'aidera à reposer les pieds sur terre et à vaincre ma peur.

Une tasse de café bien noir comme elle et nous voilà complices. Je me sens avec Adèle de plain-pied comme je n'arrive pas encore à l'être avec Anne-Marie. Ne sommes-nous pas, chacune à notre manière, deux immigrées qui luttons, au jour le jour, dans un monde qui n'est pas le nôtre ?

— Adèle, comment s'y prend-on pour obtenir une carte d'identité ?

— Pour ça, mademoiselle Béa, il faut un extrait de naissance.

— Et pour avoir cet acte de naissance ?

— Pour ça, je crois bien qu'il faut aller à la mairie.

— Mais je ne suis pas née à Paris.

— Alors, je crois qu'il faut écrire à la mairie où vous êtes née. Et puis demander à madame Anne-Marie de vous faire un certificat de domicile pour bien prouver que vous habitez chez Madame.

J'ai tout noté sur le bloc-notes du Hilton, avec le Bic du Hilton, de crainte d'oublier.

— Et puis, Adèle, comment fait-on pour changer de l'argent malaisien ?

— Alors ça, c'est sûrement à la banque. Vous devriez demander à madame Anne-Marie de vous accompagner...

J'avais même oublié qu'il existait des banques.

Anne-Marie, prise par son agence de voyages, m'a prévenue qu'elle ne rentrerait pas avant dix-neuf heures. Les enfants déjeunent à la cantine. Je n'ai pas faim, mais Adèle, qui a reçu des consignes fermes, tient à me préparer un repas. Elle finit par accepter que je partage avec elle ce dont elle se contente : une tranche de pain bis que nous trempions dans une purée de piments, une recette de chez elle. Je suis contente qu'elle travaille à plein temps, qu'elle ait sa chambre dans le pavillon, près de la mienne.

Honteuse de mon échec, je ne renouvellerai pas sur-le-champ l'appel à Romilly ; c'est trop pour moi, et je veux le faire sans témoin au cas où la panique me reprendrait. Sortir, faire quelques pas dehors, découvrir la rue, un petit bout du quartier, me paraissent également un effort démesuré. Ne serait-ce pas abuser, en dépit du trousseau de clés, de la confiance de mon amie ? J'aimerais disparaître pour ne pas peser sur Adèle, qui besogne sans répit. Je m'allonge sur mon lit sans pouvoir y trouver le sommeil, la tête pleine d'idées confuses, d'engagements différés, honteuse de mon incapacité à prendre la moindre initiative.

J'en prendrai une tout de même, surprenante, inouïe, comme pour me venger de n'avoir pas su communiquer avec grand-mère. Le téléphone a sonné, Adèle a gratté à ma porte. Un appel pour moi : un prêtre qui aimerait me parler si ça ne me dérange pas...

C'était le père Gabriel qui venait aux nouvelles. Il avait tout fait pour calmer et rassurer mémé sur la longue route de Romilly, je ne devais pas m'inquiéter. Il avait aussi prévenu de mon retour les petites sœurs du Carmel. Elles seraient si heureuses de m'entendre !

Comme on se jette à l'eau, j'ai eu le courage de composer aussitôt leur numéro de téléphone.

Une voix pure, amicale m'a répondu, et, quand je me suis présentée – Béatrice-Saubin-de-Malaisie, qui voudrait vous remercier –, j'ai entendu dans le lointain une rumeur de ruche, des

rières de pensionnat, puis une autre voix claire, précipitée, qui exprimait la joie.

— Je suis sœur Agnès. Vous ne pouvez pas savoir comme nous sommes heureuses... Nous avons tant pensé à vous ! Comme c'est gentil de nous appeler si vite ! Le père Gabriel nous a dit que vous étiez chez une amie. Reposez-vous bien, et quand vous le voudrez venez prendre chez nous un bon bol d'air en Normandie. Toutes les sœurs vous attendent. Vous viendrez, n'est-ce pas ? À bientôt, Béatrice !

Ces mots simples et chaleureux m'ont redonné confiance. J'avais accompli un acte volontaire, pas une tâche imposée ni une obligation immédiate, et je me sentais fière d'avoir vaincu mon enfermement le temps d'un instant privilégié. Oui, j'irais remercier ces carmélites qui ont prié pour moi sans même me connaître. À travers elles, je retrouverai peut-être la trace de Nicole puis repartirai le cœur léger.

Il y eut ensuite le coup de téléphone fraternel de Jean-Loup, puis un troisième, un peu plus tard, de Karen. Une Karen survoltée qui prit à peine le temps de me demander comment je me sentais et me lâcha tout à trac :

— Vite, Béatrice, prépare-toi, saute dans un taxi, rejoins-moi à mon cabinet. Tu passes au « Vingt heures » avec Poivre. Nous aurons juste le temps de parler un peu, de régler quelques détails avant d'aller ensemble à TF1. Fais vite, note bien l'adresse. On ne peut pas se permettre d'être en retard. Poivre, tu te rends compte !

Non, je ne me rendais pas compte. Poivre qui, Poivre quoi ? Je n'avais jamais entendu ce nom bizarre. Je finis par comprendre qu'il s'agissait d'une « vedette de la télé » et que c'était important. Quant à « sauter » dans un taxi, comment allais-je m'y prendre, je n'avais même pas d'argent. Adèle vint à mon secours. Elle me prêta un billet de cent francs, sa fortune du jour. Elle tiendrait Anne-Marie au courant... Un chauffeur, en maugréant, m'emporta vers l'adresse que je lui avais glissée, griffonnée au crayon sur une des pages du bloc-notes du Hilton de Kuala Lumpur.

La nuit commence à tomber, je ne veux plus penser à rien, je vais me remettre une nouvelle fois entre les mains de mon avocate. Elle fera de moi ce qu'elle voudra. Sur le cuir fatigué du siège, je suis ballottée par les coups de freins frénétiques de mon conducteur. La voiture dérape sur les pavés humides qui reflètent la lumière des vitrines et des réverbères. Nous frôlons l'accident. Pourtant, dans cet habitacle à quatre roues, je me sens protégée de la foule qui se presse, haletante, sur les trottoirs ruisselants.

Tous les Asiatiques se ressemblent pour le voyageur projeté en

Extrême-Orient ; phénomène identique depuis mon arrivée. J'ai du mal à personnaliser les Blancs. La mode ségrégative que je connaissais n'existe pratiquement plus. Seuls les cheveux distinguent les membres de cette société tentatrice qui, tendue, fonce vers le métro ou s'entasse dans des bus. Ils en font voir de toutes les couleurs à la couleur : blond cendré, blond vénitien, auburn, acajou, roux flamboyant, châtain clair, moyen, foncé. C'est laid et fascinant d'incohérence...

Ce bref parcours en taxi à travers les zébrures multicolores de la ville, une ville dont j'avais perdu l'image démesurée, la puissance de vie, m'a rappelé mes voyages d'antan. J'ai cru sentir battre mon cœur comme il cognait dans une formidable pulsion de liberté, jadis, quand je partais sur les routes, le vent dans le visage. Je tends le billet de cent francs avec appréhension, récupère un peu de monnaie, donne au hasard quelques pièces. Assez sans doute pour m'entendre dire : « Merci. »

Karen m'attendait à l'étage, à la porte indiquée. Elle m'embrasse, me demande brièvement comment j'ai passé la nuit, la journée et, sans attendre une vraie réponse, passe aux choses sérieuses. Son bureau a une froideur design qui lui ressemble. Je n'ose pas lui demander qui est ce M. Poivre que je dois rencontrer. Plongée dans un univers ultramédiatique, elle ne comprendrait pas que je puisse ignorer un nom aussi magique. Le « d'Arvor » qu'elle glisse un peu plus tard ne m'en dit évidemment pas davantage. L'essentiel est que je me rende bien compte que c'est vraiment la chance de ma vie.

En attendant cette fabuleuse rencontre, nous avons juste le temps de passer quelques coups de téléphone aux gens influents dont elle a dressé la liste et qui sont censés m'avoir aidée. Elle insiste pour que je dise un mot à chacun. Trois, quatre fois je remercie « de tout cœur » sans savoir à qui je m'adresse. Je suggère de faire une lettre aux autres, elle m'y aidera...

Maintenant, il faut partir ! Nous avons rendez-vous une heure avant l'antenne et il y a le maquillage !

Avant de franchir la porte, elle a jeté un coup d'œil inquisiteur au modeste ensemble que m'a offert Anne-Marie, s'est ravisée et a rapporté de sa chambre un sac de papier glacé.

— En route, Béa ! On ne peut tout de même pas faire attendre Poivre !

Ma nuit chez Poivre et quelques autres

Je me souviens du grand hall vitré, du sigle TF1 rouge et bleu omniprésent. De Karen, qui se prend le bec avec un vigile. De moi, toujours dédoublée, qui suis docilement, la bouche sèche, les jambes en coton, et qui donnerais toute mon illusoire liberté pour retrouver ma chambre chez Anne-Marie ou même ma cellule de Kajang. J'avais connu la peur, je découvrais le trac.

Nous sommes maintenant sur la plateau du journal, arène immense, semblable, avec son estrade, à un tribunal. J'en suis glacée. Qui va s'asseoir là, derrière cette grande table hérissée de micros, autour de laquelle une dizaine de personnes s'affairent nonchalamment ? La justice aussi avait sa routine : entre deux condamnations il faut bien balayer la salle.

Je n'ai heureusement guère le temps de réfléchir. En nous recommandant de ne pas nous prendre les pieds dans les câbles, on nous entraîne vers un bureau dont l'atmosphère tamisée contraste avec la lumière crue et le vide sonore du terrifiant studio. Le grand officiant émerge à peine de l'ombre. Il salue Karen courtoisement, me gratifie d'un sourire amène et curieux auquel je réponds par un « bonjour, monsieur » sûrement pas dans la note. Sa voix est agréable, aussi rassurante que ce petit sous-marin entièrement moquetté dont il faudra peut-être m'extraire de force tout à l'heure si le fluide magique du célèbre PPDA (j'ai appris plus tard qu'on l'appelait par ses initiales comme toutes les célébrités branchées) n'exerce pas sur mes nerfs sa bienfaisante action sédative.

Je l'entends dire à mon double :

— Vous passerez à la fin du journal, mais n'ayez crainte, le direct est beaucoup moins impressionnant que vous n'imaginez. Je commenterai d'abord les événements du jour. Vous aurez ainsi tout le temps de vous habituer, de vous relaxer. Je vous ferai signe le moment venu. Répondez par des phrases courtes car nous ne disposerons que de quelques minutes. Nous parlerons de votre histoire. Tout ira bien, vous verrez...

Le mot « direct » n'a rien évoqué de précis. J'écoute le son de la voix, la musique des mots plus que les mots eux-mêmes. Je suis au-delà de l'angoisse. Je me laisserai emmener où ils voudront sans faire de résistance. Mais Nicole n'est pas là pour me tenir la main.

L'ultime répit a le confort douillet d'un fauteuil de coiffeur oriental. Je sens sur mon visage aveuglé par les spots la douce caresse de l'éponge, de la houppette et du pinceau. Je m'abandonne, j'aimerais tant m'endormir dans cette atmosphère surchauffée, cette odeur de poudre et de laque ! Karen a basculé dans l'ombre artificielle, derrière la fille en blue-jean qui grime mon absence livide. Je pense aux morts à qui l'on redonne des couleurs avant de les allonger dans leur cercueil. Une pression amicale sur l'épaule me rappelle aux vivants :

— C'est à toi, Béatrice !

Karen a sorti du sac en papier glacé un chemisier de taffetas bleu pâle, à juste titre plus seyant que le pull que je porte depuis ce matin. Mais ce n'est pas « moi », ce vêtement d'emprunt, encore moins moi que le lainage de Prisunic choisi par Anne-Marie à ma place. Je résiste aussi gentiment que je peux.

— Ça ne fait rien, Karen, je me sentirai mieux comme je suis...

Je veux bien obéir à toutes les injonctions, j'y suis habituée, j'en ai même besoin. Mais je ne veux pas me glisser dans la peau d'une autre. Le peu d'existence que je sens vibrer en moi se concentre obstinément dans ce refus, ma première rébellion.

Le plateau de nouveau. Le silence, cette fois, parasité par les « chut ! » murmurés sur l'interminable parcours jusqu'au fauteuil vide qui m'attend. À côté de la vedette aimable du sous-marin, elle aussi discrètement « blushée », la mèche blonde en un désordre savant sur un grand front pensif, quelques rides où vont s'inscrire les heurs et malheurs de l'humanité.

Mollement assise, je ferme les yeux, essaie de décriper des mâchoires qui tremblent, douloureusement comme le jour où j'appréhendais, dans la même solitude peuplée de regards malsains, la sentence qui me vouerait à la potence ou à la réclusion à vie. Consciente de l'énormité de ce rapprochement, incapable de le rejeter.

On a accroché un micro dans l'échancrure de mon jersey. J'essaie de rassembler quelques phrases en français, aucune ne vient. Je pense en malais, je ne pourrai répondre qu'en malais... Un bruit assourdissant m'arrache à cette nouvelle panique : le générique défile sur le petit écran témoin installé devant moi. Et, soudain, j'entends mon nom prononcé par Poivre comme il me semble ne l'avoir jamais entendu depuis un temps infini. Saubin, c'était imprononçable là-bas.

Là-bas, on m'appelait Soabine, Soyabin ou Soya. Saubin, ce nom concédé à ma naissance par un père inconnu, c'est pourtant le mien, celui qui sera inscrit sur ma carte d'identité, aussi incongru, certes, que tous les autres auxquels je m'étais habituée, mais d'une présence terrible maintenant qu'il me désigne à tous ces gens inconnus qui vont me regarder, m'entendre bafouiller tragiquement, me juger une fois de plus. On a dit « Béatrice Saubin ». En cinq syllabes on a scellé ma responsabilité. La trappe s'est ouverte.

Imbécile ! Tu te croyais le centre du monde ? Reprends-toi. Regarde ces images qui défilent. On ne s'occupe déjà plus de ton histoire. J'essaie de profiter de ce sursis illusoire pour me ressaisir, les deux yeux fixés sur l'écran. Il n'y est question que de violence. Violence en banlieue. Violence en Afrique. Violence en Asie. Violence partout. Puis, sans transition, une actrice très belle, célèbre sans doute mais inconnue de moi, parle de son prochain film, un sportif évoque son dernier match. Le temps de respiration avant le sujet magazine : l'invitée du « Vingt heures », la dérisoire « reine d'un jour » comme on disait dans ma jeunesse, la petite Française qui a failli être pendue dans un pays lointain et vient nous parler de son enfer passé, de son bonheur tout neuf, de ses retrouvailles avec son pays, les siens, la civilisation...

À partir de là, je ne me souviens plus de rien, sinon de l'avant-dernière question qui me fut posée. Elle concernait la drogue et j'en fus naïvement atterrée. C'était logique, pourtant, mais si loin de tout ce que j'avais vécu depuis dix ans. J'avais oublié jusqu'au motif de ma condamnation. Une autre dut parler à ma place. À peine avais-je conscience des pauvres mots qui parvenaient à sortir de sa bouche.

Plus tard, je me suis revue sur la cassette vidéo qu'avait enregistrée Anne-Marie, incapable de dominer mon trouble, incapable d'expliquer clairement que la drogue n'avait jamais été mon affaire, tout en me culpabilisant inutilement des quelques « joints » que j'avais fumés, adolescente, à Romilly. On voulait savoir si je me droguais en prison. Pas plus en prison qu'ailleurs. Je me suis sentie stupide de ne pas avoir pensé qu'on me poserait cette question. Mon interlocuteur me demanda ensuite si je reviendrais un jour en Malaisie. J'eus là encore l'ingénuité de répondre, en pensant à Nicole, au père Jean, à Tuan Nik, au dispensaire de Kajang qui avait été ma raison d'être les dernières années, que oui, mes amis de là-bas me manquaient, et que je souhaitais ardemment les revoir. Là encore il eût fallu du temps pour expliquer. Les téléspectateurs durent penser que j'en redemandais... que j'étais maso.

Mais tout cela était de peu d'importance. J'avais rempli mon contrat. Par mon seul désarroi, Patrick Poivre d'Arvor avait fait passer

son message quotidien d'humanité saisie à vif. Tout le monde me le répéta, Karen la première, en me sautant au cou : j'avais été « géniale »... Sur le moment, dans mon trou noir, un verre de carton à la main, je ne protestai pas. C'était fini, je ne voulais pas en savoir davantage. C'est après que j'eus honte.

Plus tard, la réflexion a apaisé ma sévérité. Cette mise en scène superficielle du monde est sans doute délétère, mais les hommes qui, bon gré, mal gré, sont amenés à servir ce système ne sont pas tous, loin de là, méprisables. J'ai connu dans ma prison malaisienne des journalistes, serviteurs zélés du sensationnel, qui se sont révélés des amis d'une loyauté exceptionnelle. J'ai rencontré aussi d'autres hommes de plume « respectables », mieux considérés, qui n'ont pas hésité à me mettre en danger. J'ai appris, à travers cette double épreuve de l'incarcération et de la réadaptation, qu'il y avait partout, sous tous les climats du monde, des justes, des indifférents, des cyniques et des salauds.

J'ai compris aussi que toute compromission pouvait sécréter sa part de bien, que le mal absolu n'existe pas. Sans ce passage à la télévision, sans le harcèlement des photographes et toutes les complaisances auxquelles je me suis soumise, je n'aurais sans doute pas pu écrire ni faire connaître mon premier livre, je ne me serais pas délivrée du poids de mon passé, je n'aurais pas exprimé ma reconnaissance à ceux qui m'ont aimée et aidée. Ma liberté, cette « liberté » profonde de la conscience à peine acquise au moment où j'entreprends cet autre témoignage sur son dur apprentissage, passait par ce semblant de célébrité dont d'autres que moi, pour moi, ont assumé l'impudeur. Sans Karen, mon avocate à vocation d'imprésario, sans Poivre et les autres, médiateurs de tous les drames résumés en images ou couchés sur papier glacé, mon avenir n'aurait pas été ce présent inespéré. C'est aussi grâce à eux que j'ai échappé à l'enlèvement de Romilly et pu m'accomplir de toutes mes forces en partie retrouvées. Le dévouement des uns ne valait certes pas celui des autres, mais les dons de la vie ne sont pas si aisément partageables. Je remercie aujourd'hui les femmes et les hommes qui m'ont prêté attention, fût-elle superficielle, fût-elle intéressée. Je souhaite oublier celles et ceux qui, dans l'exercice de leur métier, n'ont pas voulu ou n'ont pas pu m'apporter le sourire qui m'aurait rassurée.

J.R. était de ceux-là. Il m'attendait avec Karen dans un restaurant chinois du quartier. Je savais qu'une séance de photos était prévue après dîner, et j'étais épuisée.

— Il travaille pour un magazine influent, m'avait-elle dit. C'est très important, il doit remettre son papier demain.

J.R. se lève à peine pour nous saluer. Il marmonne son nom et celui, curieusement syncopé, du produit chic qui l'emploie et qui n'évoque rien pour moi. Il est maigre, très grand, avec un regard polaire dans un visage interminable.

Je me serais fait une joie de ce repas asiatique, ma première sortie à Paris, mais, de cet espoir de détente, mon funèbre convive fait un supplice. En me fixant d'un regard où rien ne passe, il attaque avec une insistance méprisante :

— Qu'avez-vous éprouvé au moment de la sentence de mort ?

Je pique la tête vers mon assiette vide, atterrée. Jamais un Asiatique n'aurait attaqué de la sorte. Ce type vient de me poignarder. Il a évoqué, sans prendre le temps de me connaître, de sympathiser, en tout cas, le moment le plus intime, le plus terrible de ma vie. Et, ce moment-là, il veut le savourer...

Je n'en peux plus. Je veux sortir d'ici. Karen m'arrête d'une pression de la main, parle pour dissiper l'atroce malaise, amplifie, déforme, imagine de son mieux. Tant pis, l'article se fera sans moi. Je ne peux répondre à ce bourreau. Quand on a mal en prison, on se tait, on attend que cessent les sévices. J'ai réussi à tenir le coup jusqu'aux lychees et au gingembre sans avoir pu toucher à aucun plat, silencieuse, humiliée, la rancune au cœur, tendant même mécaniquement, l'interminable dîner achevé, la main au polaire, à peu près satisfait.

Comme j'aurais aimé arriver dans un autre état au rendez-vous de Jean-Loup ! Quelles photos va-t-on pouvoir tirer de ce visage hagard que j'ai vu se refléter dans la glace des toilettes du restaurant chinois ? La nuit est pourtant belle et, nuque renversée sur le repose-tête de la voiture de Karen, je la regarde s'enfuir sans me rassurer. Pourtant, j'ai échappé au tortionnaire, je vais vers un ami. Je devrai encore faire des efforts qui me paraissent insurmontables, mais lui au moins ne me fera pas de mal. Il me suffira de me laisser aller. Le regard vers le ciel, je m'abstrais dans la contemplation des appartements illuminés où passent des silhouettes d'hommes et de femmes paisibles. Les lanternes baroques du pont Alexandre III, la verrière du Grand Palais, montgolfière scintillante, l'éclairage magique de la tour Eiffel, gros joujou transfiguré par le sodium : tout est fête tranquille dans ce Paris que mon œil peu à peu apprivoise. Je suis exténuée mais je n'ai plus d'angoisse, puisque je vais rejoindre un ami..., presque un frère depuis nos folles, nos innocentes soirées de Beyrouth, quand j'avais seize ans et le cœur en friche !

La réalité est plus dure. Jean-Loup est bien là, mais dépendant de

la machine qui l'emploie : une petite armée de photographes, d'éclairagistes, de maquilleurs, des garçons et des filles, décontractés, en tee-shirts, jeans, grosses ceintures à boucle. Des mannequins entrent, chlorotiques, et sortent, provocantes et superbes, des cabines. Moi qui croyais être seule, ou à peu près !

Le maquillage est interminable. Le jeune Vietnamien qui opère, mince et souple comme un danseur, n'en finit pas de tourner autour de moi, me regardant sous tous les angles, m'encourageant à m'assoupir pendant qu'il travaille le modelé de mon visage et pose ses couleurs sur ma peau comme un peintre inspiré.

Jean-Loup, quand j'ouvre l'œil, me reparle de sa proposition « copain-copain », si chez Anne-Marie... Mais je ne veux pas. À aucun prix. Je l'ai compris bien plus tard : chez lui j'eusse été libre et responsable, et de cela je n'en étais pas encore capable.

La séance de maquillage photo a duré plus d'une heure. On m'a fait avancer devant un grand miroir et j'ai vu le visage d'une fille de vingt ans, fraîche, reposée : le mensonge absolu. Je regarde ce masque en silence, désorientée. Il est beau et sans vie, inquiétant d'immobilité : la séduction de la mort quand, déguisée, elle frappe à la porte des enfants.

Le pantin désarticulé qui habite cette enveloppe ne peut même pas demander grâce puisque rien n'est encore commencé. Dans l'atelier immense où l'on m'assied sur un tabouret à pivot, je me sens esclave consentante, comme dans cette *Histoire d'O* lue jadis dans le trouble pubère d'une jeunesse avortée. Soumission, soumission totale ! Pas celle de Kajang, celle d'une courtisane. Une courtisane qui n'éprouverait d'autre désir que de se retrouver seule dans le lit des amours tarifés.

— Relevez le menton, tournez la tête vers le parapluie blanc, la toile noire, souriez, souriez, voyons ! Pourquoi ne souriez-vous pas ? Vous n'êtes pas heureuse ? Vous êtes libre, maintenant ! Pensez à des choses gaies. C'est beau, c'est bon, la liberté !

De nouveau, les mâchoires me font affreusement mal. Il est gentil, pourtant, ce garçon, derrière son Leica. Il essaie de ne pas me brusquer. Il me tutoie maintenant comme il doit tutoyer toutes les filles qui posent pour lui.

— Il faut pourtant que tu y arrives. Je comprends que tu sois fatiguée, que tu en aies marre, mais on ne peut pas y passer la nuit... Et puis il faut que tu aies le temps de te reposer avant la séance de demain matin.

La séance de demain ! Pourquoi cette urgence ?

— Je sais que c'est pénible, Béatrice, mais le magazine boucle demain soir. L'agence doit livrer son matériel dans la journée. On ne peut pas manquer ça, après le « Vingt heures ». La semaine prochaine

tout le monde pensera à autre chose...

C'est la voix de Karen.

J'ai compris. Après-demain, pour tous ces gens, j'aurai cessé d'exister. Pourquoi alors devrais-je m'esclaffer à tout prix ?

À quoi rime cette mascarade ? Ma vérité à moi, ce serait plutôt la photo anthropométrique. Je sors d'une prison, pas d'un salon parisien !

Pour en finir, ne plus entendre cette musique de boîte de nuit qu'un minet a eu l'idée de faire passer pour m'animer un peu, me « mettre dans l'ambiance », comme il dit, je ferais maintenant n'importe quoi...

Un des responsables de l'agence, tout bardé de cuir, s'est approché. Lui aussi devait avoir envie de partir. Il s'est concerté un moment avec le photographe encore soucieux et Jean-Loup, visiblement gêné.

— Allez, on arrête... Rentrez vous coucher. On recommence à dix heures pour les photos d'intérieur chez votre amie. Ensuite, on ira sur les quais. Paris, le retour, après tout ce que vous avez vécu, c'est génial, non ? Vous verrez, ça va les faire bander ! Bonne nuit, Béatrice Saubin...

Karen m'a ramenée à Malakoff. Anne-Marie, décontenancée par une si longue absence, m'attendait, inquiète.

— Qu'est-ce qu'on t'a fait ? Tu as l'air décomposée... On t'a maquillée ? Viens, je vais t'aider à enlever tout ça.

Elle m'a préparé une infusion à la fleur d'oranger, m'a nettoyé sommairement le visage avec un coton. Je me laisse border. Il est 4 heures du matin. De quel matin, de quel pays ? Je sombre dans un trou noir, un tunnel de sommeil par lequel je m'évade enfin.

Médiatiques (suite)

Je dormais profondément quand il est revenu. Lui, le photographe d'hier, de tout à l'heure, devrais-je écrire.

J'ai entendu leurs voix, celle d'Anne-Marie et la sienne, à travers la porte de ma chambre et j'ai compris qu'il fallait faire cet effort presque insurmontable : me lever. Anne-Marie, manifestement choquée par le peu de cas que l'on faisait de mon repos, a prié le visiteur d'attendre, le temps que je puisse me préparer. Elle est entrée dans ma chambre, désolée. Je lui ai dit – peut-être l'avais-je oublié dans ma fatigue ? – que cette séance était prévue, que c'est moi qui m'excusais de lui occasionner tous ces dérangements. J'étais honteuse de jouer ainsi les vedettes chez elle...

— Tu crois que j'aurais dû refuser ?

— Mais non, voyons. C'est très bien, au contraire. Il faut profiter de ton passage à la télé. Et puis tout ça ne durera pas éternellement. Tu pourras toujours te reposer après.

Pendant que j'enfilais un pantalon, j'entendis la suite de la conversation derrière la porte refermée. Il était question de photos dans le bain. Anne-Marie protestait avec véhémence, cette fois. Le ton montait. Le photographe disait que je comprendrais sûrement, que c'était bon pour moi, qu'il fallait illustrer mon retour à la vie, ma joie de retrouver la liberté, le bien-être dans une maison amie...

— Vous n'avez tout de même pas l'intention de la photographier toute nue ! s'insurgeait Anne-Marie.

— Mais non, vous verrez, on a apporté des sels, des produits moussants, tout ce qu'il faut. On ne verra que son visage et de la mousse...

— Merci pour les sels de bain, j'en ai aussi ! répliquait mon amie, vexée.

Je sentais des rougeurs envahir mon cou, mes joues, mon front. J'en avais vu bien d'autres, pourtant, dans ces prisons malaisiennes où aucun refuge n'était concevable, où le regard de mes compagnes de cellule restait accroché sur moi comme si faire sa toilette intime entre

deux portes ouvertes était la chose la plus naturelle au monde.

Puis un bizarre déclic de lucidité me fit comprendre la cocasserie de ma situation. Cette fameuse liberté passait décidément par des détours bien semblables aux humiliations de la captivité ! Combien de vraies apprenties de la notoriété, fascinées par les paillettes de l'actualité, sans avoir conscience d'être réduites à des objets, ont-elles rêvé d'être sollicitées comme je l'étais ce matin pour poser nues dans un bain même pas moussant ! Ces quelques heures de sommeil avaient dû produire leur effet : je souriais presque en affrontant le photographe et son éclairagiste. Ils s'excusèrent encore : ce n'étaient pas eux qui insistaient pour faire ces photos, mais le magazine qui avait commandé le reportage. Moi non plus, ce n'était pas ce genre de publicité que je souhaitais pour mon retour. Je n'en imaginais même aucune ! Mais, puisque j'avais mis le doigt dans l'engrenage, il fallait bien en assumer la dérision.

Pourtant, je ne suis pas guérie. Mon esprit comprend, mais la mémoire du corps, la discipline des réflexes sont les plus fortes. Ce n'est pas en femme libre et moqueuse d'elle-même, en adulte prête à toutes les concessions, que je plonge dans la baignoire où l'eau a déjà tiédi, mais en fille soumise, dépendante des ordres donnés, reçus. Ils disaient gentiment : relève un peu le buste, regarde cette tasse de café, ce croissant, avec un vrai désir. Attention ! tu vas les laisser tomber. Et moi j'entendais : assieds-toi, baisse les yeux, réponds quand on te parle !...

Puis le réel revint comme un rêve, moins présent toutefois que le souvenir.

— Tu peux te rhabiller...

Un peignoir. Un répit où je me perds davantage. Anne-Marie me tend un jean, un chandail, des baskets. Le photographe me tutoie de plus belle et me fait grimper sur sa grosse cylindrée en me recommandant de bien m'accrocher à lui, mais sans me demander si je ne vais pas avoir peur. Une fille de mon âge, ça ne peut pas avoir peur en moto !

Maintenant, je suis seule. J'ai insisté pour l'être, après les photos devant la pyramide du Louvre, le Pont-Neuf, Notre-Dame, sur fond d'éventaires de bouquinistes, souriante, toujours souriante, penchée sur les tourbillons troubles de la Seine, les yeux levés vers un envol de pigeons effarouchés qui va sûrement symboliser l'avenir radieux qui s'ouvre devant moi. Pour la première fois, j'ai ri sous cape. Pour la première fois, j'ai réussi à peu près à faire ce qu'on me demandait en prenant mes distances avec les événements.

Le photographe m'a offert un café et un sandwich place Saint-

Michel puis m'a abandonnée après avoir pu joindre Jean-Loup au téléphone. Second à l'agence, Jean-Loup a été toute la matinée surchargé de travail ; il me demande si je peux l'attendre à 4 heures et demie dans ce même café. Il est à peine 3 heures. Je vais en profiter pour convertir en francs mon pécule malaisien dans une banque ou un bureau de change. Je l'entends rire au bout du fil.

— Innocente, tu t'imagines vraiment qu'ils vont vouloir de tes billets crasseux à Paris ! Non, promène-toi et ne t'inquiète pas. Un photographe doit bientôt partir pour Kuala Lumpur, je lui refilerai ton argent et je vais t'apporter la contrepartie en francs. On ajustera plus tard. En attendant, ne te perds pas.

Je me sens soudain toute joyeuse. Mon vieux copain ne m'a pas abandonnée. Vite, profiter de ce rayon de soleil pour éprouver ma liberté de piétonne entre Notre-Dame et le marché aux fleurs, comme une courte navigation, un aller et retour sans angoisse autour de mon port d'attache, cette terrasse parisienne de la place Saint-Michel. Le photographe lui aussi est content, de moi, de son travail, du monde entier. Il peut repartir la conscience tranquille. J'apprends, en le quittant, la cérémonie obligée des embrassades parisiennes. À Romilly aussi on s'embrassait comme ça, trois, quatre fois sur la joue, mais à l'époque c'était très provincial.

Seule, en marchant à pas lents vers le parvis de la cathédrale, j'essaie de faire le vide en moi et de chercher un sens à ce qui vient de m'arriver.

Cette utilisation de mon personnage à laquelle je me prête depuis hier, je ne sais pas, à ce moment-là, si elle est normale ou ridicule. J'ai perdu tout contact avec les mœurs de l'époque, de mon pays, et le peu que j'en connaissais il y a douze ans ne me permet en rien de comprendre ce règne du marketing, de l'image, ce triomphe généralisé de l'apparence et de l'impudeur. Pour moi, un avocat, un homme de loi, était un défenseur, pas un promoteur ou un intermédiaire. Un journaliste était un informateur, voire un polémiste, pas un communicateur du « n'importe quoi », un rouage mécanique de la société du spectacle.

De nouveau assise à la terrasse du café, devant les eaux ruisselantes de la fontaine Saint-Michel, je me demandais quels documents, quels contrats, peut-être, je pouvais bien avoir signés en prison sans y attacher alors la moindre importance. À quoi encore m'étais-je engagée à mon insu ? Je comprenais vaguement que l'on faisait de l'argent grâce à moi, et cela m'inquiétait. J'avais peur aussi de confondre, par ignorance, qui était désintéressé et qui ne l'était pas. Peur de ne pas être assez reconnaissante avec les uns et pas assez

lucide avec les autres.

Cet après-midi-là, je pris une résolution contre ma naïveté. Si l'on devait encore parler de ma petite personne, me traîner devant des journalistes et des photographes, que mes exhibitions servent au moins le ghetto de misère que j'avais laissé derrière moi, qu'elles soient au moins utiles à Nicole, au père Jean dans leur combat contre l'exclusion et l'injustice ! Et si la seule chose qui intéressait les téléspectateurs, les lecteurs de magazines, était de jouir du spectacle de cette jeune Française qui avait échappé à la corde, qu'ils avalent par la même occasion la potion que je leur imposerais : douze filles comme moi, ni plus moches ni mieux, en instance d'exécution dans le quartier des condamnés à mort de Kajang, sans conseils, sans argent, sans rien ni personne qui puisse les aider ! C'était une bonne, une sage résolution. Elle m'assignait un but. Elle me redonna confiance en mon utilité future. Elle m'aida à ne plus trop me détester.

Avec Jean-Loup, arrivé en coup de vent entre deux rendez-vous, nous n'avons guère le temps d'évoquer autre chose que des détails pratiques. Suis-je contente de mon hébergement chez Anne-Marie ? Karen ne m'a-t-elle pas trop bousculée ? Ai-je repris contact avec Paul Lombard ? Trouvé le moment de remercier le patron^[5] de l'agence pour son engagement lors de ma demande de pardon ? Il me conseille de revoir Paul Lombard, ce que je comptais bien faire, pour lui exprimer ma reconnaissance. La liasse de billets malaisiens qui fait boule dans la poche de ma pelisse passe dans la sienne et je me retrouve en possession de deux mille francs, un peu plus, certainement, que ce que valent ces bank-notes, doublement salis par d'innombrables manipulations et les mains répugnantes d'Hamidah. Il promet de me rappeler au plus vite et me fait jurer de ne pas m'inquiéter. J'ai devant moi une vie nouvelle et cela même qui me fait si peur aujourd'hui me servira sans nul doute demain, bien plus, même, que je ne peux l'imaginer...

J'appris plus tard que Jean-Loup dut attendre plusieurs mois pour rentrer dans ses fonds. Par délicatesse, il ne m'en souffla jamais mot.

Sur un banc de square devant l'église Saint-Julien-le-Pauvre, je recompte ces billets français propres et civilisés qui vont assurer ma première autonomie. Il faut fêter ça, trouver tout de suite quelque chose à offrir à Anne-Marie !

Ce sera, en attendant mieux, un dîner pour la famille. Je fais le tour des charcuteries ; leurs étalages me soulèvent le cœur. Après des années passées en pays musulman, le dégoût du porc a fini par me gagner. La devanture d'un traiteur laotien rue Monsieur-le-Prince m'arrache à l'indécision. Je quitte la boutique avec deux sacs pleins de

nems, de sauces à la saumure de poisson et au soja, de barquettes de poulet au gingembre, de crabes farcis et de riz cantonais, laissant au patron le soin de prendre dans mon pactole ce qui lui revenait. La nuit tombe déjà. Je dois rentrer, métro Porte-de-Vanves.

L'angoisse me rattrape quand je m'engouffre dans la rame en partance pour Montparnasse, me submerge lors du changement interminable pour atteindre la ligne de Châtillon. Acheter un ticket, le valider, trouver la bonne destination parmi ces couloirs blancs de sanitaires ou de béton tagué, envahis par une foule pressée toute tendue vers la sortie de son tunnel, a été une succession d'obstacles presque insurmontables à franchir. Je ne supporte pas que l'on me touche et je suis saisie par un poulpe aux mille tentacules. L'effroi me gagne. Il faut que je sorte de ce trou, que je remonte à la surface, que je respire. La foule asiatique ne connaît pas cette urgence, cette ignorance de l'autre – mer calme où les vagues prennent leur temps –, elle possède une sorte de lenteur même dans la précipitation.

En attendant de retrouver l'air qui se refuse, je manque carrément m'évanouir en essayant de me glisser dans une voiture surchargée. Les paquets me scient les doigts. Des odeurs propres à l'Occident m'assaillent, plus insidieuses, plus écœurantes pour moi que les puanteurs des étals tropicaux ou des latrines de la prison. Suffoquée, j'arrive à grand-peine à m'extraire de la rame à la bonne station, bredouillant des excuses que personne n'écoute. Un moment, je m'assieds sur un banc, pour reprendre souffle, sous la céramique bleue qui indique PORTE-DE-VANVES en très gros caractères. Un clochard, le visage tuméfié, parsemé de croûtes brunâtres, une bouteille à portée de main, me regarde. J'en rencontrerai encore, de ces hommes et de ces femmes d'une espèce nouvelle, plus jeunes qu'autrefois, à genoux sur des cartons ou blottis contre un chien, une pancarte désespérée devant eux, indiquant une situation d'urgence, l'absence de travail, la faim, le rejet. L'exclusion serait-elle le nouveau mal français ? En Malaisie, mon pays était le symbole de la prospérité, des droits de l'homme, de la solidarité...

Atterrée, je suis restée un long moment sur le quai de cette station, la dernière du trajet, assise, tête penchée entre les jambes, bras ballants, comme on me l'avait appris au dispensaire, attendant que le sang veuille bien refluer jusqu'à mon cerveau. Les gens débarquaient à intervalles réguliers, le visage gris, les traits tirés et cet air toujours terriblement pressé... Pourquoi se seraient-ils souciés de moi plus que de mon voisin le clochard ? L'entraide exige du temps. Dans le parloir des avocats, le jour où les portes s'ouvrirent enfin, les gardiennes me disaient : « *Nasib baik awak bebas !* » (« Tu as de la

chance, tu es libre ! ») La chance ? Moi, au moins, quelqu'un m'attendait.

Dehors, le froid me saisit. Je respirai à pleins poumons, avançai presque vaillamment vers la rue C. où habitait Anne-Marie. Je marchai longtemps, beaucoup trop longtemps. Soudain je m'aperçus que je ne reconnaissais plus rien, ni les devantures, ni les arbres, ni les réverbères. La voie était plus étroite : j'étais perdue.

Le quatrième passant que j'interrogeai me sauva de l'affolement. Je ne savais pas comment expliquer que je cherchais le numéro 26 de cette rue, que j'y demeurais, que je ne pouvais pas me tromper sur la maison, le jardinet... « Pourtant, voyez vous-même, nous sommes bien devant le numéro 26 de la rue C., et ce n'est pas le mien... » J'étais au bord des larmes, comme une petite fille victime d'un sortilège. Le quidam complaisant comprit la situation et m'expliqua que je m'étais tout simplement trompée de sortie de métro. J'étais à Paris, dans le XV^e, pas à Malakoff, je devais rebrousser chemin et je trouverais plus loin la rue que je cherchais et qui n'avait pas changé de nom en passant de la capitale à la banlieue...

Cette tranquillité, ce timbre de voix posé, ce retour à une simple logique après les fantasmes que ma déroute forgeait si complaisamment me firent un bien inattendu. À tout il devait y avoir une explication. Pour tout, une bonne et une mauvaise direction. Peut-être un jour saurais-je trouver seule le juste chemin.

Je ne tardai pas à reconnaître la grille, le petit jardin et les solides meulières de la villa. Anne-Marie était toute sens dessus dessous. Nous nous embrassâmes comme deux sœurs qui, pour la première fois après une longue absence, vont pouvoir profiter l'une de l'autre. Les enfants nous faisaient cortège de leurs cris joyeux en déboulant de l'escalier. Mon dîner « chinois » fut une fête. La porte de ma chambre ne s'ouvrirait pas demain sur une journée de faux-semblants.

Saint-Sulpice ou le combat avec l'Ange

Deux jours se sont écoulés où j'ai beaucoup dormi, dorlotée par Adèle. J'ai pu liquider provisoirement quelques dettes urgentes. En premier lieu, téléphoner enfin à grand-mère, noyer ses reproches, si mal contenus, dans le récit du tourbillon qui m'avait happée, lui promettre ma visite prochaine, car il n'était pas question pour elle, je le sentais bien, de revenir à Paris embrasser sa chère ingrate. Elle n'avait rien perdu du journal télévisé de TF 1 mais c'est à peine si elle m'en parla. Grand-mère a toujours eu un sens très vif, presque protocolaire du « premier pas ». Elle était prête à vendre sa dernière chemise, à boire toute honte pour me sortir de mon malheur, mais maintenant que j'étais saine, sauve et libre de mes mouvements, sa dignité convertissait son humble logement de Romilly en forteresse dont, pour rien au monde, elle n'eût franchi le pont-levis. Ma place était près d'elle, mon avenir à la grande surface du coin où le directeur... – tu le sais bien, le directeur t'attend, c'est dur de trouver du travail à notre époque – et rien ne l'en ferait démordre. Je la comprenais, je viendrais la voir bientôt. Hélas ! chaque fois que j'envisageais ce pèlerinage sur les lieux de mon enfance une chape de plomb s'abattait sur moi. J'irai dès que je m'en sentirai le courage ; j'étais loin de l'avoir encore.

Le père Gabriel, lui, m'appelait tous les jours. Un coup de téléphone léger, presque badin mais ô combien rassurant ! Il me proposait de venir l'aider à son centre dès que j'aurais repris pied. Il pouvait m'offrir un salaire, « modeste, mais, enfin, de quoi redémarrer, me rendre utile en attendant mieux ».

Paul Lombard, dont j'avais senti la réserve peignée et avec qui je voulais dissiper tout malentendu, m'invita à déjeuner chez lui. Il comprit que ce n'était pas de mon gré que nous avions cessé de correspondre. Je compris aussi, comme je le pressentais, que beaucoup de choses m'avaient échappé à Kajang, à commencer par sa sollicitude ininterrompue à mon égard, mais dont le message, par un raffinement

de cruauté, ne m'était pas parvenu. Il me conseilla de demander au plus vite mes papiers d'identité et d'ouvrir un compte en banque. Il eut même la générosité de me prêter deux mille francs en me faisant promettre de les affecter à mon premier dépôt.

Je les lui rembourserais quand je le pourrais. Le tout avec cet air de désinvolture affectée, comme si avoir du cœur le gênait.

Ces signes d'identité reconnue. J'y pensais tellement, à cette identité, que dès ma première matinée vacante, j'avais, avec un timbre emprunté à Adèle, posté à l'adresse de la mairie de Romilly une demande de certificat de naissance. Je le reçus par retour de courrier le lendemain de ma conversation avec Paul Lombard. L'administration française, elle aussi, avait fait des progrès depuis onze ans... Il ne me restait plus qu'à obtenir d'Anne-Marie une attestation de domicile. Je lui en parlai aussitôt. À ma grande surprise, elle parut ennuyée.

— Écoute, Béa, je voudrais bien, mais il faut que j'en parle à Patrice. Il ne revient que dans une semaine. Après tout, ce n'est pas si pressé...

Mais si, ça l'était ! Sans insister, je résolus de faire appel à Jean-Loup, qui vint tout de suite à mon secours. Ensemble nous fîmes le parcours obligé : Photomaton, préfecture de police, domiciliation bidon chez mon vieux copain de Beyrouth, pas effrayé de cette supercherie nécessaire. Une fonctionnaire, une femme de cœur, est allée plus loin que ma requête. Peut-être connaissait-elle vaguement mon histoire. Elle a compris que j'avais besoin de légitimité, qu'il fallait m'aider : elle m'a demandé si je voulais aussi un passeport. J'étais mieux qu'acceptée : reconnue. Jamais cette amie fortuite ne mesurera le bien qu'elle m'a fait. En sortant de son bureau, j'avais des ailes dans la tête.

Je m'en voulus de regarder Anne-Marie, ce soir-là, avec un rien de commisération secrète. Elle avait justement une nouvelle importante à m'annoncer, quelque chose de « formidable » : un grand éditeur, Robert Laffont, cherchait à me joindre. Je devais le rappeler le lendemain matin. Puis elle sortit de son sac le numéro tout frais du magazine contenant le reportage du polaire avec les deux pages de photos prises chez elle. Je lus rapidement le texte ; elle, gourmande, regardant par-dessus mon épaule. C'était un article tortueux, le papier d'un écorché qui se venge de n'avoir rien eu de croustillant à se mettre sous la dent, de ne pas pouvoir raconter en long et en large mes états d'âme au bord de la potence et tente d'émoustiller le lecteur avec des pirouettes malsaines. Je pense à mes amis qui demain liront ces pages, qui verront ces photos indiscretes – je les trouvais alors indécentes, si étrangères à moi, et j'en rougis de honte. Anne-Marie n'a pas compris.

— Tu as vu comme elle rend bien, ma salle de bains !

J'essaie d'en rire, de faire bonne figure jusqu'à la fin de la soirée. Jean-Loup lui-même comprendrait-il ce que j'éprouve en feuilletant cette gazette de luxe qui me renvoie le stéréotype racoleur que la société de l'apparence impose de mon désarroi ? Mais bon, c'est ainsi ! Il serait bien prétentieux de ma part de vouloir refaire le monde et de m'installer chez moi (je me sens maintenant beaucoup plus « chez moi » depuis que j'ai mes papiers de citoyenne), corsetée de rigueur, enfermée dans une souffrance rétive. Ces vécus, ces vulgarités, je dois les surmonter. Pour réapprendre à exister, et par devoir envers tous ceux qui depuis mon arrivée font la chaîne autour de moi.

Robert Laffont m'a donné rendez-vous dans un restaurant du quartier Saint-Sulpice et je m'y présente avant l'heure, comme ces provinciaux timides taraudés par la crainte de manquer aux usages. Il n'y a personne encore dans la salle au décor raffiné, hormis le chef de rang, qui me toise d'un œil hautain puis me gratifie d'un sourire contraint quand je décline, d'une voix à peine audible, le nom de mon hôte. L'attente solitaire des pauvres est toujours une épreuve dans un lieu inédit. Mon ensemble de Prisunic ne plaide guère en ma faveur. On me fait asseoir à une table pour deux et je ne sais comment occuper mon regard et mes mains. Un client arrive enfin qui distrait le chef de rang, puis un autre, seul, distingué, le regard clair, doux, avec un rien d'absence, qui se dirige vers moi. C'est lui, c'est l'éditeur. Garde à vous, fixe ! Je me suis levée bêtement pour lui serrer la main. Le « rien d'absence » du regard, sous la réserve du faux indifférent et sans doute du vrai timide s'éclaire aussitôt d'une gentillesse chaleureuse. Certains tendent la main, Robert Laffont offrait son cœur.

Mais ce sont là pensées rétrospectives. Je suis bien trop impressionnée, bien trop inquiète de mon comportement pour analyser sur le coup ce premier contact avec un homme qui ne se départira jamais à mon endroit d'une discrète élégance et d'une attention paternelle. Pendant ce repas où je ne sais quoi commander ni que faire de ce trop-plein de couteaux et de fourchettes qui s'échappent parfois de mes mains gourdes et que je rattrape, rougissante, avant l'intervention du serveur, l'éditeur entame, sans en avoir l'air, une promenade autour de ma vie. Nulle question indiscreète, nulle allusion à mon peu glorieux gymkhana médiatique, mais, en revanche, un intérêt sincère pour ce qu'il y a de vrai en moi, les leçons que les malheurs m'ont apprises, les amis que le destin a placés sur mon chemin et sous le regard desquels j'aimerais témoigner. Entre ce désir et sa réalisation il offrait d'être le pont. Pourquoi n'écrirais-je pas ce livre que déjà, inconsciemment peut-être, je portais dans mon cœur et qui me permettrait de m'exprimer totalement, en

corrigeant l'incomplète, la fausse image que des clichés cursifs avaient donnée de ma personnalité, de mon inexpérience et de mon expérience ?

— Un livre, vous n'y pensez pas ! J'en suis bien incapable. Il faudrait d'abord que je retrouve l'usage du français !

— J'y compte bien. Même si on vous conseille, ce sera vraiment le livre que vous aurez écrit. Ce sera votre témoignage, un ouvrage auquel vous travaillerez chaque jour, que vous bâtirez de bout en bout...

— Mais où le rédiger ? Chez l'amie chez qui je demeure ? Il me faudrait un autre univers. Je ne veux pas sortir d'une prison pour m'enfermer dans une maison.

— Entendu ! On mettra à votre disposition un petit bureau, il sera le vôtre et je viendrai de temps en temps vous tenir la main...

Nous en sommes au dessert et nous rions tous deux de si bon cœur qu'il me semble que nous nous connaissons depuis longtemps déjà. Ou alors d'une autre vie... Mais le plus difficile va suivre. Le plus difficile commence quand l'auteur d'une autobiographie, si pressé de déballer sa vérité dans l'absolu, embrasse soudain, au pied du mur, l'énormité des souvenirs qu'il va devoir remuer et confesser. Plus ces souvenirs sont douloureux, plus vertigineux lui semble le gouffre qu'on lui demande d'explorer. Alors son audace se transforme en retraite générale, en sauve-qui-peut – le naufragé pense à la terre ferme, pas au récit de son sauvetage. Et l'histoire, son histoire, qu'il était tout près de reconnaître comme extraordinaire puisqu'on le lui affirmait, devient à ses yeux d'une extrême banalité. Le « je » se transforme en « nous » et le « nous » renvoie à la défense instinctive, apeurée du « moi ».

Je pense à mon enfance, ce premier couteau dans ma chair, cette souffrance refoulée, honteuse, qu'on cherchera certainement à sortir de mon ventre au forceps, et je dis à Robert Laffont :

— Mais vous savez ce que j'ai ressenti en prison en Malaisie, d'autres condamnés à mort l'ont aussi vécu. Et, après la commutation de peine, ce fut le grand désert...

— Admettons. Mais dites-vous, Béatrice, que votre voix sera toujours unique. Des millions de gens sont passés par les camps de concentration pendant la guerre, quelques-uns seulement ont témoigné. Eux aussi ont dû penser devant la page blanche : pourquoi moi et pas les autres, qui ont peut-être souffert davantage ? Ne vous inquiétez pas, vous commencerez par ce qui vous paraît le plus facile, le reste suivra.

— Ma vie n'a rien d'exceptionnel en dehors de ce drame qui est arrivé là-bas. Pourquoi mes états d'âme intéresseraient-ils les lecteurs ? Vous ne craignez pas...

— Je ne crains rien. Vous avez des choses à dire et vous avez envie de les exprimer pour être fidèle à ceux qui comptent pour vous, aider aussi les autres qui n'ont pas eu votre chance. Ne vous inquiétez pas, vous ne serez jamais seule tant que vous aurez besoin d'être guidée, et, quand ce sera terminé, vous verrez comme vous vous sentirez mieux. Délivrée.

Au café, j'étais totalement en confiance. Je ne pensais qu'au bonheur de venir travailler tous les jours place Saint-Sulpice. Cette responsabilité, c'était la seule œuvre utile à laquelle je pouvais prétendre contribuer. Toute autre considération m'était à ce moment étrangère. Chaque matin, j'allais me réveiller avec un but dans la tête. Je prendrais le métro, je pousserais la porte de ce microcosme chaleureux, plein de livres, de recoins, de soupentes qu'était sa maison d'édition, celle devant laquelle j'étais passée tout à l'heure et que Robert Laffont veut me faire rapidement visiter.

Je rêve ? Mais non, puisque je vais signer un contrat, recevoir une avance confortable qui assurera mon indépendance, que je ferai le même jour connaissance avec la petite pléiade d'écrivains qui gravitent autour du grand éditeur et qui veulent bien aider de leurs conseils celles et ceux qui en ont besoin.

Je me retrouve dans ce haut lieu de Paris entre la fontaine des évêques et la façade romaine de l'église avec ses tours dépareillées. Je ne tremble plus quand les pigeons s'envolent lourdement sous mes pas. Ils me rappellent ceux des photos devant Notre-Dame et je me sens déjà une autre. J'ai encore quelque appréhension à franchir le seuil d'un lieu public. Je me demande toujours si j'en ai le droit, s'il ne faut pas d'abord obtenir la permission. Le café de la Mairie est si accueillant que je remporte cette nouvelle petite victoire sur moi-même. Pourtant, cette fois, personne ne m'y conduit, personne ne m'y attend. J'ose aussi grimper les quelques marches de Saint-Sulpice, me glisser dans la pénombre de sa nef baroque, écouter ce silence que le claquement de mes talons sur les dalles rend plus impressionnant encore. Dans une chapelle latérale, à droite, je m'arrête devant un tableau qui représente la lutte farouche de Jacob avec l'Ange. J'apprendrai plus tard qu'il est de Delacroix. Ce pancrace divin m'impressionne, me fige, m'exalte. Un sourire intérieur me délivre de ma fascination. Merci, mon Dieu, de ce symbole éternel qui me renvoie comiquement à mon si mince combat d'une courte semaine !

Mais qu'importe ! Je suis fière de ce petit passé bien à moi, avec ses conquêtes quotidiennes. Je possède maintenant des repères étrangers à la Malaisie et au pénitencier. Tout incertains qu'ils soient, mes pas ont laissé leur empreinte sur cette route nouvelle que j'arpente depuis ma sortie de Kajang. Je peux me retourner et en

suivre la trace. La chance m'a prodigieusement servie mais j'ai aussi su la servir. Pour un peu, je me croirais libre. J'avance, je marche sans mur visible au bout du chemin, sans barbelés sur les côtés ni miradors pour me surveiller. Je peux tomber, je tomberai sûrement, mais je me redresserai, je m'accrocherai à l'ange en un bon corps à corps et je ressortirai un peu plus forte du nécessaire et fraternel combat.

DEUXIÈME PARTIE

Retour à Romilly

C'est l'hiver, un dimanche de Noël, et le train roule à travers la Champagne pouilleuse. Pas la terre bénie des coteaux et du vin doré, celle, toute plate, des camps militaires et des champs céréaliers à perte de vue. Un jour pâle baigne le compartiment où, seule, blottie contre la vitre embuée, je regarde défiler l'interminable plaine sous un ciel maussade et blanc. Pas une trace de verdure, pas âme qui vive sur cette terre retournée aux sillons bruns. Pas même d'arbres ; des poteaux électriques, d'innombrables corbeaux et quelques grosses fermes de loin en loin murées comme des prisons. Nous devons être à mi-chemin de Romilly. Mais je ne reconnais plus rien du paysage. Seul le nom de quelques gares, vite traversées, éveille de temps à autre un écho lointain dans mon souvenir estompé.

Deux mois se sont écoulés et j'ai été si absorbée par ma tâche quotidienne aux éditions Robert Laffont que, de semaine en semaine, j'ai dû remettre cette visite depuis si longtemps promise à grand-mère. Mais le travail, le temps qui manque, il est vrai qu'ils ont bon dos ! La vérité ? J'avais peur, j'ai toujours une peur affreuse. Je savais que ce retour à Romilly serait une épreuve ; je ne voulais pas qu'il mine les forces que je rassemblais péniblement chaque jour pour évacuer un peu de mon passé, pour me permettre aussi de vivre mon présent.

Tout allait bien place Saint-Sulpice. Aussi bien que peuvent aller les choses entre une parturiente déboussolée, trop bavarde ou pas assez, et une sage-femme soucieuse de la ramener dans le chemin sûr d'une introspection minutieuse défiant la chronologie. Nous nous entendions bien, elle, ma directrice littéraire, et moi. Le dialogue semblait fructueux. Je lui savais gré de ne pas me brusquer. Comme Robert Laffont me l'avait conseillé, j'avais commencé par ce qui m'était le plus facile à raconter : Kajang, le dispensaire, les années après la condamnation à mort. Après viendrait le récit de l'enfance désolée, l'adolescence vagabonde, l'amour mortel avec Eddy... C'était un livre fait à l'envers, contournant mes blocages, avec des digressions spontanées qui fusaient parfois du plus secret de mon moi enfoui et que l'éditeur, qui en faisait son miel, tenait patiemment sous le coude.

De retour chez Anne-Marie, je relisais mon texte, couvrais de

notes un cahier pour le travail du lendemain, m'imposais le labeur ingrat de la correction, la recherche de la phrase juste. Je découvris ainsi que je n'avais pas tout perdu de mon pauvre français comme je le croyais. Anne-Marie me l'assurait avec une tendre conviction. À ses yeux, j'aurais pu tout aussi bien travailler chez elle. Moi, je savais que ce n'était pas possible, le dépaysement était indispensable à la maladroite apprivoiseuse de mots que j'étais devenue.

Nous nous entendions bien, Anne-Marie et moi, dans cette maison sans homme cinq jours sur sept. Dès que je l'avais pu, j'avais insisté pour apporter ma contribution financière aux dépenses du ménage : quinze mille francs par trimestre, c'est tout ce que je pouvais faire. Anne-Marie était gênée, Patrice avait accepté sans grimaces inutiles. Je ne me sentais plus en état de dépendance, et la reconnaissance s'en trouvait renforcée.

Au fur et à mesure que je racontais ma vie au papier, Anne-Marie évoquait la sienne sur le canapé où nous nous retrouvions en début de soirée. Elle était comme moi d'un milieu très modeste. Elle avait fait un « beau mariage », qui lui avait apporté toute une part du monde dont elle avait rêvé : deux jolis enfants, l'évasion, la vie facile sous les tropiques, le plaisir de recevoir, ce qu'elle faisait fort bien, et d'être reçue par des notables. Bref, la respectabilité des expatriés de toutes les colonies. Mais, dans le même temps, elle ne se satisfaisait pas de ces grimaces périphériques ; elle cherchait autre chose : l'amitié, la véritable. Elle avait pensé la trouver en Malaisie avec une recluse, et cette relation romanesque, elle le sentait confusément et je le sentais aussi, était en train de lui échapper. De nous échapper. Alors, pour ne pas être prise de revers, elle se réfugiait dans le factice des fausses soirées parisiennes. Elle ne vivait plus sa vie, elle la sublimait. Elle aurait voulu être décoratrice, journaliste, fréquenter des artistes, des écrivains. Elle s'ennuyait, ma rêveuse. Elle en trouvait même le temps !

Maintenant je crois reconnaître ce paysage de banlieue rurale qui annonce Romilly. Mais c'est l'angoisse qui me confirme la proximité du but. Grand-mère m'a dit que ma mère serait là (encore qu'avec elle on ne sache jamais), que nous nous retrouverions toutes les trois comme autrefois certains jours de fête. Elle a même ajouté, je crois bien, « en famille ». Drôle de famille ! À plus de vingt ans de distance, j'entends encore leurs voix croisées comme des lames au-dessus de ma tête.

— Tu me l'as tout de même laissée sur les bras. J'en demandais pas tant !

— Mais je n'en voulais pas ! répliquait ma mère d'un ton rauque, presque suppliant. Je voulais avorter, moi ! C'est toi qui m'en as

empêchée !...

J'avais six ou sept ans. Je traînais par les cheveux sur le lino de la cuisine une poupée que Josette, ma mère, m'avait apportée mais que je n'aimais pas et sur laquelle je me vengerais de son absence. Je me sentais coupable avant d'avoir vécu. C'est à cause de moi que ces deux femmes se disputaient. Ni l'une ni l'autre ne m'avaient désirée. Cet aveu me déchire plus que le récit de ma condamnation à mort. Pourtant, quand la seconde partie du livre a été à peu près terminée, il a bien fallu que je commence à parler de ma condamnation à vivre. Mais ce n'est pas pour me rafraîchir la mémoire que j'ai entrepris ce voyage aujourd'hui. Je n'en ai pas besoin, tout est resté là, bien gravé. Si j'ai cédé enfin, c'est pour ne plus avoir devant moi cet effort à accomplir : remettre mes pas dans ceux de la petite fille trop grave qui n'avait jamais connu son père et dont la mère ne voulait pas. Affronter pour la première fois, depuis douze ans au moins, cette grande sœur étrangère, irresponsable, incapable de m'aimer, incapable d'aimer et que la honte paralysait... Josette, à peine dix-sept ans de plus que moi, sa fille !

Nous ne sommes que trois voyageurs à descendre à Romilly, et ce n'est pas le genre de grand-mère d'aller attendre quelqu'un « au train ». Même moi, même ce jour-là. Le train, c'est une distraction : grand-mère a toujours des choses plus importantes à faire. La gare n'a pas changé. Une gare qui ressemble dans sa laideur banale à toutes les autres. L'hôtel Royal est toujours là, carré, de briques et de crépi grisâtre avec des volets de fer d'un vert criard. Mais le café en bas a cédé la place à un restaurant chinois. Sur la vitre de la devanture, des dragons flamboyants voisinent avec un Père Noël en traîneau sous des flocons de neige. L'Asie – et quelle Asie ! – est donc venue jusqu'à Romilly narguer ma pauvre mémé...

J'emprunte la rue toute droite, trop large, qui dans toutes les petites villes de France relie le centre à l'écheveau énigmatique des rails d'acier. Je ne m'étonne pas de la trouver déserte, cette rue de la Gare, puisqu'il est treize heures passées, mais je pressens qu'elle l'est presque toujours, et plus encore qu'au temps de mon adolescence. Quand j'ai quitté Romilly il y avait un peu de vie, un peu de jeunesse dans les cafés, même le dimanche à cette heure-là. Je ne retrouve plus les enseignes d'autrefois. Le Commerce est devenu Jardins de Mogador et le Central, Délices de Saigon. À défaut de Chinois ou de Vietnamiens, les seuls passants sont d'autres émigrés qui s'accrochent au temps faute de pouvoir le gérer. Pauvre grand-mère, elle est servie !

Il y a, au bout de la rue, la place de la Mairie avec l'église tout près. Mais ni même ni moi n'avions droit à cet espace privilégié, pas

plus qu'à la rue piétonne où se concentrent les vitrines des « beaux magasins ». Je dois tourner à gauche, longer, vent d'est debout, le mur interminable des ateliers de bonneterie, passer devant la boulangerie, l'épicerie « fine », heureusement fermées. Une ou deux fois un rideau a bougé sur mon passage. Quelqu'un derrière a peut-être chuchoté :

— Mais on dirait la fille Saubin qui va chez madame Michelot !

Je n'ai pas eu de regards à croiser. Comme un automate, je vais vers grand-mère, vers Josette, dans cette banlieue de banlieue cernée par la grande plaine ingrate, où une main mystérieuse nous a fait naître toutes les trois. Deux fugueuses et l'aïeule héroïque qui en a tant vu « à cause de ces deux-là »... J'avance vers la maison sans hommes où deux femmes, enfermées dans leurs prisons mentales, attendent une troisième qui n'est pas encore sortie de la sienne, et qui a peur à en pleurer.

Grand-mère a changé de logement il y a quelques années. Elle habite à deux pas de notre ancien appartement, un rez-de-chaussée aussi exigü. Je n'ai pas eu à frapper ; elle était déjà sur le seuil devant la porte étroite, un torchon à la main. Inconsciemment, j'attendais des reproches, les reproches de toujours : « Eh bien, on peut dire que tu t'es fait attendre ! » Mais non, elle ne dit rien. Seul son regard parle et exprime à sa façon l'émotion, la tendresse, l'amour. C'est l'état de grâce. Il ne faudrait pas que la parole revienne, il ne faudrait que des silences, quelques larmes, des mots très doux. Je sais, hélas ! que cette bénédiction ne durera pas.

J'ai apporté pour elle une liseuse qu'elle enfilera sur son tablier. Elle a défait le paquet sur la table de la cuisine préparée pour le repas. Les meubles sont les mêmes : le vaisselier avec ses quittances dans un coin et une revue de tricots, quelques photos de moi, le calendrier des postes, le thermomètre décoré d'un poulbot. Dans le recoin sombre qui fait alcôve, une présence que j'ai tout de suite sentie et qu'un craquement de sommier métallique a trahie. Josette, enfoncée dans le canapé convertible, se lève pesamment, son éternelle cigarette vissée entre deux doigts de la main droite, le paquet, le briquet et un mouchoir en boule humide dans l'autre.

Elle s'approche gauche, éperdue et, comme pour se donner une contenance, tombe dans mes bras en murmurant : « Mon petit... » D'elle je n'ai aperçu qu'une silhouette noire, un peu épaissie, et ses yeux, des yeux à la dérive mangés par le charbon du maquillage, de beaux yeux de femme détruite, humiliée, noyée dans un malaise pathétique. Elle n'a rien à dire, sinon pleurer silencieusement comme une enfant prise en défaut. Au début, elle m'avait bien envoyé quelques lettres, tracées d'une main et d'un cœur maladroits, puis elle avait cessé à l'annonce de ma condamnation à mort. C'était plus

qu'elle n'en pouvait supporter. Elle avait même essayé d'ajouter sa croix à la mienne et tenté d'en finir. Grand-mère m'avait fait jurer de ne rien dire, de ne jamais lui en parler.

Elle interrompt nos embrassades.

— Allez, venez manger. Et ne pleure pas, toi ! À table !

Alors, Josette écarte son pull angora de ma joue, et je peux remodeler sur son visage les traits qui m'étaient plus familiers. Je la connaissais brune, ses cheveux sont maintenant auburn et courts, le visage s'est allongé, la peau tendue et lisse s'est fripée. La vie semble s'être retirée d'elle. Avant, bien avant, elle arrivait nerveuse, excessive, crispée, repartait sur un dernier coup de gueule avec mémé ou un baiser distrait posé au hasard sur ma joue. Maintenant je ne l'imagine même pas prenant une initiative, bateau vide poussé par la marée. Elle ne dira pratiquement rien pendant tout le repas, grillant cigarette sur cigarette, plongeant sur moi un regard rivé, insoutenable, de coupable et d'absente.

Grand-mère, heureusement, parle pour trois.

— La viande, il faut sortir la viande ! Vous me faites perdre la tête ! Vous me rendez folle, toutes les deux !

Depuis mon retour en France, c'est à peine si je réussis à avaler quelques tartines, du riz, un peu de fromage, la purée de piments d'Adèle. Un médecin m'a prévenu que je risquais de tomber malade, mais tout m'écœure et même dans les moments d'insouciance heureuse je n'ai pas d'appétit.

— Alors, raconte un peu où tu habites ! Le père Gabriel m'a dit que c'étaient des gens bien. Enfin, ce sont des étrangers ! Même s'ils sont gentils, ce n'est pas ta famille. Tu devrais venir te reposer un peu ici, t'as pas bonne mine, tu sais ! Le bon air de Romilly, ça te ferait du bien, pas vrai, Josette ? Mais qu'est-ce que vous avez toutes les deux à ne pas manger ! Elle n'est pas bonne, ma dinde ? Tu veux encore des pommes de terre ? Mais si, tiens, de la purée de marrons...

Je me force pour ne pas décevoir mémé. Je la fixe pour fuir le regard de Josette, qui grappille, la cigarette posée sur le rebord de l'assiette en Pyrex. J'essaie de faire parler grand-mère sur la vie à Romilly, en sachant d'avance que son récit portera une fois de plus sur les Arabes, les Noirs, les voyous, du pareil au même. Quand la conversation retombe, la même antienne revient. Elle nous regarde l'une après l'autre, puis l'une et l'autre ensemble, ma mère et moi, les deux « coureuses », les deux filles perdues mais pardonnées, et, en posant furtivement sa vieille main rugueuse sur les nôtres, les secouant un peu :

— Ah, ces deux-là, qu'est-ce qu'elles m'en ont fait voir ! Si vous m'aviez écoutée au moins ! Toi, mange, et toi, arrête de fumer, tu vois

bien que ça gêne Béatrice, et puis tu vas finir par brûler la toile cirée.

En aidant grand-mère à desservir pendant qu'elle apporte une bûche de Noël, mon regard accroche dans l'ombre du coin salon, au-dessus du convertible, une tablette recouverte d'un napperon au crochet. Encore des photos de moi à Romilly, en Malaisie, autour d'une Vierge de Lourdes en plâtre peint et d'un petit vase chinois avec des fleurs en plastique. C'est bouleversant et terrifiant. L'autel du deuil et du souvenir, l'autel des morts... Sur ce cliché, dans son cadre de perles, je souris devant la maison. J'ai seize ans, un peu avant que je parte d'ici pour la première fois. Je suis morte à l'âge où l'on devient femme, à l'âge du premier amour. Je suis morte pour grand-mère bien avant que je risque de mourir pour de vrai tout là-bas, en Asie. C'est elle qui m'a sauvée, mais auparavant elle m'avait aussi tuée, la pauvre vieille chérie !

M'asseoir de nouveau devant ce gâteau est presque insurmontable. Une nausée me saisit faite d'attendrissement, de pitié, de colère et de beaucoup de fatigue. Je voudrais que grand-mère se taise. Ce flot de paroles pour ne rien dire m'est tout aussi pénible que le mutisme implorant de Josette.

— C'est bien où tu es ? hasarde-t-elle d'un ton à peine audible et qui ne suggère même pas de réponse.

— C'est bien, oui, c'est bien...

Pour un peu j'allais ajouter : c'est une amie qui m'a beaucoup aidée en Malaisie, grâce à qui j'étais moins seule. Je me retiens à temps, demande à mon tour :

— Et toi ?

— Oh, moi !...

Il ne faut pas que j'en réclame davantage. Je voudrais m'en aller, là, tout de suite, quitte à revenir voir grand-mère un peu plus tard. Mais, pour la première fois, une voix intérieure me glisse qu'il ne faut pas, que je n'en ai pas le droit. Elles sont ainsi toutes les deux, ta mère et ta grand-mère, victimes, et elles n'y peuvent rien. C'est à toi de les accepter comme elles sont. Prisonnières. Ne te laisse pas entraîner dans la spirale des devoirs meurtriers, tu ne t'en sortiras pas ! Ne leur refuse pas ton affection, aide-les, mais aime-les aussi de loin.

Jusqu'au bout j'ai fait bonne figure, souriant à Josette, lui arrachant même quelques détails futiles sur sa pauvre existence, calmant gentiment grand-mère quand elle revenait sur ses obsessions : une petite vie tranquille à deux, ici, à Romilly, l'emploi presque garanti qui m'attendait au Prisunic ou à Carrefour. Le temps courait, il suffisait d'être patiente. J'entendais déjà le glissement du train dont j'avais annoncé l'heure, comme à regret. Mais oui, mémé, c'est promis,

je reviendrai bientôt...

Josette est restée. C'était sans doute prévu. Peut-être qu'avec l'âge elles se supportaient un peu mieux, grand-mère et sa fille. Mais je pense surtout que ma mère ne se sentait pas le courage d'affronter seule avec moi le voyage du retour. Elle aussi avait ses distances à respecter, et combien j'en étais soulagée !

Conversations au Carmel

Reprendre le récit de mon enfance me fut moins pénible après cette victoire sur moi-même. Je comprenais mieux désormais quelle part de compassion réclame sans cesse la vie, quelle faiblesse, quelle impuissance, quelle défaite se cachent dans les êtres qui vous ont le plus douloureusement marqué. Ce n'était encore qu'une lucidité d'instinct, compagne bancale d'une liberté intérieure illusoire, mais j'avais accepté de traîner d'un cœur le moins lourd possible ces deux boulets, ma grand-mère à qui je devais tant et Josette à qui je ne devais rien, sinon de m'avoir mise au monde, épisode dont elle se serait volontiers dispensée. Assumée, non plus subie, cette charge affective m'était soudain moins pesante. J'avais gravi une hauteur d'où je pouvais regarder en arrière. La souffrance était toujours là, mais dominée par la découverte et la conscience d'un devenir. Peut-être un jour disparaîtrait-elle tout à fait si j'étais capable de poursuivre ce chemin ascendant où les ronces deviennent moins cruelles.

Je me souviens ainsi de cette période où l'écriture me ramenait sans cesse à des souvenirs impitoyables comme d'une phase paradoxalement heureuse de mon parcours. Je marchais de Malakoff, d'une traite parfois, jusque chez Laffont, et le macadam se faisait souple, amical sous mes pas. Les odeurs du métro m'indisposaient moins. Paris me paraissait de plus en plus beau en ce cœur de l'hiver, même quand la pluie noyait ses rues. Moi qui ne rêvais jadis que de soleil et de croix du sud, je commençais à apprécier toutes les nuances si changeantes du climat de mon pays, l'irruption des faux printemps fugaces, les averses capricieuses, le vent mouillé dans la figure, les subtiles harmonies des ciels et des toits, les passages de quartier en quartier, presque de village en village. Ils rompaient la monotonie de mes allées et venues entre ma banlieue et Saint-Sulpice, et s'entrouvrait chaque fois un univers différent.

Je connus pourtant d'autres blocages. J'en étais arrivée à cette atroce aventure avec Eddy et je ne parvenais pas à surmonter le choc provoqué par le reflux déchirant d'une indicible trahison. Tout se conjugua pour emmurer cet épisode. Ce n'était pas qu'affaire de pudeur, c'était aussi pitié et honte de moi-même. Je m'étais donnée

entièrement à un homme en qui je croyais, et cet amour bafoué m'avait conduit aux confins de l'enfer : comment pouvais-je évoquer le souvenir de cette passion charnelle, ses caresses et ses rêves, sans qu'à la figure de l'amant se superpose celle du trafiquant, du bourreau ?

Le pire est que je n'avais même pas de visage à haïr. Mon dernier souvenir d'Eddy était celui d'une étreinte interminable et aiguë à l'hôtel de Penang suivie d'un baiser tendre dans un « à bientôt » amoureuxment murmuré. C'est après qu'il m'avait fallu admettre l'inacceptable vérité, modeler une autre image de l'homme que j'avais aimé, celle du calculateur méthodique, du Chinois à la valise bourrée de drogue. Mais jamais je n'avais pu voir physiquement le vrai visage de cet homme-là pour alimenter ma haine puisqu'il était « introuvable » pendant mon procès et toujours impuni, comme tous les authentiques trafiquants. Jamais je n'avais pu arracher le traître du cœur de l'amant.

En essayant d'analyser mon comportement, je m'aperçus que, derrière les murs, j'avais réussi à oblitérer presque entièrement cette affreuse méprise. En prison, je l'ai déjà dit, l'innocence doit se sentir coupable, la culpabilité est la bénédiction des enfermés, la seule raison qui leur permette de supporter leur état aux yeux des autres d'abord et aux leurs ensuite, par le seul jeu de l'« à quoi bon ». Accepter l'injustice initiale, c'est gérer comme on le peut l'interminable, l'indéfini temps carcéral, c'est prendre une assurance de survie dans un monde où la mort est si proche, si palpable que l'instinct de lui résister devient un réflexe élémentaire, l'envers du luxe des suicidaires. J'avais enfoui en moi la perfidie d'Eddy parce qu'elle m'eût rendue folle. Mais cette ignominie enterrée affleurait à présent avec une force irrésistible, une logique inouïe. Grand-mère même risquait d'en faire les frais. Ses préjugés absurdes, sa haine du sexe ne m'avaient-ils pas poussée, par réaction naturelle, à cet excès de naïveté aveugle ? Mais non, l'explication n'était pas suffisante... Avec ou sans grand-mère, je m'étais conduite comme une conne, et je n'avais même pas pu cracher à la gueule de l'immonde ! J'étais en lambeaux. Eddy, subitement ressuscité, me poursuivait partout. Aussi mystérieusement disparu qu'il avait fait irruption dans ma vie, je le sentais derrière moi, prêt à bondir, capable de m'assassiner une seconde fois pour m'empêcher de me souvenir, pour m'empêcher d'écrire notre histoire et de le dénoncer.

C'est à ce moment-là que je pris la décision de me rendre chez les petites sœurs du Carmel qui avaient si bien prié pour moi et qui m'attendaient depuis longtemps déjà. Un matin de bonne heure, après

m'être annoncée l'avant-veille, je montai, gare Saint-Lazare, dans un train pour la Normandie. J'étais perturbée, inquiète de mon travail, un peu triste aussi à cause d'un incident sans gravité mais qui m'avait peiné.

Anne-Marie, quelques jours plus tôt, avait organisé une fête chez elle et je m'y étais retrouvée si seule, si étrangère au cercle de ses amis, tout en m'y sentant désignée comme une attraction exotique, que j'en avais éprouvé un véritable malaise. Anne-Marie, dans son cérémonial mondain, devenait étrangère à cette jeune femme simple et spontanée dont je partageais tous les soirs l'intimité autour d'un plateau repas et de mes feuillets étalés sur la table basse du salon. Elle eût souhaité, « puisque je gravitais dans le milieu de l'édition », que je lui présente mes nouveaux amis, sans se rendre compte qu'hormis Jean-Loup, qui la connaissait de longue date, j'étais incapable d'en inviter aucun. Pour eux le travail était une chose, une autre les amitiés. Même pour faire plaisir à Anne-Marie, je ne me sentais pas en droit de les accaparer. J'en eus d'autant moins de remords que je ne ressentis avec la plupart des invités aucune affinité. Pourquoi Anne-Marie me désigna-t-elle avec insistance comme sa « petite rescapée chérie », son « oiseau tombé du nid » ? Je pense aujourd'hui que c'était tout simplement l'une de ces attitudes de salon que commandent, dans une ambiance conventionnelle, les simagrées de la préciosité. Sur le moment, j'eus du mal à accepter de bon cœur le rôle qu'on m'assignait et à répondre poliment aux mijaurées qui voulaient en savoir plus sur mon « aventure » et s'extasiaient sans conviction sur mon courage en prenant à témoin leurs cadres supérieurs d'époux. Je compris aussi ce soir-là qu'Anne-Marie se supportait de plus en plus mal. Tout engoncée dans ses afféteries de maîtresse de maison, elle me déçut sans que je cessasse pour autant de la chérir. Mais c'est l'autre Anne-Marie que j'aimais, beaucoup moins celle-là, qui, pathétique, se poussait du col.

Sur le quai d'une gare maussade, sœur Agnès m'attendait d'un pied ferme et nu dans la sandale de cuir en dépit des gelées blanches qui givraient la campagne. Elle avait le visage lisse, l'œil clair, l'air de jeunesse et de spontanéité que j'avais imaginé lors de notre premier contact téléphonique. Elle était seulement un peu plus grande que je ne le pensais. Elle m'embrassa en me remerciant avec effusion d'être venue, au nom de toutes les carmélites et de la mère supérieure. C'était une moniale avec la candeur d'autrefois que rien ne paraissait effaroucher. Une Nicole en herbe, une fille toute simple habitée par la grâce, incapable d'émettre l'une de ces banalités entendues l'autre soir chez Anne-Marie. Elle me fit monter dans une Peugeot flambant neuve qu'elle conduisait d'une main ferme et, toute rouge d'émotion, me

déposa devant la maison d'hôtes du couvent. Si je voulais bien, dans quelques instants, je pourrais assister à l'office de midi dans la chapelle accessible aux visiteurs, puis elle me présenterait à la communauté qui avait hâte de me rencontrer. Maintenant, elle court presque vers la clôture pour rattraper ses sœurs et je sens bien qu'elle puise autant de bonheur à retrouver la dure règle monastique qu'elle en a pris à m'accueillir.

J'ai à peine le temps de déposer mon sac dans une chambre austère mais confortable que déjà la cloche de la chapelle retentit. Un son béatifique qui traverse l'air figé de cette belle journée d'hiver et doit se perdre au loin dans la forêt qui nous entoure sans avoir rencontré d'autre obstacle que le silence. Un couloir, une porte à pousser, et me voilà au fond de l'oratoire, face à deux rangées de voiles noirs et de robes de bure de chaque côté de l'autel, vaisseau de bois renversé qui chapeaute la nef et vers lequel montent les prières et les chants. Je me surprends les mains légères, ouvertes en offrande. Ai-je la foi ? Si, à cet instant, elle m'habite, elle a transité par ces êtres tout à l'amour du Seigneur, qui est aussi, dans son aspect le plus visible, l'amour des autres. Je n'ai guère pratiqué, comme on dit, et la prière, cet appel, ce cri, a surtout jailli dans les moments d'angoisse, de grande solitude. Parfois aussi, c'est vrai, elle a affleuré à mes lèvres pour remercier, comme en ce moment où je sens mon cœur aussi réceptif que cette coupe formée par mes paumes réunies. Je suis seule, personne ne m'observe. Je n'ai versé ni dans la « bondieuserie » ni dans le mysticisme, comme le suggèrent certains sourires indulgents que je surprends parfois quand j'évoque avec trop d'insistance mes relations avec les religieux. Je n'ai que faire du respect humain quand je m'efforce simplement d'approcher la foi de ces frères et de ces sœurs du mieux que je le peux, pour être plus proche d'eux, pour être digne de leur tendresse, de leur confiance, en attendant d'être digne de celles de Dieu.

Il y a un mot qui prend tout son sens ici, un mot oublié depuis le préau de l'école : récréation. Aussitôt l'office terminé, les sœurs m'entourent, me prennent le bras comme pour m'emmener jouer, détente spontanée, limpide, semblable au recueillement de leur prière. Mère Marie-Madeleine, la supérieure, a autorisé toute la communauté à me rencontrer plusieurs heures cet après-midi. Mais il me faudra déjeuner et dîner seule à la maison d'hôtes, la règle le veut ainsi.

J'ai passé trois jours à l'ombre de ce cloître secret où tout était contemplation, simplicité et beauté. Le matin, après une nuit sans rêves sous la couette d'un lit douillet, je faisais une longue promenade

dans les bois, puis l'après-midi nous reprenions nos conversations interrompues la veille par l'office du soir. Elles étaient une quinzaine assises à mes côtés autour d'une grande table en chêne parfaitement cirée. Elles n'attendaient pas une conférence – j'en eusse été bien incapable – mais un échange ailé dont je ne perçus pas tout de suite la portée libératrice. Leurs confidences mêmes me poussaient à une franchise absolue. Je découvrais des femmes, jeunes pour la plupart, que le doute parfois assaillait, que la foi avait pu à certains moments désertier et qui devaient reconstruire sans cesse, et comme chacun d'entre nous, leur liberté intérieure. Leur clôture consentie n'était pas une prison, mais elles savaient aussi qu'il existe d'autres murs, ceux qu'on édifie dans sa tête et son cœur et qui, ceux-là, constituent le véritable enfermement. Je leur confiais mon désarroi paradoxal quand on avait, d'un jour à l'autre, coupé le fil de ma vie de prisonnière et que je m'étais retrouvée privée de ce quotidien du dispensaire où j'avais trouvé enfin œuvre utile à accomplir. Comme Nicole, elles comprenaient tout et elles me rappelèrent la nécessité de ce cheminement ineffable sans lequel la vie n'est qu'une course haletante et sans but.

— Sois patiente, disaient-elles, ne cherche pas à aller trop vite. La liberté ne nous est pas donnée ainsi. Ne te méprise surtout pas. Apprends à t'aimer un peu, va pas à pas dans l'amour et sans crainte...

Avec ces nouvelles amies, je pouvais aborder en profondeur tous les sujets. Les méandres de ma tragédie – pour d'autres, anecdotes dramatiques –, étaient pour elles expérience voisine de la leur. De ma condamnation à mort à mon attente du supplice, ce n'était pas le récit de mes terreurs qu'elles guettaient, mais la grâce de l'espérance qui, envers et contre tout, ne m'avait pas abandonnée. Et nous discussions longuement de cette mystérieuse fleur du ciel qu'elles cultivaient sans relâche. Au cœur de cette communion, j'en vins à tout dire, à raconter tout ce que jamais je n'aurais avoué hors de ce lieu de confiance, de confiance et de recueillement. Je n'avais pas, consciemment du moins, cherché une guérison miraculeuse en venant les voir. Mais, ici, je compris pourquoi il m'était si difficile, si insupportable de mettre en scène, après les blessures de l'enfance, certains passages de ma vie. Quand je parlais d'Eddy, du quartier des condamnés à mort, j'avais, malgré moi, le sentiment de m'adresser à des voyeurs ou à des incrédules. Les carmélites m'apprirent que je pouvais attendre de mon récit une écoute d'une tout autre qualité. Elles m'insufflèrent le courage de poursuivre.

Dans le train du retour, j'entendais encore leurs voix fraternelles. « C'est tout à fait comme nous », disaient-elles souvent. Je pensais que c'était pour m'encourager, et leur humilité, quand elles me

comparaient à elles, me faisait un peu honte. Puisse-t-elle, cette humilité rédemptrice, m'aider à livrer dans ces pages à venir le plus intime de moi-même, à toucher ceux qui flanchent, ceux que l'espérance a provisoirement quittés ! L'épreuve, toujours inévitable, est pour chacun de nous une plaie vive. L'extrême cruauté de la mienne serait pour d'autres, moins atteints peut-être, une incitation à la lutte. Mais mon témoignage n'avait de sens que s'il disait tout.

J'avais la hantise de la confession impudique, de l'humiliation que réveillaient en moi certains épisodes répugnants de mon existence carcérale. Je m'étais laissé violer par une femme monstrueuse, j'avais tout accepté pour survivre. Ces bassesses que je n'avais pu avouer explicitement au Carmel, mes interlocutrices les auraient comprises et pardonnées aussitôt si l'idée même de juger l'« autre » ne leur avait été odieuse. Même ce que je n'avais pas dit, par pudeur minimale, plaidait en faveur d'une sincérité sans faille. Puisque j'avais entrepris ce livre, qu'il offre au moins à ceux qui frôlent le désespoir, à ceux qui s'y abîment, la conscience aiguë que rien n'est plus étrangement miraculeux que la vie ! Cette vie à laquelle croient si fort mes amies du Carmel, retirées et pour cela si proches du monde.

Anne-Marie

Début mai, mon livre était achevé. Si je n'arrivais pas toujours à y croire en me levant le matin, tant les dernières semaines de travail épuisantes m'avaient plongée dans une sorte de rêve ébahi, les jeux d'épreuves qui m'arrivaient en étaient la preuve indiscutable. J'étais parvenue au bout de ma tâche. Avec l'aide de mon éditeur, j'avais fait ce que l'on attendait de moi, ce que moi-même j'exigeais de sincérité, en compensation d'une souffrance quotidienne. Mes pas me portaient toujours légèrement vers la place Saint-Sulpice, en revanche, la relecture du soir à Malakoff m'était devenue franchement insupportable. Quand j'étais seule, mon texte me renvoyait à mes doutes, à mes scrupules, à mes angoisses. Et lorsque Anne-Marie était là, sa présence, loin de m'aider, se transformait en un sujet de préoccupation supplémentaire, et bientôt d'inquiétude.

J'ai dit plus haut le décalage qui s'était installé entre nous. L'insatisfaction que j'avais ressentie chez mon amie ne se traduisait en attitude protectrice à mon égard que pour la « galerie ». Dès que nous nous retrouvions dans l'intimité, c'était, à l'inverse, une femme déchirée qui quémandait mon aide. En catimini, certes, car Anne-Marie ne pouvait concevoir que nos rôles respectifs pussent se trouver inversés, que l'« orpheline » que j'étais devienne soudain la protectrice.

Tant qu'elle me vit travailler d'arrache-pied, elle eut scrupule à trop me déranger. Mais je ne tardai pas à le constater, ma longue confession écrite avait déclenché chez elle une sorte de nécessité analogue. Faute de concevoir et de formuler son moi, elle le rêvait et fabriquait un petit monstre de frustrations qui allait achever de détruire l'équilibre précaire de sa vie et de notre amitié.

Quand j'en fus aux corrections d'épreuves, une confuse panique s'installa en elle. Ainsi j'avais liquidé mon passé, ce livre allait exister, et sa course à elle n'avait toujours pas avancé... Ce fut alors qu'elle poussa le feu de ses confidences très tard le soir, quand je sombrais de fatigue accumulée. Que pouvait-elle faire pour sortir elle-même de cette peau de médiocrité qu'elle s'était inventée ? Tout le bon sens que je pouvais rassembler pour la convaincre que sa vie était plutôt

réussie, avec deux enfants qu'elle chérissait et un mari qui en valait sans nul doute un autre, ne servait qu'à alimenter son bovarysme. Était-il vraiment nécessaire de payer de malheurs prévisibles pour elle-même et surtout pour les siens cette illusion du romanesque qu'Anne-Marie poursuivait ? Quelque imprécis que fût mon jugement, je sentais poindre la catastrophe. Mais mon argumentation maladroite ne pouvait lui servir en rien puisque, sans pouvoir se l'avouer, elle voyait en moi une « héroïne » de roman qui lui renvoyait par comparaison absurde le portrait d'une « ratée » !...

Quand *L'Épreuve* – c'était le titre du livre – parut début juin et que je dus commencer à me consacrer à son lancement, Anne-Marie chercha, plus encore qu'auparavant, à saisir sa chance dans mon sillage. J'aurais tout donné pour qu'elle se reprît, pour qu'elle se sentît un peu mieux dans sa peau. Je réussis à l'imposer une ou deux fois à des dîners d'édition. En vain. Quand Francis Bouygues voulut me connaître et me fit travailler à un projet d'adaptation cinématographique, elle ne comprit pas qu'il n'était pas en mon pouvoir de la présenter à ce personnage hors du commun. Je ne valais moi-même que par mon histoire, et elle s'imaginait que, devenue vedette fugace de l'édition, courtisée par la presse et la télévision, je pouvais l'aider à redresser l'image chancelante qu'elle avait, bien à tort, d'elle-même.

Je mesurais la cruauté de cette situation, son injustice. Elle m'avait recueillie et, en échange, je ne pouvais lui offrir que la constance de mon amitié. Pis, elle commençait à en douter, répandant parfois autour d'elle la rumeur que j'étais une ingrate. Ces interviews, ces photos, ces émissions qui m'avaient terrorisée et qui lui arrachaient des « super », des « formidables » à l'automne dernier quand je n'étais qu'une curiosité de faits divers, lui devenaient un poison en ce début d'été où, avec le succès, si fragile qu'il fût, je me sentais un peu plus sûre de moi.

Prise dans le tourbillon des voyages en province, des signatures organisées, des rencontres avec les journalistes, je ne fus sans doute pas assez attentive à l'état réel de mon amie. Je ne comprenais qu'à moitié son comportement. J'y voyais l'effet de caprices teintés peut-être de superficielle et d'incompréhensible jalousie, mais nullement d'une douleur profonde ancrée sur un sentiment d'abandon, capable de la conduire à une perte de contrôle.

C'est pourtant ce qui arriva ce matin de juillet quand l'attachée de presse de Robert Laffont vint me chercher en taxi à Malakoff pour prendre l'avion qui devait nous emmener à Genève. Le jour pointait à peine et j'étais en retard. Virginie dut sonner avec insistance à la porte

du pavillon. Au moment où je sortais avec mon sac et mon bagage, Anne-Marie, penchée à la fenêtre de sa chambre, l'air d'une possédée, apostrophait l'intruse.

— Arrêtez, mais arrêtez de carillonner comme ça ! Elle arrive, « votre » Béatrice... Mais par pitié, taisez-vous, taisez-vous !

L'image de cette jeune et jolie femme, surgissant hirsute et presque nue de son lit, les deux poings sur les oreilles comme pour arrêter le vacarme d'un enfer intérieur sans commune mesure avec le son grêle d'une sonnette, me causa un choc si brutal que je fus sur le point de remonter l'escalier, de la prendre dans mes bras, de la calmer, de renoncer aux sunlights discrets de la Suisse romande. Mais il y avait Virginie qui ne savait plus où se mettre, le taxi qui attendait, l'avion que nous allions rater, mon éditeur qui ne comprendrait pas. Je m'engouffrai dans la voiture et, gênée, au bord des larmes, souris d'un air qui se voulait entendu à ma compagne de voyage. Nous ne parlâmes jusqu'à Roissy que de nos maigres chances d'attraper encore le vol pour Genève. Dans l'avion, après le décollage, je pus faire le point dans ma tête et lâcher quelques confidences à mon accompagnatrice. La veille, bien qu'elle sût que je devais me lever très tôt, Anne-Marie avait prolongé la soirée pour me parler une fois de plus de ses angoisses, de ses talents inexplorés. Elle avait même sorti d'un carton des chansons, des poèmes de jeunesse et n'avait consenti à me lâcher qu'à trois heures du matin, épuisée, n'en pouvant plus. Je pensai, en m'affalant sur mon lit : au diable Anne-Marie et ses états d'âme ! Le diable dut entendre et torturer sa nuit... Mais cette brusque rupture des digues en disait long sur son désarroi.

J'étais atterrée. Consciente soudain de ma responsabilité autant que de mon innocence, certaine déjà que ma présence quotidienne à Malakoff avait été pour elle le catalyseur d'une introspection désastreuse au résultat immérité. J'en aurais pleuré dans cet avion si l'injustice de cette situation ne m'avait insufflé un sursaut de lucidité. En quoi étais-je réellement coupable ? Le père Gabriel – je m'étais ouverte à lui des craintes que m'inspirait Anne-Marie – m'avait cité la parabole des deux aveugles qui, voulant s'entraider, tombent ensemble dans le précipice. C'était sa façon de me faire accepter qu'il existe des situations auxquelles les bons sentiments, hélas ! ne peuvent remédier et qui s'aggravent au contraire sous l'effet d'une abnégation mal comprise. Il fallait parfois avoir le courage de reconnaître sa défaite pour ne pas hâter celle de l'autre. Il importait aussi que j'apprenne à « m'aimer un peu », comme disaient mes amies carmélites, et que je n'en aie pas honte. J'avais déjà deux charges affectives à assumer, ma grand-mère et ma mère. Anne-Marie ne pouvait être éventuellement la troisième que si son boulet, fragile comme je l'étais encore, ne m'entraînait pas au fond avec elle. Ce matin-là, entre Paris et Genève,

je décidai, résolution déjà secrètement mûrie, de prendre, dès que possible, mes distances. Demain eût été le mieux, si les devoirs de charité et d'amitié ne m'obligeaient à de nécessaires ménagements. Il me fallait au plus vite me mettre en quête d'un logement.

Je m'abstins d'appeler Malakoff au cours des trente-six heures de notre séjour entre Genève et Lausanne. Un nouveau traumatisme ne pouvait perturber davantage mon programme professionnel. Lorsque je revins le lendemain soir, parenthèse bouclée, j'étais hantée par la vision d'une Anne-Marie tragique, bourrée de somnifères et n'ayant pas quitté sa chemise de nuit de la veille. À peine avais-je mis la clé dans la porte qu'elle dévalait l'escalier à ma rencontre dans un élégant pyjama en satin, se jetait dans mes bras et, entourée des deux garçons qui eux aussi me faisaient fête, m'entraînait vers le salon où un plateau bien garni attendait mon retour. J'avais rapporté du chocolat pour les enfants ; de nouveau j'étais en famille. Allons ! Il ne faut rien dramatiser...

Un répit nous était accordé, où je saurais peut-être trouver les mots qui la rassureraient et qui l'aideraient à surmonter sa crise. J'avais, de mon côté, bien besoin de ce sursis pour assumer mes obligations d'un cœur à peu près tranquille. Mais une petite lampe de détresse clignotait toujours en moi et répétait sans cesse :

Attention, danger !

Mort d'un père inconnu

Je suis presque heureuse. Je me sens presque libre. Ma voix a porté. Je le constate au nombre de lettres que je reçois. La plupart m'exposent une souffrance que mon récit, m'affirme-t-on, a un peu apaisée. C'est une mère dont le fils est atteint du sida, une autre qui ne sait comment faire pour sortir sa fille du gouffre de la drogue, une pauvre femme qui m'écrit de la prison où elle purge une longue peine et où elle croit devenir folle. Chaque réponse me replonge dans le passé et me coûte. Mais j'ai un peu appris à trouver les mots qui peuvent consoler, aider. Je me sens également fortifiée par la possibilité qui m'est donnée de dénoncer, devant l'opinion et les organismes humanitaires, les crimes légaux toujours commis en Malaisie envers d'autres victimes innocentes. J'en suis informée régulièrement. Depuis mon départ, on a pendu une dizaine d'hommes et de femmes, dont un grand-père indien sans âge et un adolescent effaré, terrifié, auquel il s'était attaché. Pendant que se perpétreraient ces abominations, Eddy et les siens couraient toujours...

Quand l'égoïsme prenait sa revanche, j'éprouvais le plaisir nouveau de parcourir la France aux beaux mois de l'été, de découvrir un pays aux multiples visages que je connaissais si mal et qui, d'étape en étape, dévoilait ses richesses secrètes, la diversité de ses paysages, son humanité indisciplinée et retenue. Apprivoisés par un mot, par un sourire, les Français s'approchent, comprennent et parlent à leur tour. Serait-ce comme cela aussi à Romilly sans que je m'en fusse jamais rendu compte ? Peut-être était-ce moi qui avais des œillères, qui étais aveugle et sourde au monde qui m'entourait ? Je n'étais pas, il est vrai, du bon côté de la barrière sociale...

La préparation des vacances distrayait Anne-Marie de ses errements. La famille réunie allait passer tout le mois d'août en Tunisie. J'avais été ardemment priée de me joindre à elle. Un coup de téléphone de grand-mère rompit opportunément l'insistance de mon amie l'avant-veille de leur départ : mon père venait de mourir.

Le ton était sec. Grand-mère, qui ne quittait pas *L'Épreuve*, n'avait

pas apprécié le récit de mon enfance à Romilly :

— Pourquoi t'as écrit toutes ces bêtises sur nous ? m'avait-elle reproché. Est-ce que les gens ont besoin de savoir ? Qu'est-ce qu'ils vont pas dire maintenant dans le quartier !... Ah j'avais moins de souci quand tu étais enfermée...

Josette elle-même m'avait réveillée une nuit en sanglotant :

— Mais Béa, qu'est-ce que tu as fait ? C'est trop injuste. À vingt ans, j'ai voulu te reprendre et c'est mémé qui s'y est opposée. J'ai même eu droit à des menaces, des gifles, alors après j'ai perdu courage, j'ai baissé les bras, j'ai été ici et là, ensuite c'est toi qui es partie... Et puis voilà ! Maintenant, c'est toi qui me frappes !...

À Josette, j'avais dit doucement qu'elle se tranquillise, que je l'aimais, que je ne la laisserais pas tomber, qu'il ne fallait pas écouter ceux qui risquaient dans leur stupide méchanceté de la montrer du doigt, comme elle disait... Pauvre gamine, ma mère de toujours dix-sept ans !

Il était plus difficile de convaincre grand-mère tant le qu'en-dirait-on régnait sur son existence. Je plaçais pour la vérité de mon regard d'enfant et d'adolescente, insistais sur le rôle héroïque qu'elle avait joué et auquel mon livre rendait hommage avec ferveur. Mais son image d'aïeule admirable sortait écornée de mon récit par la seule suspicion jetée sur l'honorabilité de la famille. Elle ne voyait que ce vieux linge sale que des voisins malveillants agiteraient sous son nez. Ce n'était pas quelqu'un à faire la part des choses – qui sait vraiment faire la part des choses ? Mais, au fond, elle était fière de moi et secrètement – elle n'avait pas tort – fière d'elle.

Mon père était donc décédé, et elle me jetait sa disparition comme elle m'avait lancé à la face le suicide de Vincent, le lendemain de ma libération. Comme si de ces morts j'étais encore et toujours la responsable... Une correspondance d'un officier ministériel était arrivée à mon nom à Romilly. Elle l'avait ouverte comme on ouvre les lettres d'une mineure et expédiée chez Anne-Marie après l'avoir lue. Elle annonçait, selon grand-mère, qu'à la suite du décès de Sylvestre Saubin j'allais toucher ma part d'héritage.

— Oh ! ça ne doit pas aller chercher bien loin, d'ailleurs, il était marié et il avait une autre fille. Mais il va falloir parler avec ce notaire. Les sous, ça n'attend pas... Il te devait bien ça, ton père. Ce n'était pas un méchant garçon.

Le courrier me parvint le lendemain. Il indiquait que Sylvestre Saubin, mon père, avait été « rappelé à Dieu » dans la cinquante-deuxième année de son âge, des suites d'une « longue et douloureuse maladie » et que j'étais « couchée » sur son testament.

Grand-mère avait joint à son envoi trois petites photos aux bords dentelés qu'elle gardait avec d'autres de Josette et de moi dans un carton à chaussures.

La maison est vide depuis ce matin. Avant de prendre l'avion pour Djerba, Anne-Marie m'a une dernière fois suppliée de venir les rejoindre si, au creux d'août, je pouvais m'échapper. À la façon dont c'était dit, je compris qu'elle n'allait décidément pas mieux.

C'est avec une vraie tristesse que je m'installe, mon enveloppe ouverte à la main, dans la salle de jeux en désordre des petits. Leurs jouets traînent partout. Je ne veux pas les imaginer demain partagés entre leur père et leur mère, allant d'une maison à l'autre, au gré du droit de garde. J'en suis déchirée. Mon sort finalement aura été préférable à celui qui, peut-être, les attend. Mais existe-t-il des enfances heureuses ? Moi, au moins, je n'ai jamais eu à regretter un papa que je n'ai pas connu...

Bientôt, je m'aperçois que ce n'est pas tout à fait exact puisque, sur l'un des clichés, je suis sur les genoux d'un jeune homme emprunté, et sur l'autre entre deux femmes assises sur un divan : Josette et une dame imposante qui eût pu devenir sa belle-mère. Je devais avoir trois ans, quatre au plus. L'autre photo, un portrait d'identité, précise les traits de mon père : blond, mince, le cheveu épais, des yeux clairs, un sourire gentil, un peu falot. Il devait avoir vingt et un ans.

Ce séjour à Montpellier chez les Saubin, à une époque où mes parents envisageaient de se marier, c'est mémé qui l'avait rappelé, récemment, devant Josette et moi. De cette expédition, seul demeurerait dans sa mémoire le souvenir d'un échec humiliant, d'une famille hostile dominée par cette femme autoritaire qu'on voyait sur le sofa : mon autre grand-mère, au moins par le sang.

Ces Saubin sont pour moi une énigme. Pourquoi, après m'avoir reconnue, ce père ne s'est-il jamais plus manifesté ? Comment peut-on, après avoir pris un enfant dans ses bras, l'avoir certainement embrassé, le rayer de sa mémoire et de son cœur, faire comme s'il n'avait jamais existé ? Est-ce cette bourgeoise, si arrogante avec ses gros poignets chargés de bracelets, qui a imposé à son fils cette amnésie ? Dans un coin du salon, sur la photo, on devine aussi un Saubin grand-père qui a l'air terriblement effacé. Je contemple longuement encore les traits indéchiffrables du tout jeune homme, de l'adolescent que fut mon père. Je porte le deuil de l'amour dont il m'a privée, d'une illusion improbable, morte aujourd'hui irrévocablement. Jamais nous ne nous parlerons, jamais je ne pourrai lui demander d'explications, jamais nous ne ferons la paix ensemble...

Dans les jours qui suivirent, je pris contact avec le notaire. La succession me laissait quelques milliers de francs. J'étais priée en retour de participer aux dépenses d'obsèques et au règlement de quelques arriérés de charges. Personne ne m'informa du lieu où mon père reposait...

Au risque de meurtrir

J'étais seule depuis deux semaines dans la maison de Malakoff. Adèle elle-même était partie au Cameroun. J'avais reçu deux cartes postales de Tunisie et une petite lettre d'Anne-Marie s'inquiétant de savoir comment je m'arrangeais dans le Paris surchauffé et désert du mois d'août. Je lui répondis que mon livre m'absorbait encore. Pieux et utilitaire mensonge : il n'y avait plus personne chez Laffont. Les foires, la promotion, les voyages étaient terminés. Mes journées vides, tenaces, s'étiraient, immuables.

Si j'avais dit la vérité à Anne-Marie, j'aurais décrit le lit défait, les persiennes closes la journée durant, le silence de la rue, l'air étouffant qui pesait encore vers sept heures du soir quand je me décidais à sortir pour aller chez l'épicier marocain m'approvisionner en yaourts et au seul café-tabac ouvert acheter des cigarettes. Je n'étais pas triste, j'étais vidée. Tout désir d'agir, de voir du monde, m'avait désertée. Je ne répondais même plus à la sonnerie du téléphone. Je me murais dans mon cher silence.

Un médecin aurait sans doute diagnostiqué une asthénie. Je lui aurais raconté l'échec avec mon père, scellé par sa mort, et il aurait hoché la tête. J'aurais enchaîné sur ma mère, ma grand-mère, Anne-Marie, et il aurait consenti peut-être à ouvrir la bouche pour dire que mon état n'avait rien d'étonnant... Robert Laffont m'eût aussi expliqué que l'accouchement d'un livre – l'expression nous avait fait sourire lors de notre premier déjeuner – s'accompagnait presque toujours d'une dépression postnatale chez les auteurs comme chez les mères...

Ma léthargie était si profonde que je ne songeais même pas à m'en soucier. C'était la fatigue naturelle, extrême, d'une jeune femme qui s'est trop donnée et qui n'aspire plus qu'à la solitude. Les efforts consentis pour sortir de moi cette affreuse histoire qui me mettait à nu, pour affronter tous ces étrangers qui me regardaient parfois comme une bête curieuse, faire des grâces quand je n'en avais nulle envie, m'étaient si peu naturels après dix ans derrière les barreaux que leur valeur en était décuplée. Je n'avais envie de rien, et ce rien était un tout ou plutôt une trilogie : frustration, épuisement, refus.

Cette vacuité soudaine me jouait quelques tours la nuit venue. Mon sommeil, de nouveau, était traversé de cauchemars. Ils n'avaient plus l'intensité dramatique des scènes de pendaison qui m'avaient taraudée l'automne dernier, mais témoignaient d'un douloureux dédoublement de mon être. Dans ces songes récurrents, j'étais de nouveau en prison, entourée de filles indiscretes piaillant dans un dortoir. J'étais vêtue du pyjama blanc à col bleu, assise sur ma couche avec quelques objets autour de moi qui appartenaient curieusement à l'univers d'Anne-Marie. Une matonne m'interpellait sans ménagement pour me dire qu'on me téléphonait de Paris, ce qui n'était bien sûr jamais arrivé à Kajang. J'allais au bureau des entrées et je répondais que j'étais occupée, qu'on rappelle plus tard... Quand je m'éveillais enfin, le rêve prolongeait son anormalité. Ce n'étaient plus les objets de ma chambre qui étaient réels mais ceux que j'avais imaginés. Dans mon demi-sommeil, ma main traversait sans encombre la tête de lit, la table de chevet alors que j'aurais juré saisir le bras de la gardienne à pleine chair...

Mais, là encore, je ne m'inquiétais pas trop. La prison a au moins un côté positif : elle nous contraint à affronter seuls nos problèmes psychologiques, elle nous laisse solitaires devant l'angoisse, nous oblige à la combattre en puisant dans nos seules ressources. Cette confrontation inégale entre moi-même et mon passé finirait par disparaître si je faisais un petit effort pour nourrir mon corps autrement qu'avec ces aliments « virginaux » redevenus mon ordinaire après la fin des tournées provinciales, et surtout si j'arrivais à occuper mon esprit par un nouveau défi. Il était tout trouvé. Il fallait que je reprenne ma liberté au plus vite, que je coupe en douceur ce cordon malsain – malsain pour elle, surtout – qui me liait à Anne-Marie. Je n'avais que trop tardé à me mettre en quête d'un logement, à marquer le territoire de mon autonomie.

Deux semaines durant, je consultai de bon matin les petites annonces du *Figaro*, m'astreignis à monter les étages, à faire la queue dans les cages d'escalier d'immeubles modestes. Célibataire, sans emploi fixe ni feuille de paie, je n'avais aucune chance de signer un bail, je m'en aperçus vite, avec les propriétaires timorés ou les agences circonspectes. De guerre lasse, je me confiai à un ami journaliste qui, par bonheur, connaissait un des responsables de l'office d'HLM de la Ville de Paris. J'étais prête à saisir le premier deux-pièces, le studio, que l'on voudrait bien me proposer.

Anne-Marie rentra avec Patrice et les enfants dans les premiers jours de septembre. Elle portait deux masques sur son visage : celui, bronzé, artificiel, des plages d'été et, dessous, un autre, gris terreux,

qui plissait d'amertume les commissures de ses lèvres et agitait sa peau d'imperceptibles soubresauts. Quand je la mis au courant de mes démarches, elle ne parut pas autrement surprise, me regarda avec tristesse et me demanda, amicale et humble, d'attendre au moins octobre. Patrice reviendrait définitivement à Malakoff au début du mois, elle aurait trop de peine de me voir partir avant. Je lui promis, en l'embrassant, de ne pas la quitter d'ici là.

Anne-Marie reprit, sans joie, le chemin de son agence de voyages et m'annonça quelques jours plus tard qu'elle était victime d'un complot. Un de ses collègues « voulait sa peau ». Il avait profité de ses vacances pour essayer de « lui voler » sa place. Cette nouvelle obsession remplaça un temps, sur le canapé devenu celui de l'analyste, le récit de son naufrage intérieur. J'écoutais, désolée, impuissante. Son horizon s'assombrissait. Puis l'idée de reprendre la vie commune au quotidien devint son unique pensée, sa hantise.

À la mi-septembre, je reçus la bonne nouvelle : le deux-pièces qu'on m'offrait à la porte de Gentilly n'était certes pas luxueux, mais il était ensoleillé et bénéficiait d'une vue imprenable sur le périphérique d'un côté et un vaste cimetière de l'autre. Ce double regard me parut une attraction supplémentaire. N'allais-je pas retrouver devant cet horizon de tombeaux la sérénité de l'Asie face à l'au-delà ? Je devais apprendre, à mes dépens, que la mort est une voisine pernicieuse qui ne cesse de vous harceler.

En attendant que maçons et peintres aient fini de redonner au petit appartement un aspect présentable, je commençai à acheter quelques objets de première nécessité en prévision de mon installation. Au retour de ces courses, je dissimulais soigneusement mes paquets pour ne pas attrister Anne-Marie. Mais vint le moment où je ne pus lui cacher l'imminence de mon départ.

— C'est peut-être mieux comme ça..., dit-elle.

Je lui avais promis qu'elle serait la première à pénétrer chez moi. Je l'emmenai une fois les travaux terminés. Elle marqua un peu de froideur, trouva l'endroit « vraiment petit », la vue sur le cimetière de Gentilly pas bien gaie... Mais, moitié par gentillesse, moitié pour trouver un dérivatif à ses problèmes, elle s'offrit de m'aider à choisir ce qui me manquait encore.

Elle avait son idée sur tout. Malheureusement, nous n'avions ni les mêmes moyens ni tout à fait les mêmes goûts. Je voulais le maximum d'espace, donc, le minimum de meubles, et du blanc partout avec quelques touches de noir. Nous allâmes chez Ikéa et elle finit par me convaincre d'acheter une commode en bois clair verni au

lieu de la petite bibliothèque ébène qui me plaisait tellement. J'échappai aux rideaux compliqués qu'elle voulait confectionner elle-même, choisis des stores écrus prêts à poser. Elle me déclara alors qu'elle s'occuperait des coussins. Peut-être inconsciemment prenait-elle un plaisir masochiste à souligner mon ingratitude de ses traits de bonté et de résignation. La possessive reprenait le dessus sur l'abandonnée.

Pauvre Anne-Marie... Je la sentais dériver sans pouvoir lui venir en aide autrement qu'en l'écoutant se raconter, quand elle oubliait ce mur invisible dressé entre nous par sa sensibilité blessée et par mon désarroi, mon impuissance à lui faire du bien ! Cette séparation devait lui paraître d'autant plus pénible qu'à son bureau tout allait, semble-t-il, de mal en pis pour elle, alors que la vie continuait à me gâter.

Ému par mon histoire, Francis Bouygues m'avait prise en amitié. Dès le printemps, il avait acquis les droits cinématographiques de mon livre avant même sa parution et m'avait demandé, aussitôt libérée de la promotion, de travailler au scénario du film. Il avait mis à ma disposition un somptueux bureau à Ciby 2000, sa maison de production. Tous les matins, j'empruntais maintenant le chemin des Champs-Élysées, comme j'avais suivi, plusieurs mois plus tôt, avec la même régularité, le même émerveillement, la direction de Saint-Sulpice.

C'est là, au cours d'une journée mouillée du début d'octobre, peu après mon emménagement porte de Gentilly – toujours sous le charme de ces nouveautés inouïes : posséder mon « chez-moi », n'être plus dépendante, avoir conquis enfin une intimité –, que je reçus un coup de téléphone du médecin d'Anne-Marie. Il l'avait découverte une heure plus tôt, évanouie devant la porte de son cabinet. Elle avait trouvé la force de sonner avant de sombrer dans l'inconscience.

— Ce n'est pas tout à fait un coma mais une sorte d'état second provoqué par une dépression sévère.

Atterrée par cette nouvelle, j'imaginai ma pauvre amie fuyant, exsangue, toute la matinée sous l'averse, cet ennemi invisible qui la poursuivait. Sans doute, dans un ultime réflexe, s'était-elle souvenue de l'adresse du seul être susceptible de lui porter secours ! À mon tour, comme une folle, je courus vers la rue Marignan, où le praticien avait son cabinet, sans prendre le temps d'appeler un taxi. Elle était là, bouleversée, méconnaissable, ses beaux yeux lumineux éteints sous la boursoufflure du visage, la bouche agitée par des spasmes irréguliers qui faisaient ressortir l'étrange pâleur de ses lèvres. Entrechoqués, les mots avaient du mal à trouver leur discipline...

— Laissez-moi mourir..., je ne veux plus souffrir..., j'en ai

assez..., personne ne m'aime.

Puis il fut question de son travail.

— C'est bien fait, c'est bien comme ça, ils ont fini par m'avoir...

Dans le chaos de sa douleur, elle demeurerait belle, tellement frappée au cœur que la pitié envahit le mien.

Pendant que je faisais de mon mieux pour la calmer, le docteur Roubaud s'assurait d'une chambre dans une clinique de la rue de Tolbiac.

— Il n'est pas utile que je vous accompagne. Mes confrères sont prévenus, ils vous attendent, mais le temps presse, il vaut mieux, Béatrice, appeler une ambulance.

Elle nous emmena toutes les deux vers le XIII^e arrondissement, Anne-Marie perdue dans sa confusion, moi égarée dans mon inquiétude. Des embouteillages immobilisaient souvent le véhicule malgré son gyrophare et l'appel délirant de sa sirène. Anne-Marie cherchait alors à ouvrir la porte pour sortir. Elle était comme ivre, avec des phases d'agitation et de prostration qui finalement l'emportèrent. Elle voulait dormir, dormir, ne plus penser à rien, à rien, répétait-elle. Elle finit par s'écrouler sur mon épaule.

À notre arrivée à la clinique, le cérémonial des urgences commença : deux infirmiers, un brancard, bientôt une chambre impersonnelle au ripolinage immaculé, un lit à barreaux. Je m'occupai, maladroite, inexpérimentée, comme je pus, des formalités d'admission. Quand je rejoignis Malakoff, elle dormait comme un enfant. Je prévins avec précaution Adèle, qui ne parut pas trop étonnée, le « collègue qui lui voulait tant de mal » s'était inquiété de son absence et avait téléphoné pour prendre de ses nouvelles. Ce soir, on dirait aux petits que maman avait dû partir en voyage pour l'agence. J'eus du mal à établir le contact avec Patrice, retourné en Belgique pour ses affaires. Lorsque je parvins à lui parler, lui non plus ne sembla pas surpris. Je perçus, au bout du fil le souffle muet, légèrement irrité, de l'impuissance égoïste. Il ne pouvait, hélas ! rentrer le soir même. Il me confiait sa femme et me remerciait de tout ce que j'avais fait, de tout ce que je ferais pour elle ; il promit d'être là dans les deux jours.

Deux heures plus tard, je revins à la clinique pour apporter les affaires d'Anne-Marie. Elle dormait, toujours assommée par une nouvelle injection de calmant. Le soir, à Malakoff, je m'efforçai de paraître enjouée et de distraire Julien et Martin, comme si de rien n'était. Je couchai cette nuit-là et les suivantes dans ce que j'appellais maintenant, non sans dérision, « ma chambre de jeune fille ».

Très vite vint le moment où mon aide se révéla inutile. Anne-

Marie, soumise à une cure de repos, avait surtout besoin de solitude. Patrice était rentré et Adèle pouvait se passer de moi pour s'occuper des enfants. Le meilleur service à rendre à mon amie blessée était de me faire oublier. Un après-midi, j'eus conscience de lui apporter pour la dernière fois dans sa chambre de clinique un sac de truffes au chocolat et quelques roses tardives du jardin.

Ce n'était pas simple, pourtant ! Comment ne me serais-je pas sentie coupable ? Elle m'avait tout donné et j'avais refusé la douce et implacable dictature de son amitié. Pourtant je n'étais pas responsable de ce naufrage. Comment, sans perdre le reste de mon âme, aurais-je pu accepter, sans m'abîmer à mon tour, de lui laisser prendre en otage mon identité convalescente ? J'étais en état de légitime défense.

Rentrée chez moi, le soir, penchée à la fenêtre qui donnait sur le cimetière, des idées morbides m'assaillaient. Pourquoi tous ces drames sur mon passage ? N'étais-je pas, à mon insu, par ma façon d'être, sans doute, porteuse de tragédies ? N'y avait-il pas en moi un démon que le père Gabriel, si attentif à me tranquilliser, n'avait pas démasqué ?

Alors, pour échapper à cet engrenage, je me retournais côté vie. Je m'appuyais, cette fois, au minuscule balcon surplombant le périphérique et je regardais onduler indéfiniment dans la nuit qui tombait le serpent rouge et jaune des voitures, des camions, qui filaient indifférents dans un sens et dans l'autre. Rien ne saurait arrêter ce flux. Pourvu que rien ne m'arrête dans cet éveil difficile, pourvu que je ne laisse pas trop de blessés sur le bord de ma route.

Pour me donner de la force, je me disais que j'avais opté pour le seul et bon parti qui fût à ma portée. Certes, j'avais ma part dans le drame d'Anne-Marie, mais je n'avais « que » ma part. Un autre, une autre que moi, aurait pu tout aussi bien devenir le révélateur involontaire de ses blessures, le miroir sorcière où certains êtres trop fragiles, trop rêveurs se perdent. L'effondrement passager d'Anne-Marie devait de toute façon arriver. Je n'avais été qu'un des instruments de son destin.

C'était injuste puisqu'elle était ma protectrice ; puisqu'elle m'avait donné le courage de redémarrer. Peu à peu, sans le chercher, sans même y rien comprendre, je lui avais dérobé le peu de force qui lui restait. Alors je m'accusais : « Voleuse de paix, destructrice de bonheur innocent ! »

Je me sentais honteuse d'avoir frayé mon chemin dans des ruines mais fière d'avoir choisi moi-même la trajectoire de ma destinée. Onze ans de totale soumission ne m'avaient donc pas totalement brisée. Depuis ma rencontre avec Robert Laffont, mon retour d'adulte à Romilly, ma visite au Carmel, j'avais peu à peu réappris à marcher.

Maintenant je prenais conscience, et pour la première fois, d'avoir opéré un vrai choix, apparemment égoïste, mais ô combien plus déchirant que tous les autres.

Je ne verrai plus Anne-Marie avant longtemps. Nos guérisons en dépendent. Cette expérience cruelle – le sacrifice volontaire d'une amitié – ne s'appelait pas trahison mais sauvegarde. Nous allions, l'une et l'autre, nous meurtrir sur les barbelés des sentiments enfouis. Seule, désormais, j'essaierai de creuser, patiemment et le plus avant possible, le sillon de mon autonomie.

TROISIÈME PARTIE

Retour en Thaïlande

De nouveau l'année entrainait dans son hiver, mon second hiver en France. De nouveau j'irai partager avec grand-mère, et Josette peut-être, la dinde de Noël à Romilly, mais cette fois sans vaine anxiété, comme un rite naturel. Mieux que ma mère, la vieille dame courageuse avait su finalement assumer ma confession de *L'Épreuve* et, quand il l'avait fallu, clore le bec aux porteurs de ragots. Avec Anne-Marie j'avais tenu bon. Le plus dur était de ne pas revoir les enfants. Mais je ne pouvais, dans son intérêt, faire les choses à moitié. Adèle l'avait compris : je lui téléphonais de temps à autre pour prendre des nouvelles. J'étais, de surcroît, trop occupée pour m'abandonner aux pièges du remords, aux mauvais conseils de la sensiblerie.

La promotion du livre avait repris, à l'étranger cette fois, et je devais alterner les voyages pour Robert Laffont avec la poursuite du scénario chez Francis Bouygues. Ma vie avait deux versants. L'un actif, peuplé de visages nouveaux, de chambres d'hôtel en Allemagne, en Italie, en Suède, de débats, de déjeuners ou de dîners où j'arrivais à ne plus faire trop piètre figure. L'autre d'une solitude presque farouche, celui de mon refuge de la porte de Gentilly que personne ne violait et dont j'associais la virginité à celle de la piscine voisine où, tôt le matin, j'aimais aller nager. Je passais ainsi sans césure du blanc encore intact de mon minuscule appartement au gris fatigué des carreaux de faïence de ce grand bassin municipal presque vide, résonnant de clapotements mystérieux. Le tout faisait partie de mon univers préservé, celui dont le secret lustral m'était nécessaire pour mieux affronter l'autre. Ma chasteté s'y ressourçait sans même que j'y prisse garde.

Je ne revendiquais aucun mérite si tant est qu'il pût y en avoir à contrarier, sans volonté précise, les lois de la nature. J'étais une femme sans besoins ni tentations ; celle d'un homme ne m'était jamais revenue depuis qu'Eddy l'avait associée à l'image de la mort. Quant au désir des femmes, il s'était évanoui comme un égarement de prisonnière, après ma brève aventure avec Noor, mon amante de Penang. Ce que j'avais dû subir par la suite avec la violeuse de Kajang

avait parachevé mon dégoût du sexe. Je dis ici « dégoût » dans le souvenir écœuré de cette humiliation. Mais la réalité durable était plutôt celle d'un profond sommeil des sens. Un jour, me disais-je, je me réveillerai. Et je n'y pensais plus.

Parfois, dans ce monde carcéral où les filles ne rêvaient que de débauches à l'heure même où elles franchiraient dans le bon sens les portes de la prison, j'accompagnais, complice, leurs fantasmes érotiques. Elles racontaient leurs exploits amoureux, réels ou imaginaires, à l'asiatique, sans détails épais. Ces dévergondages verbaux, matière à rire, chasse-spleen innocent, nous faisaient un moment oublier nos barreaux. Ils s'étiraient comme les couplets d'une chanson de geste, relancés par l'une ou l'autre, chacune inventant les siens comme en un tournoi floral et ne laissant à aucune le soin d'avoir le dernier mot. Le désir, pour moi, étant devenu une idée de complainte, la ritournelle d'un autre temps, une abstraction entêtante.

Et puis, un jour, une sorte d'ange passa.

Au commencement, ce ne fut qu'un élan plus vif de curiosité et de bienveillance. Des « messieurs », à l'étape médiane de leur vie d'adulte, au sommet de leurs facultés intellectuelles et de leur épanouissement, j'en fréquentais pour mon bonheur presque tous les jours.

Les uns étaient écrivains, cinéastes, éditeurs ; d'autres médecins, directeurs de recherche en biologie ou en sciences humaines. Ils publiaient des livres, porteurs de messages, s'engageaient dans des combats passionnés pour faire reculer la maladie, l'ignorance, la misère. Il en était de très médiatiques et d'autres moins connus du grand public, plus secrets, plus réellement fervents. Ceux-là préféraient leurs laboratoires aux studios de télévision et, sans fuir les tribunes où ils se savaient compétents et utiles, regardaient l'existence avec la modestie émouvante du savant. Ils me touchaient davantage. Leur savoir était considérable et, en humanistes, ils le comptaient pour peu. Explorateurs de la perfection, ils l'approfondissaient chaque jour. Pierre était l'un d'eux, le meilleur sans doute.

Nous nous connûmes au cours d'un dîner. Autour de lui flottait une aura d'humour, de sagesse joyeuse et de disponibilité. Il possédait le patrimoine secret de certains hommes de son âge : une séduction à parts égales de l'esprit et du cœur, sans l'ombre de pose ni de scepticisme ranci. Dans un cénacle où brillait le paradoxe, il étonnait par l'aisance de sa simplicité. Je l'avais trouvé plus drôle, plus original que les autres invités. Et avec moi, qui n'étais rien, son naturel avait fait un miracle. Alors que je me considérais, au regard de ces êtres

choisis, comme une convive déplacée, incongrue, j'eus avec Pierre l'impression d'exister sans passé défini ni futur programmé.

Tout devenait simple soudain. Après la soirée, il me raccompagna en taxi jusqu'au bas de mon HLM. J'étais si heureuse d'avoir vaincu ma timidité et lui paraissait si ému par ma jeunesse, mon égarement, qu'avant de nous séparer nous échangeâmes, en effleurant nos lèvres de la pulpe des doigts, la promesse incertaine d'un baiser.

Pierre partait le lendemain pour une tournée de conférences aux États-Unis et au Canada, et moi, quelques jours plus tard, pour la Thaïlande où Francis Bouygues m'envoyait avec ma coscénariste en mission de repérages. Libres l'un et l'autre, nous nous promîmes de nous retrouver. Pour la première fois depuis douze ans, j'eus envie d'un homme. Il eût pu être mon père ; je n'y songeais même pas. Aux garçons de mon âge, il me semblait, depuis longtemps déjà, n'avoir rien à dire et si peu à offrir.

Nous volons vers Bangkok. L'Asie, je connais, et pour cause. Catherine en ignore presque tout, et j'essaie de lui en expliquer la complexité envoûtante. Mais rien ne remplacera jamais le choc de la découverte de cet impalpable sur le terrain. Je me suis promis, c'est mon rôle, de lui faire saisir charnellement la fascination et le piège de ce monde – l'Asie n'est pas un continent, mais un monde à lui seul –, son mélange de douceur et de violence cachée. Catherine doit assimiler cet amalgame pour comprendre, pour entrer dans ma peau. Dans l'avion, nous grillons cigarette sur cigarette en essayant de mieux nous connaître. Divorcée d'un cinéaste, encore coincée entre deux univers, la quiétude qu'elle vient de quitter et les contraintes du travail et de l'abandon où elle fait courageusement ses armes, ma compagne de voyage est une jolie femme de quarante-cinq ans toujours en quête d'elle-même. Cette démarche peut nous aider ou rendre plus difficile notre collaboration si ses propres tourments l'empêchent de savoir regarder autour d'elle. Puissent ma sympathie, ma prévenance, mes efforts être les garde-fous vigilants de cette fragilité inattendue. Au moins celle de Catherine me fait-elle oublier la mienne. Je reviens à l'Asie avec charge d'âme, ce n'est pas le moment de flancher !

Assoupie quelques heures, notre excitation commune renaît quand l'appareil dessine des cercles au-dessus de la capitale du « pays des Hommes libres », puisque telle est la traduction littérale du mot Thaïlande. Des canaux de jadis qui valurent à Bangkok, au temps de Joseph Conrad, de Somerset Maugham et de Graham Greene, la réputation d'une Venise extrême-orientale, on ne distingue

aujourd'hui presque plus rien du ciel. Le béton en fait son menu quotidien depuis que j'ai découvert cette ville il y a quatorze ans déjà. Seul miroite franchement, sous un ciel d'acier, le large ruban de la rivière Chao Phraya, tandis qu'un éclat furtif, ici et là, signale comme un vestige du passé la présence intermittente d'un de ces *klongs* d'eau saumâtre provisoirement épargnés par la spéculation immobilière. Y a-t-il encore place, dans ce décor où le présent se conjugue au futur, pour les sampans à fond plat regorgeant de tous les fruits et de tous les légumes du marché flottant ? Pour les embarcations chargées de jeunes bonzes rieurs au crâne rasé et en robe safran ?

Cette haleine d'air chaud et humide aux relents de mangue et de goudron, je la reconnaîtrais entre mille bouffées de vie. C'est mon parfum d'Asie. Il va m'envelopper de nouveau, de nouveau me dissoudre et je n'y pourrai rien. Et là, du haut de cette passerelle, au sortir de la carlingue et de son air climatisé, j'éprouve un vrai désarroi. Onze ans de mon existence reprennent leurs droits. Des mots malais se précipitent dans ma bouche, des images de soumission occultent tout l'apprentissage laborieux de mon frêle passé de France. Catherine me pousse en avant, ne comprend plus mes explications, s'inquiète de mon trouble. Je souris : ça passera... Mais le choc émotif a été si rude que je continuerai à m'adresser spontanément à elle, tout au long de la journée, dans ce sabir mi-malais, mi-anglais, le langage de ma prison orientale. Le cicérone est en perdition... Elle ne sait plus qui elle est ni où elle est... Belle performance pour une initiatrice !

Heureusement, il y a Vorasit. Vorasit est un photographe thaï, correspondant de l'agence de Jean-Loup. Il nous attend, élégant et fluët, derrière les guichets de police et la douane de l'aéroport de Don Muang. Il met à notre disposition sa complaisance, l'entregent que lui vaut son haut fonctionnaire de père et son propre rôle au service de presse du palais royal. Tout sourire et toute discrétion, il nous conduit dans sa voiture, là même où il n'aurait jamais amené de son propre chef deux femmes occidentales : à Patpong, le quartier des nuits chaudes où la vie ne s'arrête jamais.

C'est là qu'à Paris, en souvenir de mes éblouissements d'adolescente, j'avais décidé d'attirer Catherine. Nous disposons de peu de jours. Généreux, Francis Bouygues nous aurait volontiers offert le sublime Oriental ou quelque autre palace pour touristes fortunés. Mais je voulais que ce séjour fût pour moi un retour aux sources et pour Catherine une immersion complète dans l'agressive réalité asiatique.

En m'entretenant avec Vorasit au téléphone, je lui avais donc demandé de nous trouver un hôtel propre pour Thaïs aisés, fussent-ils

en goguette. L'Orchidée était ce que nous appellerions chez nous un « hôtel de passe ». On y jouait toute la nuit, on s'y faisait masser comme il se doit, et sa boîte, où se déhanchaient d'aguichantes *go-go girls*, ne désemplissait pas de clients émoustillés. Mais je connaissais assez l'Asie pour savoir qu'on nous importunerait beaucoup moins dans ce lieu de plaisirs – où certains habitués venaient d'ailleurs dormir fort bourgeoisement – que dans n'importe quelle pension de luxe pour Occidentaux. La frustration est-elle mère de tous les vices ? Sans doute, mais, pour leur bonheur, ce tourment-là est étranger aux bouddhistes... Avec la bénédiction amusée du prévenant photographe de la Cour, nous déposâmes nos bagages dans nos chambres de l'Orchidée, ouvertes sur les galeries superposées d'un vaste patio. Puis, d'emblée, nous nous enfonçâmes dans le labyrinthe de la ville. Complice bientôt de mes choix aventureux, Catherine était au comble de l'excitation.

Trois jours durant, nous visitâmes Bangkok à notre fantaisie tout en cherchant les endroits où nous pourrions tourner certaines séquences du film. Il n'était pas question, en effet, de nous rendre avec une équipe en Malaisie. Catherine, seule, en principe, irait à Penang puis à Kuala Lumpur et à Kajang pour se pénétrer des lieux où s'était déroulé mon drame. Je devais l'accompagner jusqu'à la frontière malaisienne où, de Penang, viendraient nous rejoindre Nicole et Jean. Peut-être même Tuan Nik, bien que le voyage de Kuala Lumpur jusqu'au sud de la Thaïlande fût long et fatigant.

Revoir mes amis – « mes parents » –, et les revoir en Asie, était pour moi un inestimable cadeau. J'avais eu la chance d'accueillir Nicole à Paris au début de l'été dernier. Retrouvailles magiques. Ensemble, profitant d'une présentation de *L'Épreuve* dans plusieurs villes du Midi, nous étions descendues à Marseille, invitées par Claire, l'ancien consul de France à Kuala Lumpur. Avant de rejoindre son nouveau poste en Afrique, Claire, toujours aussi vive et gaie, Claire, secouant avec entrain ses mèches blondes, nous avait fait les honneurs de sa maison et de sa ville. Elle en connaissait tous les mystères ; elle en aimait passionnément les charmes négligés.

Mes pensées étaient si occupées par l'imminence de ce nouveau rendez-vous avec Nicole et Jean à une nuit de train de Bangkok que j'en oubliais parfois mes devoirs de guide appointée. Le souvenir d'un coucher de soleil sur le Vieux-Port, d'un matin cézannien à l'Estaque, d'un crépuscule soulignant les arêtes pures des îles sur la sérénité transparente de la Méditerranée, m'arrachait soudain à la curiosité immédiate d'un palais ou d'un temple siamois. N'étais-je portée que par la joie de revoir Nicole ou étais-je enfin libérée de l'Asie ?

Passé le premier moment de trouble qui m'avait saisie en débarquant, je me sentais parfaitement à l'aise dans cette fourmilière colorée où, entre deux rendez-vous officiels, nous creusions d'un pas alerte, Catherine et moi, nos petites galeries.

Même au cœur de cette période dite « sèche », ma peau reprenait cet aspect soyeux que quatre saisons françaises lui avaient fait oublier et je sentais mes cheveux gonfler d'aise. J'étais *sabai* comme on dit là-bas, c'est-à-dire bien, contente, et même *sanouk*, d'humeur rieuse, attentive aux réactions de Catherine. Dans les marchés, nous passions de la splendeur délicate des parterres de fleurs à la puanteur des poissons séchés puis au vertige entêtant des mangues, des papayes, des ramboutans poilus, des durians verts et piquants aux relents de fromage pourri, qui sont au goût des Extrême-Orientaux ce que le caviar est au nôtre.

Derrière son mur de béton, ses avenues constamment embouteillées par des voitures suicidaires, des camions fous crachant une fumée âcre, des *touk-touk* à trois roues, fragile habitacle de tôle emportant à toute vitesse leurs passagers dans un slalom pétaradant, Bangkok cachait les vestiges miraculeusement intacts de sa civilisation millénaire : temples – aux couleurs des feuilles et du sang –, statuaire à la gloire du sourire mystérieux et imperceptiblement changeant du seigneur Bouddha. Nous en trouvions la trace partout dans les coulisses de la vie quotidienne, dans une succession de scènes bucoliques d'un naturel de paradis perdu : jeux d'eau des enfants dans les éclats de rire, moines en quête d'offrandes ou consacrant en toute familiarité, pour une poignée de billets sales, quelque nouvelle boutique de mode. Dans un recoin de canal fétide, une femme à genoux sur le fragile ponton de sa mesure puisait de l'eau avec une boîte de conserve à l'endroit même où son bambin accroupi venait de relâcher ses entrailles !

Entre séduction et répulsion, Catherine n'hésitait pas. Le spectacle de la prostitution adolescente dans notre quartier de Patpong la révulsait. Elle n'arrivait pas à intégrer l'idée qu'elle voyageait dans un pays où le péché n'existe pas, où l'érotisme pouvait être, dès le plus jeune âge, le plaisir des innocents assorti d'une technique séculaire. Jetés en pâture à la salacité des *farangs* (les étrangers) mais aussi de leurs compatriotes adultes, contraints par l'affreuse nécessité de survivre et la pression familiale qui les poussait à la prostitution, ces petits garçons et ces petites filles subissaient une civilisation qui travestissait la signification de ce mot et la nôtre qui en faisait ses délices. Qui étaient les véritables responsables de ce viol de l'enfance ? Je n'avais pas vraiment de réponse aux interrogations que Catherine se posait de sa voix un peu rauque, rongée par trois paquets de cigarettes quotidiens.

Pour lui faire comprendre plus intimement ce couple étrange qu'un sourire immuable peut former avec l'irruption soudaine de la violence, je l'entraînai un soir, avec Vorasit, à un match de boxe thaïe à Lumpini.

Le stade couvert de Lumpini est une vieille structure de bois résonnant des cris d'une foule passionnée, à grand-peine couverts par les gongs, les cymbales et les sons aigres d'un orchestre traditionnel. On parie gros sur les combattants, qui arrivent en peignoir et gants de boxe, comme partout ailleurs, mais vont jouer ici des coudes, des genoux et des pieds avec une ardeur qui, plusieurs fois l'an, se révèle meurtrière. Le vainqueur peut gagner jusqu'à trois cent mille baths (soixante-dix mille francs) au terme de cinq rounds de trois minutes, mais un coup de talon, décoché comme une flèche à la tempe, risque de coûter la vie d'un des deux combattants dans l'indifférence générale. Ces gringalets souriants qui exécutent avant le combat une danse rituelle, presque féminine, devant les poteaux du ring, se révèlent des boules de nerfs assassines, des tueurs impitoyables une fois la lutte engagée. Et nul ne s'apitoiera si l'un d'eux reste au tapis. La mort n'est rien qu'un passage entre deux vies. *Mai pen rai* (ce n'est pas grave, ce n'est rien)... Le match terminé, aucun applaudissement ne salue le vainqueur. Le public, muet, compte ses gains ou ses pertes avant que l'orchestre ne reprenne son rythme cadencé pour accompagner une nouvelle danse. C'est le moment, s'il y a mort d'homme, où l'on évacue discrètement le brancard.

Catherine a compris. Quand elle marchera sur mes traces en Malaisie, elle saura mieux déceler le repaire du tigre sous l'indéchiffrable et si serein visage de l'Asie. Encore faut-il qu'elle n'exagère pas ma leçon. L'exquise politesse extrême-orientale ne cache pas que des pièges, son sourire n'est pas toujours trompeur. Il sait être attention à l'autre, règle de bonne conduite et non hypocrisie déguisée. La sentant soudain angoissée à l'idée de franchir la frontière d'un pays qui m'a retenue plus de dix ans dans ses rets, j'insiste sur l'aspect positif de l'éthique asiatique, sa lucidité, sa tolérance – moins évidente, il est vrai, en terre musulmane, et la Malaisie en est une –, sur la place à peu près constante qu'occupent les justes, les médiocres et les malfaisants sous toutes les latitudes.

Je lui parle de Tuan Nik qui, je l'espère encore, nous rejoindra à Hat-Yay, la ville du sud vers laquelle roule à présent notre train de nuit. Nous avons quitté Bangkok à l'heure où le soleil décline sur les rizières et lèche l'écume sur l'échine des buffles bruns. Nous traversons des villages de dessins d'enfant, avec leurs écoliers sages en uniforme propre qui nous envoient des saluts sur les remblais de la

voie ferrée. Nous descendons le long de la mince péninsule que le royaume de Siam partage avec l'ombrageuse Birmanie. Cette nuit nous passerons au large de Ko Samui, l'île rouge où j'ai cru trouver, il y a bien longtemps, mon premier amour exotique. Dom, pour moi alors, était l'image même d'une contrée fascinante et je me fondais dans cette illusion sans savoir vraiment à qui je me donnais. Préfiguration d'Eddy, il avait disparu sans laisser la moindre trace quand je voulus le rejoindre à Bangkok. Au moins lui ne m'avait-il pas fait trop de mal. Je saluerai, si je reste en éveil, son souvenir furtif en mémoire de ma désolante et incorrigible naïveté...

J'ai aimé ce train cahotant et familial où, pour franchir les quelque mille kilomètres qui séparent Bangkok de Hat-Yay, les passagers s'installaient comme chez eux. Nous avons pris des secondes et nous n'eûmes pas à le regretter. De l'autre côté du couloir central, nos vis-à-vis étaient deux commerçants qui, après avoir desserré leurs ceintures, retiré leurs chaussures, jouaient commodément aux cartes devant une bouteille de Mékong, le whisky local, en grignotant avec application des graines de pastèque et des cacahuètes. Des hôtes rustiques assuraient le service des glaçons, du thé bouillant et du dîner composé d'une cinquantaine de plats au choix, présentés dans des petits bacs de tôle brûlante. Entre-temps montaient à une station, descendaient à la suivante des marchands ambulants avec leurs paniers remplis à ras bord de brochettes ou de petites bananes dorées servies dans des feuilles de papier journal. Partout des paquets s'entassaient, signe d'un trafic intense entre la ville frontalière et la capitale. Les toilettes faisaient douche et demeuraient, malgré la multitude des voyageurs, d'une honnête propreté. Cet aimable état de chose était auprès de Catherine ma « dissertation philosophique » tout en nuances rassurantes. Le nez collé à la vitre, ma compagne acquiesçait en regardant, fascinée, une épaisse forêt d'hévéas s'enfoncer dans la nuit. Nous nous endormîmes, heureuses, bercées par la musique des trains d'autrefois, rêvant, sans trop y croire, aux histoires de bandits qui, dans cette province éloignée, coupaient encore les voies ferrées pour dévaliser les voyageurs. Aussi cruels qu'ils soient, conclûmes-nous, apprivoisées, nos assaillants auraient toujours le sourire rassurant des gens d'ici !

Savoir aussi s'aimer...

Hat-Yay est un immense bazar élevé dans la poussière du sud où les Malaisiens viennent se défouler et faire leurs courses à meilleur compte que dans leur pays. Partout, les bordels étalent leur faux luxe, leur vraie luxure. Le lieu n'est pas idéal pour accueillir deux religieux, je me console : les miens en ont vu d'autres !

Dès l'arrivée du train au lever du jour, j'ai laissé Catherine dans une petite échoppe près de la gare avec nos bagages et suis partie à la recherche d'un hôtel où nous loger avec nos hôtes, qui vont atterrir dans quelques heures. Cette attente de Nicole et de Jean, je veux la savourer seule. J'ai besoin de solitude pour m'y préparer. Le deuxième établissement que je visite me paraît convenir : Dieu merci, ce n'est pas le genre de l'Orchidée. J'y réserve trois chambres, une double pour Nicole et moi, une seconde pour Jean, une autre pour Catherine. Cette dernière se repose pendant que j'accours à l'aérodrome. Je me morfonds une heure, et, enfin, le petit appareil à hélices en provenance de Penang se pose.

Je les aperçois de loin dans la lumière éblouissante du terrain, elle, toujours rondelette dans ses robes de coton à fleurs, lui, massif, avec sa chemise flottante, sa casquette de surplus militaire, ses grosses lunettes d'écaille. Ils roulent un peu en marchant comme des marins en bordée, s'arrêtent de temps à autre pour ponctuer d'une surprise, d'une saillie, quelque affectueuse chamaillerie. On jurerait un vieux couple. Leur couplet, je le connais par cœur, je l'entends déjà avant qu'ils ne soient dans mes bras :

— Tu fumes trop, Jean, tu sais bien que tu dois te ménager !

— T'inquiète pas, ma petite sœur, sans ma pipe, Dieu m'abandonne !...

— Cesse de blasphémer, misérable...

Mots tendres de tous les jours : surtout ne prends pas froid, attention au soleil, pose ton sac, Béa va t'aider... Dieu, avec ou sans sa pipe, m'a donné deux parents, et ils me parlent comme à leur fille retrouvée après une courte absence. Ce sont les parents que je n'ai pas eus, ceux que j'aurais rêvé d'avoir, et qui m'aiment, j'en suis sûre, comme ils auraient aimé leur enfant.

Tandis que Jean s'octroie une sieste et que Catherine s'enferme pour mettre ses notes à jour, nous parcourons, Nicole et moi, main dans la main, les rues sans charme mais grouillantes de la ville, nous amusant de l'abondance et de la variété des étals, achetant ce qui nous manque encore pour la dînette surprise que j'ai apportée de Paris. Nous dénicherons même chez un boulanger de ce coin perdu de la baguette croustillante à souhait ! Demain nous irons prendre le frais de la mer à Songkhla, la plage voisine.

Nicole est réellement préoccupée par la santé de Jean. Elle craint pour son cœur, le traite de vieux Breton têtu, revient sur cette goutte qui l'accable... Tuan Nik a promis de nous rejoindre ; il faut que nous l'appelions pour lui communiquer notre point de chute. Les nouvelles les plus tristes sont repoussées à plus tard. Soudain, le regard de Nicole change, sa lumière vacille, seule la foi lui conserve sa clarté. Elle me confie qu'elle a dû s'occuper trois jours durant d'une maman accourue à Penang l'avant-veille de l'exécution de son fils :

— Comment la consoler, lui faire accepter l'inacceptable des hommes ? La douleur était la plus forte. Je pensais à Ramalingam vivant, à la paix qui l'avait touché sur le chemin de la potence, à cette sérénité presque surnaturelle que nous n'avions pas le droit de troubler, qu'il avait si courageusement, si chèrement conquise. Je ne cherchais même pas à trouver les mots... j'étais vouée au silence.

Nous venons tous les quatre de « faire réveillon » dans notre grande chambre à deux lits, nappe posée par terre, champagne dans un seau à glace, ventilateur ronronnant au-dessus de nos reliefs de foie gras truffe dans des assiettes de carton. À quelques jours près, c'est notre Saint-Sylvestre, ses vœux et ses baisers. Catherine s'est bien intégrée à notre singulier trio. En regagnant sa chambre, elle m'a dit :

— Tes amis sont des saints !

Des saints, sans aucun doute, et des saints gais ! Jean, reposé, s'est montré particulièrement disert, dans son style bourru, plaisantant de tout et de lui-même, avec cet étonnant et inimitable accent anglais que quarante ans d'apostolat dans les anciennes colonies britanniques lui ont façonné bien malgré lui.

Maintenant, nous nous retrouvons seules, Nicole et moi, sous le fanal vieux rose de notre lampe de chevet. Il est tard, nous sommes épuisées d'émotion. Rien, pourtant, ne nous ferait nous endormir sans avoir encore et encore causé pour profiter de ces instants si rares et que nous savons comptés.

— Vous vous souvenez de notre première nuit au Hilton de Kuala Lumpur ? C'est comme si c'était hier et pourtant quinze mois ont

passé... Tellement de choses... Je ne sais plus très bien où j'en suis. Tantôt j'ai l'impression que rien n'a changé, tantôt que la liberté me fait perdre ce regard qu'en prison j'avais appris à poser sur le monde. Grâce à vous. J'ai peur, Nicole, de ne plus posséder votre indulgence, de devenir dure ; pire, indifférente...

— Ne dis pas de bêtises, Béa. Quand je t'ai vue t'envoler, tu n'étais que fragilité. Aujourd'hui, tu as commencé à remplir les vides, le vide creusé par ta libération. On ne passe pas impunément de l'état de prisonnière à celui d'adulte responsable. Quel que soit leur âge, les reclus deviennent des enfants. Tu es en train de vivre une seconde naissance... avec la liberté en prime.

— Mais comment faire, Nicole, comment faire pour ne pas me montrer injuste avec les autres, avec moi-même, surtout avec moi-même, comme vous me le rappelez si souvent ? *L'Épreuve* n'a pas complètement chassé mes vieux démons, ils me poursuivent encore, me tourmentent...

— Comme chacun d'entre nous, ma petite Béa, comme le Christ. N'essaie pas de préjuger de tes forces, tu t'essoufflerais. Commence par t'aimer telle que tu es, sans jamais avoir honte puisque le Seigneur nous a faits à son image.

— Et pourtant, avec Anne-Marie, j'ai cru que j'étais vous et qu'Anne-Marie était moi. J'ai voulu distribuer ce que je ne possédais pas, et notre amitié est devenue rupture...

— Et avec ta grand-mère et ta mère, as-tu fait la paix ?

— Maintenant je les accepte. C'est Josette qui m'a mise au monde, qui m'aime à sa manière. Mais l'attention, la compréhension, c'est auprès de vous, Nicole, que je les ai trouvées. Et pourtant, vous n'êtes pas ma mère naturelle. Quant à grand-mère, elle a réappris à sourire depuis mon retour.

— C'est déjà ça. Vous ne vous entendrez sans doute jamais beaucoup mieux. Mais elle sait qu'elle n'est pas reniée, et toi, tu dois te sentir plus légère.

Comment restituer le véritable climat de nos échanges, leur liberté de ton, leurs incidentes, nos rires, nos émotions, ce va-et-vient de si totale et réciproque confiance qu'aucune fausse pudeur jamais n'interrompt.

Je suis tentée de prononcer le nom de Pierre. Les mots ne passent pas. Ce n'est pas un secret que je cache à Nicole, c'est un caillou porteur, en équilibre instable, que je n'ai pas le droit de bouger – et qui demain ne comptera peut-être plus, ne devra plus compter –, si je veux qu'il étaye l'édifice fragile de ma nouvelle existence. Il y a si longtemps que je vis tendue dans un présent de survie, avec mon passé pour seule référence, que toute projection dans l'avenir m'est

étrangère. J'espère, mais je n'ose... Et ici moins encore qu'en France. En Asie, « Soyabin » se rappelle vite à Béatrice.

« De quel droit, insolente !... »

De quel droit, en effet, m'inventer un futur ?

Mais ce n'est pas grave... J'arriverai un jour aussi à me débarrasser de ces souvenirs maudits. Un jour je ferai des projets. Un jour, si Dieu le veut, je pourrai parler à Nicole de Pierre ou d'un autre. Je glisse sous mon oreiller, avec mille précautions, l'image tremblée de cet homme et je m'endors en la protégeant d'un sourire presque heureux.

Un juste et le monde est changé !

C'est aujourd'hui, en Thaïlande, la journée de l'enfance, et la plage de Songkhla, sur le golfe de Siam, est envahie par les écoliers en vacances. Le ciel est encombré de cerfs-volants capricieux. La mer est grise, agitée par des rafales de vent humide, et le père Jean peine à marcher sur le sable où s'enfoncent nos pas. Nous trouvons refuge dans un restaurant sur pilotis. Rien d'autre à faire que de jouir de nos présences qui, demain, redeviendront absences. Nous commandons du poisson, du riz et de la bière tandis que Catherine profite d'une éclaircie pour prendre un bain de soleil à quelques pas de nous.

En attendant le repas, nous parlons de Tuan Nik, qui s'est annoncé pour le lendemain matin. Nicole et Jean auront tout juste le temps de le croiser avant de rentrer à Penang.

Notre ami n'avait pas les moyens de s'offrir l'avion. Il allait voyager toute la nuit dans un car. L'obole que la sœur et le père avaient acceptée de moi, ou plutôt de la générosité de mon employeur, il était hors de question que Tuan Nik y consentît. Et il accourait pourtant, sans hésiter, à ce rendez-vous de l'affection ! J'en étais touchée aux larmes. Ce témoignage de fidélité, d'honnêteté, d'indépendance, quel réconfort pour Nicole et Jean, quelle récompense aux efforts déployés en terre malaisienne. Qu'un haut fonctionnaire de leur pays d'adoption vînt, spontanément, à ses frais, manifester à une fille qui lui avait attiré tellement de tracasseries le témoignage de son attachement, réduisait à un néant honteux les généralisations abusives sur la corruption, le cynisme, la cruauté de la Malaisie et du monde asiatique en général.

Risquait-il d'encourir encore quelque ennui par ma faute ?

Nicole et Jean me rassurèrent. Bien que « placardisé », Tuan restait, selon eux, trop respecté pour être inquiété. Il n'empêchait que mon cas était toujours sous haute surveillance. Tous les articles me concernant ou relatant les propos que j'avais tenus sur la Malaisie étaient épluchés à l'ambassade à Paris et retransmis aussitôt à Kuala

Lumpur. Le livre lui-même avait été passé au crible. Peut-être les autorités, lucides, en avaient-elles conclu que l'humanité de Tuan Nik, si largement décrite, servait l'image de son pays davantage que la rigueur barbare de ses lois ?

Nous en étions là de nos réflexions quand, de la plage, nous parvinrent les cris d'une querelle qui ne cessait de s'amplifier. Au loin Catherine, s'enveloppant d'un bras dans son drap de bain, faisant de l'autre des moulinets affolés, tentait de briser le cercle d'une vingtaine de gamines agressives et hurlantes. Certaines lui jetaient des cailloux, toutes l'accablaient de sarcasmes. Elle réussit néanmoins à s'enfuir avant que nous n'ayons le temps d'intervenir et s'affala, tremblante, à notre table. Jean et Nicole essayèrent de disperser l'essaim des écolières et de leur faire entendre raison pendant que je rassurais Catherine.

Elles n'étaient pas mal intentionnées, ces petites musulmanes, en robe longue et foulard sur la tête... Elles étaient simplement curieuses, trop curieuses, trop familières pour les critères occidentaux de la belle Française. Comme l'avaient été mes codétenues avec moi en prison, elles ne l'avaient pas laissée un moment en paix, posant des questions ingénues auxquelles Catherine, n'y comprenant rien, n'avait su que répondre, s'enhardissant à toucher ses affaires, ses bras, ses cuisses... Plus elles riaient, plus Catherine s'énervait. Bientôt, elle eut peur et montra sa colère. Alors les injures surgirent, les cailloux commencèrent à pleuvoir... Mieux encore qu'à notre match de boxe thaïe, Catherine comprit le sens d'une violence tapie derrière le rideau de soie. Ce n'était pas fatalement un débordement dangereux, encore moins durable, mais il fallait à chaque instant s'attendre à voir bondir le tigre au moindre faux pas.

Nous expliquâmes encore, plaisantâmes pour la détendre.

— Tu sais de quoi elles t'ont traitée ? De « singe blanc » !

— N'importe, ce pays me fiche les boules ! articula-t-elle avec un rire nerveux qu'accentuait la raucité de sa voix. Et je ne te parle même pas des patelins où tu m'envoies !

Pauvre Catherine ! J'eus alors très envie de ne pas la laisser seule. Mais avais-je le droit de retourner là-bas ?

Tuan Nik débarqua comme prévu de la gare routière le lendemain matin, et nous tîmes, autour d'un solide petit déjeuner, une sorte de conseil de guerre.

Un peu fripé mais rayonnant, Tuan assurait que je n'avais rien à craindre si je revenais en Malaisie. Il nous prenait, Catherine et moi, sous sa protection, nous logerions sous son toit et personne ne viendrait me demander des comptes !

Nicole et Jean étaient d'un autre avis. Ce voyage était prématuré et inutile. On le prendrait pour une provocation. Catherine elle-même devrait se faire la plus discrète possible. Mais qu'elle ne s'inquiète de rien, on veillerait sur elle.

Un peu rassérénée à l'idée de voyager en compagnie des deux religieux, Catherine se barda d'héroïsme au prix d'une ration supplémentaire de cigarettes. Mais elle m'avoua à son retour qu'elle n'avait jamais cessé d'être talonnée par une angoisse irraisonnée. Outre mes leçons, elle avait entendu parler du fameux *amok* malais, lu sans doute le roman de Stefan Zweig, qui en porte le nom. Partout où elle passait, elle s'attendait à voir surgir des petites filles transformées en furies qui la lapideraient...

Au début de l'après-midi, je me retrouvai seule avec Tuan Nik. Il n'eut de cesse de combler de mille attentions le vide de mon cœur. Le lendemain, il m'emmena visiter un de ses anciens détenus dans la région d'Hat-Yay. C'était encore une manière délicate de me montrer que je ne devais ni à mon sexe ni à ma qualité d'Occidentale l'intérêt qu'il portait à quelques-uns de ceux dont il avait eu la charge et auxquels, comme à moi, il s'était attaché.

L'homme était un Thaï, incarcéré quelques années en Malaisie pour une série de vols à main armée. Tuan avait ramené dans le bon chemin ce garçon intelligent et sympathique, et rien ne semblait contrarier la confiance qu'il avait mise en lui. Le respect proche de la dévotion qu'il manifesta à son bienfaiteur et la spontanéité avec laquelle il nous accueillit dans sa famille me montrèrent tout le bien que peut faire le rayonnement d'un homme, fût-il isolé dans une société dure et corrompue. Un juste, et le monde est changé ! Encore faut-il apprendre à reconnaître ce juste partout où il lui est donné d'agir. Et, si possible, ne pas le laisser solitaire mener son indispensable combat !

Les immortelles

Bangkok, à nouveau. Mais, cette fois, seule et vulnérable. Je revois Vorasit, je me replonge une journée dans la cohue de la capitale. L'entrain me fait défaut, la curiosité même me déserte. J'ai trop donné, trop reçu ces jours derniers, et mon cœur est repu. Une seconde fois – sans enthousiasme ! – je rends visite au directeur, que nous avons rencontré avec Catherine, pour nous assurer de la possibilité d'un tournage à l'intérieur, puisque toutes les prisons se ressemblent. L'extérieur, lui, ne rappelle malheureusement en rien mes geôles malaisiennes. Il faudra chercher ailleurs, quelque part en province, des bâtiments pénitentiaires ou militaires qui les évoquent plausiblement.

Je suis redescendue à l'Orchidée, par habitude. Le patio à galeries, cette fois, me renvoie à Kajang : même structure, mêmes échos de voix répercutées d'étage en étage et qui retombent dans la bouche d'ombre du puits central. C'est étrange, je n'y avais pas pris garde la semaine dernière. Mais la semaine dernière je n'étais pas seule face à mon passé.

Dans le vide creusé par l'absence soudaine des miens, je ne songe plus qu'à regagner Paris. Catherine, que j'ai pu joindre à Penang, m'y invite ; elle a décidé de revenir par un vol direct « en raison d'affaires pressantes »... Sans doute le mal du pays. Le malaise de la Malaisie ! Il est 9 heures du matin. Sans plus attendre, je retiens ma place pour le soir même et m'en vais faire mes dernières emplettes dans Sempeng, le quartier chinois, en passant par Nakhon Kassem, le marché aux Voleurs.

Petits cadeaux... On n'a ici que le choix. Dans une boutique d'artisanat traditionnel, mon regard est attiré par des fleurs de bois multicolores. Ces immortelles seront pour moi. Je les vois déjà, faisant éclater dans un grand vase de verre carré, sur mon mur blanc, le feu d'artifice de leurs longues tiges émeraude, de leurs corolles multicolores en formes d'étoiles ou d'ailes d'oiseau. Pressée, je les emporte au creux de mon bras.

Mais le bouquet ne tient pas dans mon bagage et il me reste juste

une demi-heure avant de sauter dans un taxi. À la réception, je demande qu'on m'en fasse un paquet solide pendant que j'achève de rassembler mes affaires. La Chinoise de service à la conciergerie me tend l'encombrant objet bien ficelé dans du papier journal une fois la note réglée.

C'est dans la voiture, sur la route de Don Muang, que j'ai commencé à me sentir mal. Ce taxi, que son conducteur, sûrement bourré d'amphétamines comme la plupart des chauffeurs ici, emmenait à un train d'enfer, me rappela soudain celui qui m'avait entraînée vers mon destin à l'aéroport de Penang tant d'années plus tôt. Mon bagage n'était pas de couleur verte comme celui qu'Eddy m'avait « offert » et je savais au moins que celui-ci n'était pas à double fond. Mais il y avait ce long paquet à mes pieds que j'avais eu l'imprudence – oui, l'imprudence – de ne pas confectionner moi-même... Qui était cette Chinoise que je n'avais pas encore remarquée à la réception de l'hôtel ? Je me souvenais de son sourire étrange, énigmatique, plein de sous-entendus au moment où je lui glissai quelques baths en échange du colis. Pour qui travaillait-elle ? Les services malais, évidemment au courant de mon voyage dans le pays voisin, ne l'avaient-ils pas soudoyée pour me convaincre d'un nouveau délit ?

Les yeux rivés sur cet objet compact, ligoté plus que ficelé, je n'osais même pas le toucher tant je le sentais chargé de menaces. L'ouvrir, là, tout de suite, je n'avais sur moi ni couteau ni ciseaux pour venir à bout de ce réseau de chanvre inextricable. Pourquoi, au demeurant, la Chinoise avait-elle serré si fort les liens, multiplié les nœuds, transformé mon innocent bouquet en cet objet de magie jaune voué à tous les maléfices ?

Mon angoisse devenait telle que je songeai un moment à le jeter par la fenêtre. Mais le chauffeur se serait arrêté, le paquet se serait ouvert dans sa chute, il aurait alerté la police...

L'abandonner dans le taxi ? Impossible aussi, il était trop volumineux pour passer inaperçu. Il se faisait tard : moins d'une heure avant le décollage. J'essayai de me raisonner. Voyons, cette panique était absurde, rien ne la justifiait... Au pis, je pourrais toujours me débarrasser de la « chose » dans un coin de l'aérogare...

Là non plus, je ne trouvais aucune occasion, aucun moment propice pour me libérer de cette diablerie. Un policier était toujours sur mes talons, les comptoirs étaient surveillés...

Le temps pressait. Une sueur glacée m'inondait quand j'atteignis le contrôle de la douane. Tunnel des rayons X...

— Passez à côté, s'il vous plaît, mademoiselle, posez ce paquet là.

Nous allons voir ce qu'il contient.

Il contient ce que les Malais y ont dissimulé. Tout le monde le sait. Tout le monde l'attend. Je vais retourner en prison. Tel est mon destin. En Thaïlande, au moins – merci mon Dieu – ils ne pendent pas.

L'épouvante me suffoque. Le délire s'est emparé de moi. L'homme en uniforme s'escrime à défaire une ficelle quand j'arrive à articuler :

— Un souvenir, juste un souvenir : des fleurs en bois, voyez vous-même...

Un accroc dans les trois ou quatre enveloppes de papier journal, l'homme vérifie, sourit, repose le bouquet.

— Ah, oui ! Nos fleurs pour les touristes ! Bon retour, mademoiselle. Et à bientôt peut-être...

De l'autre côté de la chicane, je titube vers le salon d'attente, je me regarde dans une glace : je suis verte, les cheveux collés sur les tempes, des ombres brunes sous les yeux.

Je ne suis pas encore guérie de mon Asie.

L'homme est un miracle

Ce n'est qu'un message parmi d'autres sur le répondeur téléphonique. Une voix faussement désinvolte, comme déçue par l'absence, mais dont la vibration ne trompe pas. Pierre ne m'a pas oubliée. Dans la grisaille parisienne, un homme m'attend. Un homme à qui je vais pouvoir dire tout à l'heure :

— Voilà, je suis rentrée. Je suis heureuse de votre appel. Je serais tellement contente de vous revoir...

Mais ce sera pour plus tard, toutes autres tâches déblayées. Je garde Pierre comme un cadeau précieux, celui qu'on ouvre en dernier. D'ordinaire, je réponds tout de suite, dans la chaleur de la surprise, pour dire ma joie, en quelques mots indisciplinés. Mais ce message-là, il me faut le couvrir un peu, le tenir bien au chaud comme un trésor secret. Je ne laisserai pas non plus, en attendant trop, la timidité m'envahir davantage ni la peur d'une déception devenir l'alibi de la dérobade. Mais je crains de dissiper mon bonheur par une excessive spontanéité. Avant d'explorer le rêve, d'abord fouler la terre ferme et connue... Que cette terre se réchauffe quelques heures encore pour qu'affleure cette petite plante fragile qui porte en elle tant d'espoirs et tant de dangers !

Durant tout ce voyage j'ai réussi à mettre entre parenthèses la pensée de cet homme. Persévérer un moment encore n'est pas si héroïque ! Mes premiers numéros sont ceux des amis anxieux de mon retour et qui attendent des nouvelles de Nicole et de Jean : le père Gabriel, Claire, sœur Agnès au Carmel et le bureau, bien sûr. Je souris. L'ordre préalable mis dans mes affaires ressemble aux épreuves initiatiques des romans de chevalerie. La rose mystérieuse et cachée se délitera entre mes doigts si je ne me montre pas raisonnable et patiente ! Petite fille engourdie par le sortilège d'un interminable sommeil, je me veux « impeccable » avant de recevoir le si problématique baiser qui réveillera mes sens. L'adulte en moi s'amuse de l'enfant. Mais c'est l'enfant qui triomphe. Pour l'instant.

« Impeccable », je veux l'être en tout cas aux yeux de Francis

Bouygues. Je suis si fière de pouvoir lui rendre compte de ma mission, de lui montrer, documents et justificatifs à l'appui, le bien-fondé de sa confiance. Catherine et moi, c'est vrai, avons bien préparé le terrain en Thaïlande et je débarque dans son bureau en si brave petit soldat que je sens le grand homme amusé et ému. Ma naïveté m'effleure à peine.

Jamais, dans ma vie, je n'ai eu le sentiment que l'on comptait sur mon retour. Cinq messages amicaux sur le répondeur et l'accueil chaleureux de mon producteur m'ont démontré le contraire : j'étais « attendue ». J'étais devenue quelqu'un que l'on pouvait attendre non comme un colis à charge, mais comme une personne « normale » revenant d'un voyage de travail « normal »... Sans que j'en eusse encore pleinement conscience, des repères tout neufs remplaçaient peu à peu les friches de ma jeunesse et le désert de ma prison.

Le soir venu je me sentis assez forte, assez rassurée, pour répondre au message de Pierre. D'un bout à l'autre du fil, les mots furent faciles. Demain nous dînerions ensemble.

Avant de pénétrer dans ce bistrot proche de la Bastille où il m'attendait, je me demandais comment font les gens d'expérience pour affronter, avec naturel ou adresse – les deux étant peut-être synonymes –, l'angoissante découverte de l'autre ? Dès que je me sentais en confiance, ma nature me poussait à une imprudente franchise. Mais j'avais aussi appris, d'amis bienveillants, que l'« autre » est toujours l'« étranger », aussi proche qu'il nous paraisse ou que nous souhaiterions qu'il fût. Ce soir-là, pourtant, assise face à Pierre, je me sentis libérée de cette crainte civilisée et paralysante d'en dire trop ou pas assez. L'ange du naturel était au rendez-vous.

Nous évoquâmes nos voyages respectifs, nous parlâmes un peu, beaucoup, passionnément de nous. Il en savait assez pour imaginer mon émotion en remettant mes pas dans ceux de mon passé. La cuisine était délicieuse, et moi, qui ne savais plus manger, j'aimais déjà en lui ce qu'il allait m'apprendre à aimer : la saveur des nourritures raffinées, des vins heureux qui délient la langue et le cœur. Cet homme de science, au corps souple et à l'esprit curieux de tout, savait vivre en prince dans la sphère étroite du confort qu'il pouvait s'octroyer. Démenti vivant des clichés dont on afflige les « chers professeurs », Pierre portait en lui tous les possibles d'un bonheur d'être installé entre l'exigence de la recherche qui le passionnait et les débordements d'un épicurisme maîtrisé. Certes, son célibat l'inclinait à quelque égoïsme, mais je n'en éprouvais aucune appréhension. Il était libre comme je l'étais ou croyais l'être. « Un homme pour moi » ? L'idée ne m'effleura même pas. Je n'étais pas en

quête d'un homme. Je cherchais la rencontre avec l'Homme, celui dont j'avais perdu la trace et le goût. J'étais Ève devant Adam...

Aucun autre que Pierre, je le sentais avec force, n'eût pu tenir ce rôle. Mais, au-delà de mon attirance, il y avait cette immense curiosité d'une émotion totalement neuve. J'avais trente-deux ans, un corps de femme inexploré qu'aucune étreinte masculine n'avait forcé depuis douze ans. Tout ce qui s'était passé avant ma détention, avant mes vingt ans, se résumait en pulsions éphémères d'adolescente, en flambées d'une braise vite consumée. J'en avais trop éprouvé la dérision pour reprendre ma vie amoureuse là où mon immaturité et mon malheur l'avaient laissée. Seules l'expérience et la maturité pouvaient vaincre ma seconde virginité.

Nous parlions d'abondance, Pierre et moi, sur cette banquette usée par des générations de bons vivants, et je ne savais même plus quels mots banals du subterfuge articulaient mes lèvres. Nos yeux ne se quittaient pas et nos regards faisaient l'amour. Quiconque pouvait nous observer d'une table voisine eût juré que nous étions amants. Lorsque vint l'évidence de l'inanité de nos propos, il demanda l'addition, commanda un taxi, et nous nous retrouvâmes chez lui, sans même nous être concertés.

C'était dans le V^e arrondissement, au bord de la Seine, un appartement d'homme seul, sobre, chaleureux, rempli de livres et de tableaux. Des dossiers et des disques traînaient sur quelques beaux meubles anciens. Mais c'est après seulement que je reconstituai le décor. Dans l'instant je ne ressentis que la douceur du lieu, sa pénombre bienveillante, puis l'étreinte tendre des bras de Pierre. J'avais éprouvé, morsure sournoise dans la voiture qui nous emportait, silencieux, presque graves soudain, un regain de panique. Vers quelle déception, quel fiasco, n'allions-nous pas l'un et l'autre ? Quel pari fou n'étais-je pas en train d'engager sur ma capacité d'émouvoir et d'être émue après tant d'années d'abstinence ! Mais je le sus quand ma tête glissa sur son épaule : tout coulerait doucement, comme coule la vie quand elle devient désir.

De cette première nuit qui nous emporta comme des naufragés « dont la tempête aura béni les éveils » je retiens, plus encore que l'empreinte d'une jouissance aiguë et partagée, celle de la patience de Pierre. Aussi absolue que fût notre envie l'un de l'autre, il comprit d'instinct tout le chemin que j'avais à parcourir pour inventer, bien plus que retrouver, les gestes de l'amour. Il eût pu me prendre aussitôt, il choisit de s'offrir à ma lenteur.

Ce n'était pas une lenteur craintive. Il n'y avait nulle paralysie,

nulle frigidité en elle, mais au contraire le besoin de retenir le temps, de sentir mon corps s'alanguir devant le corps de l'Homme. Mes mains frôlaient et caressaient, comme en adoration, cette peau patinée par les cicatrices de la vie, une peau de brun adoucie par un voile d'argent, soyeuse, émouvante. Pour la première fois, je vivais un vrai désir de femme, attentive, presque cliniquement, aux symptômes d'une sensualité que je n'avais jamais connue, qu'aucune fille de vingt ans ne peut vraiment connaître. Cette onde de chaleur qui soudain m'envahissait jusqu'à faire perler la sueur sur mon front, ce sentiment de transparence totale, cette apesanteur, non, jamais je n'avais éprouvé cela !

C'était à moi d'approcher Pierre... Non dans un esprit de possession, car je sais d'instinct que la domination ultime, cette violence conquérante dont nous tirons notre jouissance, appartient au sexe de l'homme et à lui seul. Mais il me faut, à moi, la revenante, à moi qui veux renaître à l'amour, mesurer cette force qui va bientôt investir ma chair, en exalter puis en réduire le feu. Je ne veux pas, cette première fois tant attendue, que celui qui va devenir mon amant conduise seul le rituel de la possession. Être prisonnière, c'est parfois – vide du cœur et du corps – céder à l'attraction d'une âme que l'on sent sœur, aux caresses d'une peau qui vous attire. Prisonnière, c'est aussi, hélas ! subir avec dégoût les attouchements, les étreintes furtives des gardiennes, les caresses obligées de codétenues tyranniques. Rien, cette nuit, ne doit me rappeler ce passé-là, rien ne doit réveiller en moi les misères de la captivité, même quand elles épousaient le visage de Noor... N'aie garde, Pierre, ce n'est pas moi qui te dominerai, tu le sais bien ! Je ne suis pas une amazone, bientôt je serai à toi, nos rôles s'inverseront, j'aurai besoin de toi en moi et nous basculerons ensemble. Mais auparavant laisse-moi découvrir les secrets de ton corps, sentir ta chair s'éveiller sous mes doigts, laisse-moi savourer l'amour que j'attends de toi. Je ne veux rien qui ressemble à ce qui fut avant !

Si j'éprouve aujourd'hui, Pierre, le besoin de partager les merveilles de cette nuit, ce n'est pas impudeur de ma part, mais reconnaissance infinie pour l'homme, si patient, si sensible que tu as su être dès ce premier enlacement. Avant de prendre, tu as su donner. Tu as même tenu à m'apprendre, toi qui n'ignores rien de ce mal contre lequel tu luttas pour les autres quotidiennement, que la passion pouvait et devait s'adapter à cette sauvegarde de l'autre, qui ne rebute que les faibles ou les lâches. Dieu sait pourtant que nous ne courions guère de risques toi et moi ! Tu vois, je ne me suis pas montrée si fragile quand j'ai accepté ce voile protecteur que nous nous devions

l'un à l'autre ! Je n'ai pas été choquée. Je n'ai pas été gênée par l'inévitable nécessité de ce geste avec lequel il nous faut consentir à vivre en cette fin de siècle.

Maintenant que notre amour a pris son rythme de tendresse, je frémis en pensant aux ravages qu'un sentiment moins adulte – moins adulte de ta part – aurait pu exercer sur mon inexpérience. Dans notre histoire, il n'y eut place ni pour l'emportement irresponsable ni pour la dépendance forcée qui engendre les drames. Nous fûmes capables de jalousie ; jamais d'enfantillages. Nous vécûmes la démesure en gardant la raison. C'est à ta maîtrise, à ta patience, toi l'homme sage, que je dois, après une nuit biblique, de ne pas avoir raté ma nouvelle vie de femme. Et quand j'ai reperdu l'équilibre – il le fallait sans doute pour me sauver définitivement –, c'est grâce à l'assurance que tu m'avais donnée que je m'en suis une nouvelle fois sortie. N'en doute jamais, Pierre, nia confiance dans la vie, ma confiance en moi est née au creux de tes bras...

Je n'ai pas voulu, le matin venu, que tu me raccompagnes. Tous les soirs, ou presque, je viendrai te rejoindre. Nous dînerons au restaurant, nous irons au théâtre, au concert, au cinéma. Nous ferons l'amour après en avoir rêvé tout le jour, nous être téléphoné dix fois de nos bureaux respectifs. Bribes de mots précipités dont nous sommes seuls à connaître le sens. Échappées de fin de semaine sur des routes secondaires ou vers les aéroports pour quelque escapade où souvent tu m'entraînes...

Nous sommes amants non pas au su de tous, mais à l'insu de personne. Nous n'avons rien à cacher, mais rien à exhiber. Toute confiance sentimentale bannie de mes rapports avec mes proches, aucun ne songera à me sonder. C'est presque comme si j'étais à vie une femme sans homme, et dirais-je que parfois je trouve cette discrétion moins plaisante qu'il ne devrait... Mais nous nous suffisons si bien à nous-mêmes que je n'éprouve pas le besoin, si impérieux pour certains, de sentir mon bonheur reconnu. Sans doute distille-t-il ses bonnes ondes d'une autre manière moins égoïste : un peu plus de gaieté, des rires plus vifs et plus fréquents, une humeur plus généreuse, peut-être même, paradoxalement, davantage de disponibilité envers les autres. Le bonheur d'un seul n'est-il pas un cadeau pour tous ? À tes côtés, mon regard sur le monde, sur la vie, s'allège de générosité. Sans générosité, tu m'apprendras qu'il ne peut y avoir ni bonne relation ni amour durable. Grâce à toi, Pierre, mes sentiments s'affinent, se relativisent, se consolident. J'accepte mieux désormais les rituels d'une société qui m'était devenue étrangère. Je me civilise comme tu l'entends : sans concession à l'essentiel.

Des maladresses, j'en ai encore, pourtant. Je me souviens de ton éclat de rire quand tu t'aperçus un jour que je n'avais pas osé m'installer dans la chambre que tu avais retenue pour nous dans le grand hôtel où se tenait je ne sais quel symposium auquel tu participais. C'était en plein après-midi et tu m'avais dit de demander la clé au concierge. Mais je n'avais pas pu... J'étais restée des heures dans le hall à t'attendre, persuadée d'être la cible de tous les regards, de toutes les moqueries. Alors tu avais relevé mon menton et nous étions montés glorieusement dans les étages pendant que tu fredonnais les premières notes de la sonate *Appassionata* de Beethoven, annonciatrice des bons orages qui allaient suivre...

Notre entente était parfaite comme au premier jour. Jamais pourtant l'idée ne m'effleura que nous pourrions vivre complètement ensemble. Je ne me sentais pas prête. Je n'étais bien que chez toi, avec toi, mais rien ne m'aurait fait abandonner ma cellule toute blanche de la porte de Gentilly. Au début tu voulus la connaître ; j'éludai à l'asiatique. J'aurais aimé te faire ce plaisir, si c'en était un. Là encore, comme à l'hôtel, mais pour d'autres raisons décryptées plus tard, j'étais paralysée. N'entraient chez moi que les quelques amies qui m'avaient connue à Penang ou à Kajang. Un jour, pour m'en justifier, je t'ai dit : « Tu ne peux pas comprendre. » C'était vrai puisque moi-même n'y comprenais rien... Tu en parus un peu triste, mais cela aussi tu l'acceptas. Plus tard, quand les préoccupations de ton travail et, pour moi, d'une nouvelle activité apaisèrent notre passion, je sentis que ce serait encore plus difficile, ou plus vain, de t'ouvrir ma porte. Là encore, tu devais m'aider à briser le miroir derrière lequel je scellais tant de souvenirs douloureux.

Il n'était pas aisé de me suggérer, à moi qui avais conquis, après Malakoff, ce refuge d'autonomie comme un espace de liberté, que j'y perpétuais inconsciemment ma prison. Pourtant, tu le fis avec ton tact de toujours, quand je fus mûre pour accepter cette vérité. Mais il me fallait auparavant faire seule un autre bout de chemin, le dernier peut-être, le plus étrangement pénible sur la voie de ma guérison.

Le tailleur rouge

Aussi ardente que fût ma relation avec Pierre, je ne voulus jamais qu'elle occupât toute la place. Notre amour était fait pour enrichir nos existences, non pour les consumer. Et j'aurais perdu l'estime de mon amant si je n'avais, moi même, continué à avancer sur mon propre chemin pendant qu'il poursuivait son itinéraire.

Pourtant, la tentation fut forte de céder aux vertiges de ce bonheur si neuf car je perdis dans un même temps deux êtres chers.

Impuissante, je suivis le dernier combat de Francis Bouygues. Ce gagnant, ce gagnant ne se résignait pas à abandonner la partie. Longtemps il fit reculer le mal puis succomba devant l'inexorable. Sa disparition fut un chagrin. Il m'avait ouvert son cœur, me manifestait une générosité sans équivoque, guettant mes progrès, les encourageant, les facilitant.

Ce géant tirait sans doute quelque fierté d'une métamorphose qui lui devait beaucoup. Il éprouvait sur moi le bien-fondé de sa confiance dans la vie et dans la perfectibilité des êtres. Pour ceux qu'il aimait, il laissait entrevoir, derrière le granit de sa personnalité, son humanisme, son souci de faire le bien à ceux qui, selon les critères simples d'une bonté exigeante et rude, le méritaient.

Je me souviens de sa surprise, de son émotion quand il reçut de Nicole une simple carte postale de Malaisie le remerciant d'avoir pris à sa charge son voyage avec Jean à Hat-Yay pour venir me rejoindre. J'étais stupéfaite de voir l'homme qui faisait plier les puissants s'étonner que l'on puisse ainsi, en quelques lignes, lui exprimer une reconnaissance dont il touchait sans doute rarement les dividendes. La spontanéité sans malice d'une religieuse l'avait davantage ému que toutes les révérences de sa cour. Je me réjouis de lui avoir offert, à travers Nicole, ce minuscule présent.

Je pleurai à nouveau quand la mort récidiva, quand Jacques Hersant nous quitta. Au pire moment de mes épreuves, ce grand garçon sec et chaleureux qui ne me devait rien me donna tout : il mit son journal à ma disposition et contribua, dans la discrétion et l'efficacité, à ma libération. À mon retour, fraternel, il guida mes

premiers pas, m'offrit mes premières fleurs. Quand il m'invitait, nos déjeuners se prolongeaient souvent au milieu de l'après-midi. Il me racontait Paris, ses vanités, ses agressions, ses injustices.

Déracinée, je faisais partie de son monde, un monde où seuls la loyauté et le désintéressement frappent monnaie.

Une fois de plus, la mort m'avait trompée. J'étais malheureuse, et Pierre avait bien du mal à panser mes plaies, quand le hasard me fit à nouveau croiser la route de Thomas.

J'avais connu Thomas un an plus tôt lors du cinquantenaire de ma maison d'édition, au début de l'été 1991. Robert Laffont était la vedette de cette fête qui avait dressé sur la place Saint-Sulpice ses tentes et ses tréteaux. Pour lui faire honneur, j'avais osé faire les frais d'un tailleur rouge de couturier.

Thomas était médecin psychiatre et il avait fondé, depuis quelques années déjà, une association destinée à venir en aide à nos compatriotes détenus à l'étranger. Me sachant entourée, il n'avait pas eu, du temps de ma détention, à s'occuper de mon cas, mais il n'en ignorait aucun détail et avait suivi de loin mes premiers balbutiements français. Sans doute s'attendait-il à découvrir une petite introvertie maladroite, semblable à toutes les libérées de fraîche date ?

Il fut étonné – il me l'avoua par la suite – de rencontrer non pas une sorte de Bécassine, posée sur des échasses et déguisée en petit chaperon rouge, mais une candidate au bal des débutantes. Il prit, pour m'adresser la parole, la voix de mère grand et me demanda l'adresse de mon costumier. Persuadée d'avoir atteint le comble de l'élégance parisienne, la petite rescapée des prisons malaisiennes s'empourpra.

« Voilà que votre teint se met en harmonie avec la couleur de votre tailleur ! » continua-t-il, gentiment provocateur.

Notre amitié et notre marche commune pour l'entraide et la charité commencèrent.

Thomas était un homme de haute taille, à l'allure un peu dégingandée. Il ressemblait à un officier de l'armée des Indes et dissimulait, sous une exubérance parfois déroutante, un savoir remarquable et approfondi. Ses pairs, déconcertés, le jalousaient sans pour autant s'empêcher de l'admirer. On percevait chez cet homme au parcours atypique, au sourire railleur, un constant besoin de découverte du monde et des autres.

C'est à l'hôpital Sainte-Anne que ce sage avait découvert la folie puis la toxicomanie. Il avait gardé de son exercice la phobie d'une thérapeutique de distance transformant le praticien en une sorte de mandarin sans lien avec ses patients. Thomas conduisait une démarche inverse, pratiquant avec la souffrance la politique de la

main et du cœur tendus. Les drogués étaient pour lui des malades comme les autres relevant de la médecine, pas de la morale, encore moins de la répression. Ces âmes atteintes dans des corps blessés avaient besoin que l'on s'occupât d'eux tendrement, mais sans faiblesse. Il connaissait, sans les condamner, les roueries, les facultés de dissimulation de ceux que les stupéfiants asservissent. Il leur opposait la familiarité du tutoiement, le refus chaleureux et, incapable d'entrer dans leur monde, leur imposait par le dialogue dru, parfois sévère, une confiance curative.

Ennemi de toute démagogie, refusant de porter son humanisme en sautoir, il ne niait pas de façon systématique les vertus de la rigueur et de la semonce. Il savait que les mots s'émoussent sur les murs et que ceux qui parlent sont rarement ceux qui soignent.

Emu par l'abandon dans lequel les organisations humanitaires classiques laissaient les prisonniers français de droit commun à l'étranger, Thomas avait, avec quelques amis, de maigres subsides du Quai d'Orsay et le concours de bénévoles, créé son association. Elle n'avait pas toujours bonne presse. Pourquoi venir au secours de ces voyous qui ne respectent même pas l'hospitalité qu'on leur accorde ? « Volez au secours des détenus politiques, soit, mais laissez donc, docteur, les droits communs croupir dans leurs cellules et ne dépensez pas en leur venant en aide l'argent des contribuables ! »

Thomas n'avait cure des critiques des bonnes âmes et continuait à apporter l'aide morale et, dans la limite de ses moyens, matérielle, aux abandonnés de la réclusion. Nombre d'entre eux, sidéens, n'attendaient leur libération que de Dieu.

Ainsi les préoccupations de Thomas rejoignaient-elles celles de Pierre. Complémentaires, les deux hommes s'estimaient. L'amitié de l'un, l'amour de l'autre me faisaient chaud au cœur.

Quand Thomas me proposa de le suivre dans son aventure, Pierre se déclara tout de suite d'accord et je m'y lançai le cœur battant, heureuse de prolonger mon engagement personnel au sein d'une structure efficace et amicale.

Comment, au demeurant, résister à cet homme si tonique qui repoussait gaiement et chaque jour les limites de la nouvelle charité ? Une phrase de lui résonnait dans ma tête : « Jamais je ne me suis lassé du bonheur de sortir d'une prison où j'avais pourtant librement pénétré. »

Et cette autre : « On trouve toujours plus détenu que soi. »

Il considérait la prison comme autrefois son hôpital, un endroit d'où l'on s'évade pour retrouver les bien portants, pour fuir le malade que l'on était hier. La prison impose même à ses hôtes l'implacable pression de l'enfermement. Le cœur s'y resserre, les muscles

deviennent sourds à l'appel du cerveau, les poumons se rétrécissent. La prison est un four où l'âme se brûle. Celui qui en sort, d'une certaine manière s'en échappe.

C'est ce que voulait dire Thomas, et j'avais compris son message.

Asie, suite et fin

De nouveau Don Muang, de nouveau Bangkok... Cette fois, voyageant à mes frais – bénévolat oblige –, j'ai un peu plus de peine à extraire mon corps de mon siège éco, à le déplier lorsque l'appareil s'immobilise. Ankylosé par douze heures de vol, le voilà sans doute rendu moins sensible puisqu'il m'épargne, au moment où je retrouve l'air libre, ce vertige qui l'avait tant remué l'année passée, quand j'avais offert prématurément mon visage de femme libre à l'haleine inoubliable de l'Asie.

J'ai voyagé seule, pourtant, non sans une secrète appréhension. Peut-être vacillerais-je encore dans l'air saturé d'humidité, entêtée par ce parfum de goudron et de fruits pourris qui m'a accompagnée pendant de si longues années, si je n'apercevais déjà la haute silhouette de Thomas agitant les bras pour me souhaiter la bienvenue. Comme il est bon d'être attendue et reconnue par un visage ami !

Direction : le Dusit Thani – nécessité oblige, on ne prête qu'aux riches –, le grand hôtel où l'équipe médicale de six chercheurs et médecins, rassemblée par Thomas, est déjà à peu près au complet. Oublions Patpong et l'Orchidée... Quand j'étais nantie de l'argent de la production, je pouvais à mon gré renoncer à ses facilités et mener ma vie d'errante. Maintenant que j'investis dans l'« humanitaire », comme on dit, me voilà – paradoxalement – baignée dans l'ennuyeux confort payant !

Avec quelque ironie, Thomas renchérit :

— Tu vas voir, nos journées sont terriblement officielles... On ne monte pas en Asie du Sud-Est une opération de cette envergure sans le parfait agrément des plus hautes autorités gouvernementales. Nos nuits, en revanche, risquent d'être moins conformistes !

— Si c'est pour la bonne cause !

Il enchaîne :

— Sois prudente, Béa. Ne donne pas dans le travers de tant de nos vertueux collègues qui, dès le retour au pays, accablent de sarcasmes la licence des Thaïs. Ils en ont marre et ne te pardonneraient pas ta

trahison. Faire le tour des bordels, puis dénoncer le vice est très à la mode dans les rédactions occidentales...

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu ?

— Tu décideras toi-même. Mais, pour en revenir à notre mission, jouons le jeu. Soyons simples, résolus, loyaux. Acceptons de leur laisser la paternité d'un projet qui est avant tout le leur, et tant mieux si nous sommes invités à son inauguration !

Ce n'est pas la première campagne de prévention contre le sida que Thomas mène en Thaïlande. Chaque fois, il a travaillé sur le terrain. Il connaît toutes ces boîtes, tous ces clubs plus ou moins clandestins où le mal fait on retire en toute impunité ses ravages au milieu de l'insouciance des uns et de la férocité des autres – Asiatiques et Occidentaux, clients, pensionnaires, proxénètes internationaux ou simples voyeurs étroitement mêlés.

Peu à peu, il a noué des rapports de confiance avec ces jeunes prostitués, filles ou garçons venus de leurs campagnes et qui n'avaient aucune idée du danger qu'ils couraient ni de celui qu'ils feraient courir à d'autres. Les convaincre que le « client » n'avait pas tous les droits, qu'ils pouvaient et devaient exiger de lui l'usage du préservatif était déjà un premier pas extraordinairement difficile à franchir tant était naturelle leur soumission innocente à tous les caprices du sexe et irrésistible l'attrait de l'argent facilement gagné. Si mal préparés à se prémunir contre les chasseurs répugnants, inconscients des « nuits fauves », comment ces enfants crédules sauraient-ils reconnaître l'authentique salaud qui, se sachant malade, ne veut pas mourir seul et se venge en entraînant une jeune proie dans sa chute ?

Thomas savait que certains d'entre eux, garçons ou filles, devenus esclaves sexuels, privés de toute identification, avaient achevé leur vie dans quelque bordel du Proche-Orient ou de l'Europe du Nord, accablés de sévices, torturés, parfois mis à mort rituellement devant une impassible caméra.

Une voix devait leur faire comprendre la réalité de ces menaces, le danger mortel des rabatteurs de chair fraîche, le piège des contrats mirobolants à l'étranger. Cette voix, c'était, depuis plusieurs années déjà, celle du « docteur Thomas ». Ce fut aussi un peu la mienne pendant les dix jours où il m'entraîna dans ces lieux insolites. Je comprenais assez bien le thaï et surtout je savais, de longue expérience, comment aborder ces dangers terribles à l'asiatique : par le biais, sans blesser ni sermonner. Thomas aussi avait appris à plaisanter et même à rire très fort avec ses interlocuteurs grimés de toute cette misère qui le faisait secrètement pleurer. Quel étrange commando avait-il conçu pour mesurer les progrès de son prosélytisme et les premières retombées de la campagne d'information

que le gouvernement thaïlandais s'était décidé à entreprendre et à lui confier !

Nous traversons ainsi les nuits moites de Patpong et d'autres quartiers moins touristiques en suivant les repères fichés de Thomas. Je m'en aperçois vite : hormis l'évidence de la prostitution enfantine que l'on ressent dans la rue même, autour de tel ou tel bar, de tel ou tel McDo, je ne connaissais rien de l'atmosphère de ces boîtes dont nous poussons les lourdes portes feutrées entre une heure et cinq heures du matin.

Les plus banales, si je puis dire, sont celles qui offrent les spectacles les plus « osés ». On peut y voir des filles au corps gracile faire exploser des ballons multicolores en lançant des fléchettes avec leurs vagins. D'autres extirper lentement de leur sexe ouvert des colliers de lames de rasoir. Elles n'arrivent pas même à devenir vulgaires au cours de ces exercices dégradants. Elles poussent la grâce naturelle jusqu'à travestir en jeux innocents ces obscénités intolérables qui font luire le regard des clients. Passe encore pour les Asiatiques, notables thaïs, gros commerçants chinois : ces exhibitions font partie de leur monde ludique et sans péché. Mais les autres, les touristes occidentaux, les beaufs hilares, bruyants, apoplectiques, incapables, jusque dans le vice, de tout discernement esthétique ! Et que dire de la troisième catégorie, la plus dangereuse, que seul un œil exercé discerne, celle des professionnels, des experts froids qui font tourner le manège et savent ouvrir au bon moment la trappe sous les pieds de leurs petites victimes...

Les clubs « homos », dans leur sophistication affichée, sont plus inquiétants encore. L'ambiance y est presque religieuse. Tous ces oratoires païens se ressemblent, mais je me souviens particulièrement de l'un d'eux où nous sommes allés plusieurs fois, Thomas soignant certains des « artistes » qui en faisaient la renommée.

Une longue spirale en fer à cheval, faite de hauts barreaux bien espacés, occupe le centre de la scène. Ce sont les axes autour desquels ces jeunes éphèbes aux muscles longs, au corps luisant, se lovent sensuellement, dessinent des figures, se frôlent et s'enlacent. Quand la température s'élève dans la salle, l'obscurité épaissit le mystère idolâtre. Un virtuose de la peinture sur chair métamorphose alors en quelques minutes tel danseur en oiseau, tel autre en crabe ou en bûcher, et le ballet reprend de plus belle autour des barreaux symboliques – totems barbares, poteaux de torture, carcans rituels ? – avec une étrangeté saisissante. On ne voit plus s'agiter dans la nuit fluorescente que ces ailes battantes, ces pinces menaçantes, ces flammes démoniaques qui s'étreignent et s'éloignent dans un sabbat

troublant.

Ce n'est rien qu'exhibitions, illusions, trucs de foire, je le sais. Malgré moi, pourtant, j'en ressens la sensualité, tout étonnée de m'émouvoir devant ces jeunes corps équivoques. Mais est-ce bien cela qui me remue si fort ?

Quand s'achève le *painting show*, attablée avec Thomas devant nos whiskies locaux en compagnie des « artistes », je redeviens, tout en sourires amicaux et complices, une « petite sœur » de la protection du corps, comme ma chère Nicole en est une de l'âme. Mais, en dépit de ma bonne conscience, je ne sors pas indemne du vertige de ces nuits sans fond.

Sur le moment, je mets mes troubles sur le compte de la fatigue. Nos journées sont faites de réunions de travail, de rencontres, de conférences. La chaleur est accablante. Nos nuits deviennent vite épuisantes, surtout pour moi, si peu habituée à fréquenter les boîtes, trop sensible à la misère morale que j'y découvre. La misère morale, je l'ai connue aussi en prison, crue, nue et sans masque. Celle de ces lieux nocturnes en est la caricature voluptueuse et dérisoire : la version, travestie, du même enfer.

Ce n'est plus moi qui donne, c'est moi qui suis atteinte. Lorsque je rentre à l'hôtel, je m'effondre sur mon lit, prête au sommeil, au mieux jusqu'à huit heures du matin.

Et si Pierre me manquait ?

Vers le sixième jour, le cauchemar commença.

C'est une sorte de minibus, un fourgon Toyota – de la marque seule je suis certaine, pas tout à fait de sa conception cellulaire –, qui roule inexorablement, parfois dans la ville, parfois dans une tranchée de jungle. Je suis tout habillée de blanc, au milieu de quatre ou cinq prisonnières en pyjama et de presque autant de matonnes en uniforme. Pressée contre toutes ces femmes, secouée par la course folle du véhicule, je vomis, je vomis sans répit, je vomis à n'en plus finir, je vomis à en crever...

Je vais mourir, c'est sûr, tant ce qui sort de ma gorge est épais, vital. Une sorte de glaise de moins en moins visqueuse, de plus en plus amère, une bouillie blanche qui se colore peu à peu de filaments rouges et qui m'étouffe. Je hurle entre deux hoquets : « Arrêtez, je n'en peux plus, je suis au bout de mes forces. Il ne me reste plus ni estomac ni entrailles à cracher. » Mais je vois autour de moi des visages incrédules, ambigus. Les prisonnières semblent s'amuser, comme s'il s'agissait d'un caprice, de me voir souiller ma robe, mes bas et mes souliers blancs. La gardienne à laquelle je m'agrippe me repousse nonchalamment, sans brusquerie, comme elle le ferait d'une

filles qui ont perdu la raison.

— Mais non, Soyabin, calme-toi ! Tu ne crains rien tant que tu es parmi nous !

— Voyons, un peu de tenue ! renchérit une autre en me secouant vigoureusement le bras d'un air dégoûté. Tu sais bien que tu es entre nos mains et que tu ne risques rien !

C'est à ce moment-là qu'en général je m'éveille. Parfois les visions horribles s'arrêtent avant : la voiture se renverse et les filles, détenues et matrones mêlées, me tombent dessus, m'aplatissent dans mes vomissures. Parfois je m'apaise après la sermonne des gardes-chiourme, les hoquets s'espacent, la matière se liquéfie tout en gardant son affreuse amertume.

Le scénario ne varie que par d'infimes détails qui en renouvellent la cruauté. Ai-je été reprise par mes geôliers au sortir d'un de ces clubs après avoir dansé autour de leurs barreaux, de mes barreaux ? Ai-je jamais quitté la prison, sinon précisément en rêve ? La seule réalité à mon réveil est cette crispation terrible de l'estomac, ce goût de fiel dans la bouche, cette nausée persistante qui me pousse à rechercher autour de moi, de la salle de bains au lit, des traces de sanie. Mais rien... Alors, chaque matin, quand le soleil est déjà haut, qu'approche l'heure du premier rendez-vous et que je m'arrache à mes draps trempés pour me précipiter sous la douche, je dois me rendre à l'évidence : j'ai vécu, avec tous les symptômes d'une vraie crise, les intolérables souffrances de mon subconscient. À vif.

Au bout de trois jours, je pourrais m'affoler de devenir la proie de ce cauchemar douloureusement répétitif. En parler à Thomas est une tentation. Mais la pudeur et quelque chose d'autre me retiennent. Une voix intérieure me désigne cette épreuve comme un passage obligé, un obstacle inattendu que je dois affronter seule, sans songer à le contourner.

Quand j'étais petite et qu'une grippe ou la coqueluche me tenaient au lit, grand-mère ne connaissait qu'un remède : la sueur nocturne, sous triple couverture, qui guérit le mal en aggravant le malaise. « La transpiration tue la fièvre », aimait-elle à répéter. La fièvre effectivement cédait. Est-ce en souvenir de ce traitement rustique que je prends la décision d'aller jusqu'au bout de ce songe obsessionnel dont la récurrence n'est sûrement pas gratuite ? Je ne m'en laverai qu'en épuisant sa patience.

Mais le chemin n'est pas facile, il exige la solitude, exclut tout secours extérieur. Thomas et ses confrères vont reprendre l'avion pour Paris ; je n'envisage pas un instant de les suivre. Je ne veux pas, je ne

peux pas rentrer en France dans cet état. Je sais pourtant que Pierre m'attend impatiemment. Moi aussi, j'ai hâte de retrouver ses bras. Mais il y a ce rendez-vous avec moi-même que je ne peux différer. Je ne sais rien de son issue, je sais seulement qu'il me faut obéir à son injonction...

Une force étrange me guide, m'isole de mes affections les plus vives. Je ne songe même pas à appeler Nicole en Malaisie. Il me faut, cette fois, rester seule. Faire retraite et repli. Attendre et observer ce qui se passe en moi.

Pas à Bangkok, toutefois. La veille du départ de la mission, je franchis le seuil d'une agence de voyages et m'inscris in extremis dans un tour organisé au Cambodge. Je ne sais pourquoi, c'est le Cambodge qui m'appelle, et ce court séjour collectif est le seul moyen d'y accéder. Personne ne se doutera – même pas Thomas, et moi à peine – que je pars vers une terre brisée, un pays douloureux et renaissant, à la rencontre de moi-même.

Séjour hors du temps. Je m'échappe très vite de l'envahissante compagnie qui colonise l'hôtel Cambodiana de Phnom Penh. Je ne la retrouverai que pour l'excursion de trois jours à Siem Reap. Jamais je ne me suis sentie aussi seule et aussi libre que dans cette bulle où je m'enferme à l'abri de la curiosité bruyante de mes compagnons de voyage. Seule, vraiment seule, je n'aurais peut-être pas eu ce courage. Prise en charge par les tour-opérateurs, je peux m'abandonner sans angoisse ni préoccupation matérielle, marcher des heures et des heures dans les rues de cette ville martyre, interminable bourgade pleine de rumeurs villageoises, de sourires d'après détresse, de joies sans passé, peut-être sans lendemain. Les buffles, les éléphants et les vélos se côtoient dans une ambiance de foire allègre, nerveuse, comme celle d'une libération encore menacée par des tirs des snipers. La jeunesse, l'innocence de la vie, sa nécessité sans apprêt retrouvent subitement leurs droits après les épuisements décadents de Bangkok.

Je n'ai nul besoin d'aller visiter le musée de Tuol Sleng ou le funèbre mémorial de Choeung Ek où l'on perpétue le sinistre souvenir d'un régime qui conserve, encore bien implantés dans le pays, des partisans. Ces enfants soldats, rencontrés un peu partout, à peine plus âgés que les gamins qui me sourient si gentiment en jouant sur les tas d'ordures, pourraient bien être quelques-uns de ces fameux Khmers rouges capables d'inimaginables cruautés. L'Asie est ainsi faite. Je sais Pol Pot et je sais Tuan Nik...

Il me fallait peut-être ce télescopage au quotidien du Bien et du Mal dans son expression la plus insaisissable, ce vertige de la grandeur éprouvé en parcourant les temples d'Angkor au milieu des champs minés, le spectacle des anciens torturés et des mutilés au retour de

leur labeur pour avancer, pour me guérir encore un peu.

Guérir, j'en avais bien besoin.

Pendant ce séjour au Cambodge, chaque jour, je continuais à perdre près d'un kilo sans en comprendre la raison. Pourtant j'étais, je le sentais, sur la voie d'une sorte d'ascèse libératoire dont le premier bienfait fut le sommeil retrouvé... Le délire onirique de Bangkok m'avait enfin quittée, vaincu par Dieu sait quelle savante alchimie de l'esprit et du corps.

Dans l'avion du retour, j'étais neuve comme une enfant apaisée. Ce pèlerinage en moi-même m'avait rendue légère, de cette légèreté de l'âme retrouvée. Je ne voyais même plus les touristes qui m'entouraient, repus d'exotisme douteux, ravis d'avoir « fait » la Thaïlande et le Cambodge.

Je m'étais débarrassée de ce long passé imposé et, vivante, encore que chétive, je ne voulais me souvenir que de cet autre petit passé tout neuf vécu en France depuis deux ans et demi et qui, désormais, me tiendrait lieu de présent et d'avenir.

Dernier mot

Ce n'est pas encore l'automne – cette saison si triste quand Paris se mélancolise avant de se figer dans la grisaille et dans le froid –, tout juste cette rémission qui précède le changement de saison. On dirait que le temps s'attarde pour respirer plus doucement et préparer au mieux notre invisible mue avant la traversée encore lointaine de l'hiver.

Trois ans après mon retour en France, ce rythme biologique devrait m'être familier. C'est pourtant la première fois que j'en éprouve véritablement – j'allais écrire que j'en savoure – le cycle bénéfique, comme si, pour la première fois aussi, ma vie n'était plus faite de ruptures, de télescopages, mais d'accord tranquille avec l'ordre naturel des choses, dans le cadre accepté d'un lieu où les couleurs de la vie, les bourdonnements de la ville et les mouvements du cœur se renouvellent selon une très ancienne liturgie.

De ma fenêtre, j'observe le mouvement de la rue à travers l'écran de plus en plus fragile des paulownias. Je m'amuse du va-et-vient de ce quartier parisien qui charrie au gré des heures les voyageurs d'un instant, les passagers furtifs, les fuyards éperdus du bonheur et de la misère : ménagères et livreurs du petit matin, employés affairés de la mi-journée, blousons de cuir et midinettes du crépuscule, clochards et prostitués de la nuit... À mon deuxième étage, le bruit est parfois insupportable, mais la rumeur du préau de l'école toute proche rafraîchit mon réveil et j'achève ma journée de travail en traquant du coin de l'œil le manège interlope du boulevard, quand les bureaux, d'un coup, se vident et que, dans la transhumance du soir, s'emplissent les cafés.

Aujourd'hui, aujourd'hui seulement, je sens que ce monde est devenu le mien, sans que je me force à l'aimer, et que j'y ai enfin trouvé ma place dans la modestie du quotidien.

Cela s'est fait avec le temps, mais pas comme je l'imaginais. Cela ne s'est fait ni au moment qui fit de moi un « auteur à succès », ni même plus tard, dans les bras de Pierre, la nuit où je suis devenue

femme. Ce furent des bonheurs essentiels, certes, et s'ils ne m'avaient été donnés, ces bonheurs-là, j'eusse peut-être sombré.

Pourtant je n'arrive pas à les relier – aussi simplement que je le souhaiterais – à cette sensation de plénitude que m'apporte, dans un jour ordinaire, le parfum d'une arrière-saison mêlé à la bonne odeur d'encaustique qui monte de mon parquet refait à neuf.

J'essaie de saisir l'étrangeté de cette mise en ordre intérieure qu'aucune joie particulière ne justifie, avec sa part, toutefois, de l'ordinaire inquiétude qui étreint tous les humains. La durée a dû faire son œuvre, et il était sans doute naturel que je « retrouve mon équilibre », même si le mot « retrouvé » est bien inadéquat. Pourquoi ne pas admettre que les maladies les plus tenaces finissent, elles aussi, par mourir d'épuisement ?

Je date cette guérison soudain accordée à mon installation dans le petit appartement que j'ai acquis grâce à mes droits d'auteur et que j'ai pu arranger à mon goût. Mais pourquoi cette étape et pas une autre ? Serait-ce cette fenêtre ouverte qui fait entrer chez moi la vie familière, le sans-histoire, le trop-plein d'histoires, la palpitation, l'affirmation si longtemps occultée des hommes libres ?

Pourquoi suis-je à présent en paix avec moi-même, quand, hier encore, si gâtée par des cadeaux inespérés, j'étais incapable de savourer cette sérénité si douce aujourd'hui ?

J'essaie d'accueillir ce mystère avec l'humilité que continuent de m'enseigner mes amies du Carmel. Puisqu'il en est ainsi, plaise à Dieu de me garder dans cet état si paisible que les agnostiques appellent le bonheur.

Je murmure cette timide incantation dans l'inconnu, l'ignoré, car ce n'est pas la première fois que je me suis crue lavée de la prison et que les rebonds heureux de ma destinée m'ont entraînée prématurément vers de faux espoirs.

Après le Cambodge, j'ai été plus longue à récupérer que je ne le pensais dans l'avion du retour. Ce travail énigmatique de rejet du passé dont mon corps était l'évidente victime m'a encore torturé de longs mois. Pierre m'a aidée de son amour, Thomas de sa présence et de son affection. Ils m'ont incitée, l'un et l'autre, à m'extraire de mon refuge de la porte de Gentilly, cette cellule qui donnait sur le vide du ciel et le trop-plein d'un cimetière. Je résistais encore. Je craignais de m'arracher à ce pan sécuritaire d'un passé que je perpétuais. Je perçus plus tard la perversité de mon acharnement à demeurer en ces lieux qui m'attachaient à l'isolement et au néant. Le déménagement accompli, les bienfaits de cette seconde libération m'apparurent enfin, et cet appartement, aussi naturellement que j'avais condamné le précédent à mes amis, s'ouvrit à eux désormais à toute heure, sans la

moindre réserve.

C'est dans ce havre de chaleur, dans les plâtres et la peinture, devant les girandoles mauves des paulownias en fleur, qu'au printemps j'ai entrepris de rédiger ce second livre qui, dans une logique du spectaculaire, ne se justifiait pas mais qui s'est imposé à moi. Avec une force inattendue.

Raconter *L'Épreuve*, témoigner des affres de la torture programmée par les hommes et des dix années de mort lente qui suivirent, avait été une entreprise difficile pour l'auteur inexpérimentée que j'étais, et déchirante par la nécessité impitoyable de la revivre page après page.

C'était néanmoins l'histoire exotique d'un vécu tragique, mais abouti dans le temps, puisqu'on pouvait au moins le relater comme un drame d'hier et laisser le lecteur sur l'impression heureuse d'un classique happy end. Rendue à la liberté, aux siens, à son pays, l'héroïne aurait-elle encore quelque chose à dire ? Il était presque indécent de l'imaginer...

Et, pourtant, tout commençait pour elle à la seconde même de sa libération. Cette vie de jeune femme qui lui avait été volée, qui jamais ne lui serait restituée..., cette résurgence d'un plus lointain passé qui la rattrapait, lui collait à la peau comme si le temps prenait sa revanche, sans se soucier de sa condition nouvelle, comme si sa longue absence n'avait été qu'une parenthèse, il fallait la porter à la connaissance des autres. Presque aussi douloureux que les horreurs de l'incarcération, les pièges de son implacable liberté ne devaient-ils pas aussi être révélés ? C'était pour moi une nouvelle question de dignité et de survie.

La survie d'une femme de trente ans, libérée du bagne, mais figée dans la prison de son adolescence, datée au carbone 14 au jour même où on l'avait retranchée du monde en marche. *Hibernata* : voilà ce que j'étais le 7 octobre 1990, quand un vol interminable m'avait déposée, titubante, à Paris.

Dès ce jour, qui fut, certes, un grand jour mais plein de confusion, de vertiges, d'angoisses, j'ai senti confusément qu'il me faudrait régler dans un futur proche mes comptes avec cette liberté imposée, à laquelle je ne croyais plus et que j'avais même cessé de revendiquer.

Si la liberté se résumait à franchir dans le bon sens la porte d'une prison, comme tout serait facile. Au risque de me faire mal comprendre de celles et de ceux, artisans ou témoins des chances exceptionnelles qui m'ont été données, il me faut dire la vérité de ce que j'ai vécu au cœur de cette liberté formelle qui fut l'envers de mon conte de fées.

La vraie liberté n'est pas le fait d'un simple changement d'état ; elle est une lente révolution de l'esprit qui engage la volonté et que seul le temps peut consacrer après bien des efforts. La liberté est tout le contraire d'un don de la nature. Elle se conquiert, comme l'amour. Rares, Dieu merci, les hommes et les femmes qui ont vécu à mon âge une telle aliénation. Les reclus rendus à la vie après des années d'irresponsabilité forcée devraient-ils, pour autant, être les seuls à me comprendre ? Je ne le crois pas.

Lorsque j'ai été amenée à visiter plusieurs pays de l'Europe de l'Est dans la foulée du succès de *L'Épreuve*, j'ai senti à quel point mes propres angoisses étaient proches de celles, tout aussi masquées, tout aussi honteuses, qu'éprouvent les nouveaux affranchis d'un continent châtré par l'Histoire. Le monde infernal mais protecteur dans lequel ils avaient grandi s'était écroulé. Ils avaient tout fait pour le dynamiter. Ils avaient valsé sur ses ruines et cette danse avait été pleine d'ivresse. Puis leur élan s'était alourdi. Le poids de l'autonomie en avait ralenti le rythme. Que faire de cette responsabilité nouvelle ? Comment l'assumer après quarante ans d'âpre confort concentrationnaire ? La liberté retrouvée peut être une explosion de joie totale, un sentiment de délivrance aussi vif que le fut la libération de la France après l'Occupation. Mais que devient-elle, ensuite, après des décennies de lavage de cerveau et de trompeuse prise en charge ? Comment se désintoxique-t-on de cet acide invisible qui corrode chaque cellule de la personnalité ? Où trouve-t-on l'antidote de la servitude et de l'humiliation ? Comment empêcher les recluses et les reclus de bâtir de leurs propres mains leurs maisons d'éternels prisonniers ? Comment empêcher l'air trop vif de la liberté de les asphyxier ? Comment les délivrer à jamais de la prison...

Assise ponctuellement à ma table de travail devant la fenêtre ouverte, sans rien perdre des rumeurs de la rue, ma ration quotidienne de normalité retrouvée, je peine à renouer avec le fil de ces trois années jusqu'à cet après-midi d'octobre 1990 où Anne-Marie, ma tendre et fragile Anne-Marie, ma dernière gardienne, m'entraîna, si gentiment, vers sa maison de Malakoff. Comme j'étais triste et démunie devant ce mirage. De tout je me sentais coupable et de quiconque, par crainte de déplaire, la docile sujette.

Mon double me sauva. Il lutta à ma place, comme Jacob avec l'Ange dans la pénombre de Saint-Sulpice. C'est là un mystère qui, pour les croyants, se nomme évidence de Dieu... Mais le souvenir de ma constante difficulté d'être au cours de cette longue – et pourtant si courte – période, dans cette lente réadaptation à la vie ordinaire traversée de soudaines crises dépressives me ramenant toujours là d'où je pensais m'être définitivement échappée, reste trop présent

pour que je crie au miracle.

Je pris peur quand, à Bangkok, le même cauchemar, à chaque aube, me tint prisonnière de ses images et que mon corps se mit à jouer la comédie des convulsions nerveuses. Là encore, pourtant, une voix intérieure – sagesse intuitive ou coup de pouce du ciel ? – me signifiait qu’au cœur de cette souffrance naissait la promesse d’une métamorphose, le début de ma renaissance. Incompréhensible, secrète alchimie entre moi et moi. Je compris enfin que je reconstruisais ou plutôt construisais mon libre arbitre, le sens de ma responsabilité, cette conscience du moi qui est le socle même de toute dignité.

Ai-je achevé cette conquête ? L’affirmer serait bien présomptueux. Elle demande un engagement de chaque jour, comme une petite victoire que l’on gagne sur soi en opérant des choix dans le brouillard de l’existence. Nous ne savons jamais, de manière certaine, où nous en sommes de notre maturation, ni quelles sont encore nos facultés d’illusion. Mais, dès lors que la conscience de l’absolue primauté de la liberté intérieure est mieux assise en nous, un grand pas est déjà accompli dans la connaissance de soi-même.

Cette liberté-là – j’en fais toujours l’apprentissage – ne se confond nullement avec la pleine autonomie du corps sacralisé comme valeur suprême. La libre disposition de soi, j’en apprécie mieux que certains le prix ; j’en mesure mieux aussi l’insuffisance...

Ce que je sais, en tout cas, pour avoir cru l’atteindre trop tôt, c’est que la vraie liberté se paie de grands efforts de vérité envers soi-même. Tous les jours l’illusion d’être libre peut resurgir – comme d’ailleurs son contraire, le sentiment d’enfermement et d’impuissance. Rien de bon n’en sortira si la conscience de ces états fugaces n’est arrivée ni à fleur ni à fruit.

Ces convictions m’ont incitée à ouvrir ce second volet de ma vie – le moins tragique sans doute ; le moins éprouvant, je n’en suis plus si sûre – le plus riche, c’est pour moi évident, puisque j’ai tout appris dans cette période où commence, enfin, ma vie d’adulte.

Longtemps encore après ma libération, j’ai cru que la prison, où j’avais fini par m’endormir, m’avait apporté la sérénité. Je confondais l’acceptation de la servitude avec la rédemption factice que procure le don de soi quand il n’existe pas d’autre issue. Ce réflexe de défense me dispensait d’admettre le gâchis irrécupérable de onze années d’assujettissement... Ma liberté commença vraiment le jour où, ayant physiquement et moralement expulsé ce passé dans une dernière crise, j’ai pris conscience du mal totalement destructeur de cette captivité avec laquelle je n’avais que trop composé, par lâcheté, fatigue ou

abandon de moi-même.

Si cette histoire d'« après » peut avoir quelque vertu, je la vois bien moins dans mes mérites que dans la nécessité où je me suis trouvée de rattraper ces années arrachées, d'apprendre en très peu de temps ce que les gens dans une situation « normale » ont tout loisir d'assimiler sans même s'en rendre compte. Se trouver soumis à cette urgence, ce n'est pas emprunter un raccourci, c'est vivre, au plus vif, des états de conscience précipités et contradictoires qui, chez les épargnés de la vie, se sont déjà perdus dans l'oubli. C'est aussi, parfois, entrevoir, dans une vision métaphorique, une petite part de l'invisible.

Et c'est cette part mystérieuse, surgie de l'expérience et d'un instinct presque animal, qui me convainc de raconter, avant qu'il ne soit trop tard, ce que personne ne pourra dire à ma place.

Un courrier inattendu m'y a également poussée. D'innombrables lecteurs de *L'Épreuve* m'ont écrit pour s'inquiéter de ce que je devenais. Ils imaginaient les difficultés de ma réinsertion et, comparant certaines de leurs souffrances personnelles passées ou présentes à ce qu'ils pensaient être les miennes, ils m'interrogeaient. Ils s'interrogeaient eux-mêmes sur la volonté de vivre après une petite mort.

C'était souvent des gens aux petits moyens qui avaient fait le geste d'acheter mon livre et qui, touchés, voulaient accompagner un bout de mon parcours.

J'ai voulu leur répondre.

Peut-être trouveront-ils dans ce livre, à défaut de messages, des réponses à certaines de leurs questions.

Qu'ils sachent, ces amis qui m'ont soutenue et encouragée, que, grâce à eux, j'ai ressenti plus profondément la nécessité de cet autre témoignage, plus fortement encore que celle qui m'avait portée à donner le précédent. Car ce récit constitue mon premier véritable repère dans l'apprentissage de la liberté.

S'ils me lisent à nouveau, ces fidèles, ils comprendront le sens de mon « dernier mot ». Héroïne d'une aventure que je n'avais pas choisie, j'ai repris le cours de ma confession pour montrer qu'il est possible, même à une jeune femme comme moi, venant d'où elle venait, sortant d'où elle sortait, d'assumer un jour la maîtrise de sa vie.

Le temps qui me reste m'appartient tout entier. Je n'aurai, à la fin de ce récit, rien à ajouter sur Béatrice Saubin qui vaille d'être exprimé. Et, si j'écris encore, ce ne sera plus pour parler d'elle.

Mais je resterai toujours à l'écoute de la voix qui me jugera en fonction de ce passé qu'enfin je congédie.

Elle me dira, cette voix, en toute confiance dorénavant, si j'ai su rester digne de ceux qui m'ont tendu la main et m'ont aidée à cesser d'être un « cas » pour devenir une femme libre. Puisse sa vigilance me préserver à jamais de la tentation de m'endormir dans de nouvelles prisons.

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

L'ÉPREUVE
Condamnée à mort à vingt ans en Malaisie 1991

*Achevé d'imprimer en février 1995
sur presse CAMERON
dans les ateliers de B.C.I.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des éditions Robert Laffont
24, avenue Marceau, 75008 Paris*

N° d'édition : 35857. N° d'impression : 2949-94/856.
Dépôt légal : mars 1995.
Imprimé en France

Quatrième de couverture

BÉATRICE SAUBIN
Quand la porte s'ouvre

Dans *L'Épreuve*, Béatrice Saubin avait raconté la dramatique aventure de son arrestation, de ses dix années de détention en Malaisie et de sa libération.



Comment renaître à la liberté quand la hantise de l'emprisonnement vous habite encore ? Comment exister quand, pendant dix ans, on n'a pas contemplé dans un miroir le reflet de son visage ni de son corps ? Quand on n'a eu, pour toute identité, qu'un numéro matricule et un surnom ?

À son retour en France, en octobre 1990, la liberté a été pour Béatrice Saubin comme une autre cage. S'asseoir dans un café ; prendre le métro ; entrer dans un lieu inconnu ; rencontrer de nouveaux visages... il lui a fallu se confronter à un monde totalement incompréhensible.

Elle a voulu alors réapprendre la confiance. Réapprendre à aimer, à accepter l'amour.

La vraie liberté n'est pas le fait d'un simple changement d'état ; elle est une lente révolution de l'esprit et du cœur qui engage la volonté, et que seul le temps peut consacrer après bien des efforts.

La liberté est tout le contraire d'un don. Elle se conquiert comme l'amour.

- [1] Petits lézards.
- [2] Tunique fluide assortie d'une longue jupe battant la cheville.
- [3] Condamnée à être pendue jusqu'à ce que mort s'ensuive.
- [4] « Est-ce que je peux, gardienne, est-ce que je peux... ? »
- [5] Le directeur de l'agence S. s'était en effet engagé auprès des autorités malaisiennes à me procurer un emploi à ma libération.